







MEMOIRES  
DU  
MARQUIS DE\*\*\*  
*TOME III.*

MEMOIRES

DU

MARQUIS DE \*\*\*

TOME III



MEMOIRES

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME TROISIEME.



*Suivant la Copie de PARIS,*

---

Chés. EMANUEL TOURNEISEN,

M DCC LXVI.

MEMOIRES

ET

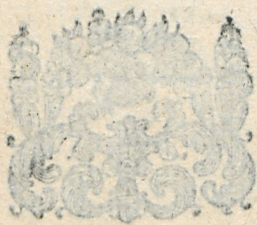
AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME TROISIEME.



Seigneur de Cypre de PARIS.

chez EMANUEL TOURNESEN,

M DCC LXVI

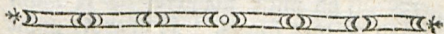




) I (



MEMOIRES  
DU  
MARQUIS DE \*\*\*



LIVRE SIXIÈME.

**J**'ETOIS tranquille depuis trois ans dans l'Abaië de . . . . . que j'avois choisie pour le lieu de ma retraite. La générosité du Comte de . . . . . y fournissoit à mon entretien. Le soin de mon salut, & le tendre souvenir de ma chère épouse faisoient mon unique occupation, & servoient à me détacher tous les jours de plus en plus des choses de la terre. Si je rappellois quelque-fois mes aventures passées, c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde, en considérant le peu de solidité de ses biens les plus flatteurs.

Tome III.

A

- J'avois

J'avois même écrit dans cette vûë l'histoire de ma vie, & je ne la relisois jamais sans me sentir enflammé d'un nouvel amour pour la solitude, & sans benir le Ciel, qui avoit soutenu ma confiance parmi tant d'adversités. J'avançois d'ailleurs vers la vieillesse : j'étois à la fin de ma cinquante-troisième année. Mes longs chagrins, mes voïages, les changemens de climat, avoient alteré mon temperament; & quoique je ne ressentisse aucune infirmité considérable, je m'apercevois en mille manières de la diminution de mes forces. Je n'avois point assez de raisons d'aimer la vie, pour travailler à la prolonger long-tems; cependant mes amis m'obligeoient à des ménagemens, auxquels je m'affujettissois par complaisance. Trois ans s'étoient ainsi écoulés, & je m'étois accoutumé à ce train de vie, que je croïois devoir durer jusqu'à ma mort.

Non, les hommes ne forment point de desseins, qui ne soient sujets à changer, ni de résolutions, qui ne puissent être ébranlées. Je ne suis point naturellement inconstant; cependant je vis tous les arrangemens de conduite que j'avois pris s'évanouir presque tout d'un coup. La considération que je crus devoir à une personne de la plus haute naissance, les  
prières



prières d'un grand Evêque, les instances de M. le Comte de . . . & celles de tous mes amis, me firent renoncer pour quelques années à cette solitude, qui m'avoit paru si douce & si nécessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévu, & dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le Duc de . . . avoit de grandes terres auprès de l'Abbaïe où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelques-tems, au commencement de la belle saison. Le Père Prieur de l'Abbaïe se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin, & il me proposa de l'accompagner. De quelque respect que je fusse rempli pour ce Seigneur, je refusai pourtant cette visite, qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en solitaire. Le P. Prieur me fit quelques instances inutiles, & partit enfin sans moi. Il revint le soir du même jour, & me parut charmé de la manière dont il avoit été reçu. Il me dit que M. le Duc, & l'Evêque de . . . son proche parent, qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetés; que non-seulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagés à lui faire l'honneur de venir prendre un repas

à l'Abbaïe quelques jours après ; qu'il n'épargneroit rien pour le bien traiter, & qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de sa maison. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il souhaitoit. M. le Duc & le Prélat vinrent comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contens du diner, qui étoit des plus magnifiques.

Le P. Prieur crut me faire plaisir, en tournant la conversation sur ma naissance & sur mes aventures. On me pressa d'en raconter quelque chose, ce que je ne pus refuser sans incivilité. Les deux Seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchés, & redoublèrent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le Duc me fit promettre que je l'irois voir quelque-fois, & que j'entretiendrois quelque liaison avec lui pendant le séjour qu'il devoit faire dans le Canton. Je me trouvai ainsi engagé malgré moi à sortir assés souvent de l'Abbaïe ; il m'arriva même de passer cinq ou six jours de suite au Château, où l'on me faisoit une espèce de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce tems-là, que M. le Duc forma le dessein de m'arracher à ma solitude ; pour me rendre utile à son service. Il ne me le fit connoître néanmoins qu'après son retour à Paris. Je  
reçus



reçus de lui, quinze jours après son départ, une Lettre pleine d'amitié & de civilité, dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le défennuier à la campagne. Il m'assûroit de sa protection dans les termes les plus obligeans; & après mille offres de services, il ajoûtoit avec beaucoup de bonté, que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi; qu'à peine osoit-il me faire une proposition pour laquelle il appréhendoit de me trouver trop d'éloignement; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la solitude, & les raisons que j'avois de l'aimer; que connoissant néanmoins la bonté de mon cœur & ma générosité, il se flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque chose pour l'amour de lui; en un mot, qu'il étoit question du Marquis son fils, qui lui étoit extrêmement cher, parce qu'il étoit unique, & parce qu'au jugement de tout le monde, il paroïssoit plein de bonnes qualités; que son dessein étoit de le faire voïager pendant quelques années; qu'en vain chercheroit-il un guide plus sage & plus expérimenté que moi, & sur l'attention duquel il pût se reposer plus sûrement; qu'en me demandant cette grace, il me demandoit une chose qu'il auroit voulu pouvoir entrepren-

treprendre lui-même; mais que ses emplois, & son rang l'attachant nécessairement à la Cour, il me remettoit toute son autorité de père, & qu'il étoit persuadé, que j'en voudrois bien prendre la tendresse.

Cette Lettre, dont je ne rapporte point plusieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produisit sur moi l'effet qu'elle y devoit faire; c'est-à-dire beaucoup de reconnoissance pour M. le Duc, mais nulle envie de satisfaire son désir. Je me hâtai de lui répondre, que je me croïois très-honoré de la confiance qu'il me marquoit, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence, qu'après tant de malheurs & d'agitations, je pusse quitter le port tranquile où j'étois, pour m'exposer à de nouveaux orages. „ D'ailleurs, ajoûtois-  
 „ je, je répondrois mal à vôtre espérance  
 „ ce: dégoûté comme je suis du commerce des hommes, je me sens peu  
 „ propre à régler l'éducation de Monsieur vôtre fils, que sa naissance destine aux grandeurs de la Cour. Je  
 „ haïs trop le monde, pour être capable  
 „ d'inspirer aux autres les moïens de lui  
 „ plaire, & l'estime de ses faveurs.  
 Je n'entendis parler de rien pendant quinze jours ou trois semaines. Je crus que ma réponse avoit refroidi M. le Duc,  
 & qu'il



& qu'il étoit satisfait de mes raisons. Un jour au moment que je m'y attendois le moins, je vis entrer dans ma chambre le Comte de . . . Son arrivée me surprit, parce qu'il avoit coutume de me prévenir sur ses visites. Je le reçus avec mon accueil ordinaire. Après les premières civilités, je m'aperçus par son embarras, qu'il avoit l'esprit occupé, & qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il, mon cher Comte, lui dis-je; j'entrevois que vous m'apportez des nouvelles affligeantes? Ne me déguisez rien, je suis préparé à tout. Il me répondit, qu'il ne savoit rien qui dût me chagriner; mais qu'il doutoit si j'approuverois la commission dont il s'étoit chargé, & que c'étoit la seule cause de son embarras. M. le Duc de . . . continua-t-il, en tirant une Lettre de sa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, & je n'ai pu me dispenser de venir du moins vous proposer ce qu'il demande avec tant d'instance. Prenez la peine de lire sa Lettre, elle vous instruira. Je la lus, & j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même. Il conjuroit le Comte de se joindre à lui pour me fléchir, & il le pressoit par tous les motifs que la politesse & la générosité peuvent employer. Ce n'est

pas tout, continua le Comte, vous verrez ici demain M. le Duc avec Monsieur son fils, & M. l'Evêque de . . . J'ai passé par Paris, où j'ai eu l'honneur de les saluer, ils m'ont assuré, que je ne les précéderois que d'un jour, & ils se promettent d'achever par leur présence ce que mes sollicitations auront commencé. Vous me jetez dans un étrange embarras, lui dis-je, & vous avez bien dû prévoir, que ce qu'on exige de moi ne fauroit m'être agréable. Quoi! vous voulez qu'à l'âge où je suis, j'aille parcourir tous les Roïaumes de l'Europe, & fournir par mes aventures la matière d'un nouveau Roman! Et dans quelle vûe encore? Par quel intérêt prétendez-vous m'y porter? Pour accompagner un jeune Seigneur que je ne connois point, & dont je ne connois le père que depuis deux mois. C'est tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans, ou le devoir pour les Princes du sang de mon Roi. Non, non, mon cher Comte, vous ne me verrez pas sortir légèrement de ma solitude; le seul voïage qui me reste à faire est celui de l'Eternité.

Je demeurai ferme dans cette résolution jusqu'à l'arrivée de M. le Duc. Je serois ennuïeux, si je rapportois les résistances



tances que je fis pendant trois heures à ses prières, & à celles du Prélat. Ils desespérèrent plus d'une fois de me vaincre: mais leur honnêteté, leurs instances, leurs manières nobles & ouvertes, m'arrachèrent enfin le consentement qu'ils fouhaitoient. La vûe du jeune Marquis servit beaucoup à me déterminer: il joignit lui-même des caresses si tendres & si naturelles à toutes les raisons du Duc, que moitié convaincu, moitié attendri, je donnai parole, que je me trouverois prêt à partir quand on voudroit. Nous réglâmes la route que nous tiendrions, pour la facilité des Lettres de change. Il fut arrêté, que nous commencerions par le voïage d'Espagne; que nous passerions ensuite en Angleterre; de là en Hollande; de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la Savoye. C'étoit une course, qui devoit durer environ trois ans. Le tems ne pouvoit être plus favorable. Le Congrès d'Utrecht & les Conférences de Rastat, avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les peuples des differens Etats. Nous pouvions compter tous nos voisins pour nos amis, & voïager chés eux avec autant de liberté qu'en France; ainsi tout nous promettoit une route facile & agréable.

Nous convinmes encore avec M. le Duc, que Monsieur son fils prendroit le nom de Marquis de Rosemont, au lieu de celui qu'il portoit, pour demeurer inconnus à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeller simplement Monsieur de Renoncour. Aiant pris ainsi nos mesures, nous n'attendimes plus pour partir que la chaise qui devoit nous conduire, deux laquais que M. le Duc fit venir de Paris, & des Lettres de change pour des Banquiers de differentes villes. Ma fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Nôtre séparation ne se fit point sans larmes. Cette chère fille me fit mille reproches sur ma résolution; mais c'étoit une affaire finie. Nous primes enfin le chemin d'Orleans, suivis de trois valets à cheval, car Scoti voulut être aussi du voiage. Il étoit encore plein de vigueur & de fanté, malgré ses soixante-quatre ans.

Je laisse aux Géographes, & à ceux qui ne voïagent que par curiosité, le soin de donner au Public la description des pais qu'ils ont parcourus. L'Histoire que j'écris n'est composée que d'actions & de sentimens. J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait, & non ce que j'ai vu. Les cœurs sensibles, les esprits raisonnables; tous ceux en un mot, qui  
sans



fans suivre une Philosophie trop sévère, ont du goût pour la vertu, la sagesse & la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage. C'est pour eux seulement que j'écris.

Lorsque je me trouvai seul avec le Marquis de Rosemont, je m'attachai d'abord à acquérir une parfaite connoissance de son caractère & de ses inclinations. Ce n'étoit point une chose difficile. Le Marquis avoit un de ces beaux naturels, qui ne courent aucun risque à se laisser approfondir. Je l'engageai insensiblement à me raconter, quelles avoient été ses occupations jusqu'à sa dix-huitième année où il entroit alors. Il me dit, qu'il avoit été au Collège jusqu'à la seizième, & que les deux dernières il les avoit passées à l'Académie: Qu'il avoit eu pour Gouverneur un homme sévère qui se faisoit un devoir de le tenir dans une espèce de captivité; que cette contrainte lui avoit extrêmement déplu; qu'il avoit souhaité mille fois de sortir d'une tutèle si dure, & qu'il haïssoit cet insupportable Argus, jusqu'au point d'avoir refusé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ses mains. Je pris plaisir à faire ainsi raisonner le jeune Marquis sur les particularités de son enfance, & je reconnus dès nôtre première conversation, que

malgré l'air de douceur qui paroïssoit dans ses yeux & sur son visage, il avoit les passions fort vives; & que s'il aimoit la liberté, c'étoit pour les satisfaire. Cette découverte ne m'allarma point, je hais au contraire l'indolence dans la jeunesse, & je suis persuadé, que la grandeur de l'ame suppose de grandes passions; l'importance est de les tourner à la vertu.

Ce qui me rassûroit encore dans le Marquis, c'est qu'avec une vivacité extrême, & un cœur tel que je me l'imaginois, il avoit du moins un fond de raison, qui lui faisoit goûter une réflexion solide. J'affectois d'en mêler quelques-unes à son récit, & je voïois que loin d'en être embarrassé il y ajoûtoit les siennes, en homme qui est déjà accoûtumé à penser. Sa franchise me plût aussi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de son ame, & huit jours d'habitude m'apprirent à démêler si bien ses sentimens, que je l'aurois défié d'avoir quelque chose de réservé pour moi. Il est vrai, que les manières tendres & prévenantes que je pris avec lui, m'attirèrent facilement sa confiance; j'estimai qu'il valoit mieux commencer ainsi par l'amitié, étant sûr de faire naître le respect quand il en seroit tems. Le passage du respect à la tendresse est moins facile,  
sur



sur tout dans les jeunes gens, qui ne s'avisent guères d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réussit si parfaitement, que le Marquis, qui sentit le prix de ma complaisance & de mes honnêtetés, se porta de lui-même à tous les sentimens, que j'avois lieu de souhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui disois souvent, que je ne voulois point qu'il me regardât sur le pied d'une personne, qui avoit quelque empire sur lui; qu'il falloit que nous vécussions en amis ou en frères, & qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit, qu'il auroit toujours cet avantage sur moi, qu'outre une tendresse de parfait ami dont il pouvoit m'assurer, il m'honoreroit encore comme un père. En effet, il ne se relâcha jamais de cette disposition. C'est par une suite des mêmes sentimens, que dans l'élevation où il se trouve aujourd'hui par la mort du Duc son père, il me permet d'écrire librement les aventures de nôtre Voyage. Il consent même que pour le plaisir ou l'utilité du public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeunesse le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables, car outre qu'elles sont de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les Hé-

14 M E M O I R E S

ros, il est si beau de les avoir fû reconnoître, & d'avoir toûjours combattu pour les éviter, qu'il y a une espèce de gloire à en faire un aveu libre & sincère.

Nous arrivâmes à Bourdeaux vers la fin du mois de Juillet. La pluie, qui duroit sans relâche depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, & nos valets avoient été mouillés si continuellement, que nous fumes obligés de nous arrêter dans cette ville, pour attendre un tems plus commode. Je pris cet intervalle de repos, pour faire commencer au Marquis un exercice, dont je m'étois aperçû qu'il avoit besoin. Il avoit fait ses études comme un enfant de qualité les fait dans un Collège, c'est-à-dire, qu'il y avoit appris quelques mots de Latia, & à tourner médiocrement des vers. A l'Académie il s'étoit formé aux exercices du corps; à monter à cheval, à faire des armes, à danser & à jouer de quelques Instrumens. Mais il ignoroit les sciences, qui servent à polir & à cultiver l'esprit; de sorte que ce qu'il avoit de discernement & de bon goût, il ne le devoit qu'à ses talens naturels. J'eus du chagrin de voir de si belles dispositions en danger de devenir inutiles par la négligence ou la grossièreté de ses Maîtres. Je le fis consentir à se mettre  
sur



sur les voies de l'Histoire, de la Géographie, de l'Eloquence. Je lui inspirai du goût pour les livres, qu'il avoit affés négligés jusqu'alors. De quel avantage vous seroit-il, lui dis-je, d'être né au-dessus du commun des hommes, si l'ignorance vous ravalloit au-dessous d'eux? Votre naissance seroit votre honte, & l'on ne seroit attention que vous occupez un rang distingué, que pour penser en même tems que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un tems, où les personnes de qualité par une pitoiable affectation de grandeur & d'indépendance se faisoient un point d'honneur de ne rien favoir; c'étoient les fausses idées d'un siecle grossier qui jugeoit mal du prix des choses: Mais tout a changé de face aujourd'hui; le favoir va de pair avec la qualité; il l'emporte même, en ce qu'un homme d'esprit sans naissance se fera considérer plus sûrement, qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas, mon cher Marquis, de quelle indécence il est dans un rang distingué, d'ignorer ce qui est connu du grand nombre dans les conditions les plus connues? Le privilège de l'élevation se réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à se faire traîner dans un carrosse, & à traiter son corps plus délicieusement. E-  
trangé

trange distinction, qui ne suppose ni vertu ni mérite, & qui n'est fondée que sur des biens que la fortune donne & qu'elle peut ôter !

Le Marquis me promit de s'appliquer sérieusement, & d'emploier à l'étude tous les momens dont il pourroit disposer. On verra le goût qu'il y prit dans la suite, & les progrès surprenans qu'il y fit. J'achetai à Bourdeaux les meilleurs livres que je pus trouver, & j'en remplis une malle, qui devint la plus chère partie de nôtre équipage. Le mauvais tems continua pendant trois semaines avec si peu d'interruption, que nous ne crûmes point pouvoir nous mettre en chemin sans péril. Ce retardement produisit une aventure des plus plaisantes. Le Maître de l'Auberge où nous étions logés, avoit une fille de l'âge de 25. ou 26 ans, brune, mais grande & fort bien-faite, qui paroissoit languir dans l'attente du mariage. La bonne grace du Marquis qu'elle voïoit sans-cesse, parce que la pluie nous retenoit à la maison, fit impression sur son cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le Marquis avoit la taille très-bien prise, de grands yeux noirs à fleur de tête, vifs & brillans, quoi qu'ils fussent pleins de douceur; le teint d'une blancheur admirable, & en même tems



tems fort animé. Une forêt de cheveux chateins clairs lui descendit jusqu'à la ceinture; il avoit avec cela naturellement le port & les manières d'un homme de distinction, & je ne sai quel air enjoié & badin, qui le faisoit trouver aimable au premier coup d'œil; de sorte que je ne fus point surpris, que nôtre belle hôtesse fût devenuë sensible pour lui. Je ne fus pas le premier à m'en appercevoir. Scoti me dit un jour; Je crois, Monsieur, que la fille de nôtre Hôte est amoureuse de Monsieur le Marquis; j'ai remarqué que le soir sur tout, lorsque vous êtes à table, elle se rend dans la cour, où elle passe une demi. heure à le regarder au travers de la fenêtré, & puis elle est toute rêveuse pendant la soirée. Elle me disoit, il y a quelque tems, qu'elle s'étonnoit, qu'un jeune homme aussi honnête que Monsieur le Marquis ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous sommes à Bourdeaux, & qu'elle croïoit les jeunes gens de Paris plus galans. Enfin, lorsque nous sommes à manger ensemble, continua bonnement Scoti, c'est toujours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle est folle, répondis-je; il faut la laisser faire, & n'y pas prendre garde. Je ne laissai pas d'y faire attention, &  
je

je reconnus à la langueur de ses regards, lors qu'elle avoit occasion de voir le Marquis, qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois intérieurement, & j'étois charmé d'un autre côté, que le Marquis ne jetât pas même les yeux sur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de retenue, & toutes ses affections étoient encore innocentes. Lorsque la pluie eut cessé entièrement, je fis mes comptes avec l'Hôte, & nous nous préparâmes à partir le lendemain. Nous nous couchâmes de bonne-heure, pour nous lever plus facilement de grand matin. J'étois endormi profondément, lorsque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du Marquis qui crioit, à moi, à moi, on me vole. Sa chambre n'étoit séparée de la mienne que par une légère cloison. Je me leve promptement & je cours à la sienne avec mon épée. Je trouvai à la porte nos trois valets que le même bruit avoit éveillés; j'en envoie un chercher de la lumière, j'ordonne aux deux autres de garder soigneusement la porte, & j'entre seul dans l'obscurité en demandant au Marquis de quoi il s'agissoit? Il se leve aussi, & me répond d'une voix affés troublée, qu'il y avoit certainement quelqu'un dans sa chambre; qu'il avoit entendu ouvrir la porte & marcher doucement;



cement; qu'aïant demandé qui c'étoit, & ne recevant point de réponse, il avoit appelé aussi-tôt du secours. Je lui dis, qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit passé en songe, & qu'il nous avoit allarmés mal à propos. La lumière vint enfin, & nous fit appercevoir que le Marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes nôtre jeune Hôtesse assise sur une chaise, la tête appuïée sur une de ses mains, dont elle se cachoit le visage & les yeux, qu'elle avoit tout en pleurs. Hé ma belle enfant, lui dis-je, qui vous amene ici à une telle heure? C'est donc vous qui veniez voler Monsieur le Marquis? Elle se leva, mais sans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aisément son dessein, & que la timidité l'avoit empêché de se faire connoître, lorsque le Marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis; Croïez-moi, Mademoiselle; retirez-vous, il est tems que chacun dorme; ce n'est pas la peine de lier si particulièrement connoissance, pour le peu de tems que nous avons à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche; Ah! Monsieur, me dit-elle avec un soupir; permettez que je demeure du moins un moment avec Monsieur le Marquis, puisque j'aurai le malheur de ne le  
revoir

revoir jamais. Vous êtes une badine, repris-je, qui n'avez rien à lui dire. Croïez-moi encore une fois, allez vous coucher. Embrassez-la, Monsieur, pour lui dire adieu, continuai-je en parlant au Marquis. Il étoit tout décontenancé dans sa robe de chambre, & ne savoit que penser d'une telle aventure. Il l'embrassa pourtant. Elle le laissa faire; & comme il se retireroit, elle retint une de ses mains, qu'elle ferroit dans les siennes en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette scène, & la prenant par le bras, je la conduisis à l'escalier, où je demeurai jusqu'à ce qu'elle fût descendue. Je fis préparer sur le champ nos chevaux, & nous partîmes au clair de la lune, qui rendoit la nuit aussi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le Marquis me parlât le premier de son aventure nocturne. Il ne tarda guères à me dire, qu'il croïoit cette fille folle, & qu'il n'avoit pas eu la moindre rélation avec elle pendant nôtre séjour à Bourdeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle est folle, lui répondis-je, quand nous aurons distingué les différentes manières dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête, & qui suppose un dérangement dans l'esprit; c'est une disgrâce humiliante, qui montre  
la



la foiblesse de l'homme, & qui inspire de la compassion, parce qu'elle n'est pas volontaire; mais il y a une autre espèce de folie qui vient du cœur, & qui est causée par la violence des passions; celle-là est honteuse, & nous rend coupables, parce que nous sommes libres d'y résister. Telle est celle de nôtre jeune Hôtesse. Voiez de quoi elle l'a renduë capable. Elle oublie toutes les loix de la sagesse & de l'honneur, pour venir vous trouver dans vôtre chambre. Elle fait, qu'elle ne vous reverra jamais, & qu'elle n'a rien à prétendre à vôtre affection? cependant elle s'expose à perdre sa réputation pour se satisfaire un moment, & elle ne voit pas même que son impudence n'est propre qu'à lui attirer vôtre mépris; car il est impossible, qu'un honnête homme estime une fille sans pudeur & sans retenuë. Mais pourquoi m'aime-t-elle, me demanda le Marquis, moi qui ne lui ai jamais dit un mot. Oh! répondis-je, vous me parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher Marquis, que la nature a mis dans les deux sexes une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra que vous le connoîtrez par expérience. Ce penchant général est quelque-fois déterminé par des causes,

causes, qui sont inconnuës à ceux mêmes qui en ressentent l'effet. Les uns sont touchés par la beauté, d'autres par l'esprit, par la bonne grace, par le son de la voix, par un coup d'œil, par un sourire, d'autres enfin, par quelque chose de tout cela, qui se fait sentir bien souvent, sans qu'on puisse en démêler la cause, pour s'en rendre raison à soi-même. De la manière dont nous sommes faits, il ne faut point espérer, que nous puissions toujours être insensibles à ces premiers mouvemens; ils préviennent ordinairement la raison: mais il est certain, que nous sommes toujours assez forts pour en arrêter le progrès. La sagesse veut alors, qu'on examine, si la Religion & l'honneur ne trouvent rien qui les blesse dans ces commencemens d'affection. On ne risque rien, quand on se détermine après un tel examen. Les passions, qui ont une si belle source, conservent ordinairement la noblesse & la pureté de leur origine. Au contraire, si l'on se laisse entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès, où l'on ne puisse tomber sans les avoir prévûs; & ce qui est encore plus malheureux, c'est que les passions dérégées se fortifiant plus vite qu'on ne peut se l'imaginer, il devient presque impossible de les vaincre, lors même



même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de là occasion de raconter au Marquis quelques histoires qui pouvoient servir à confirmer mon discours. Je lui fis une vive peinture des malheureux effets d'un amour illicite dans plusieurs personnes, dont il connoissoit les noms : Renversement de fortune, perte des biens, de l'honneur & du repos. Il m'écoutoit avec une attention surprenante, & j'appercevois sur son visage les différentes impressions, que mes paroles faisoient sur son cœur. Enfin il me dit, comme s'il fut sorti d'une profonde rêverie ; Je n'apprehende point d'être jamais exposé aux malheurs dont vous parlez. Il me semble, que je n'ai point de disposition à devenir tendre, & je ne connois pas comment on peut aimer une femme jusqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu, lui répondis-je, défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien instruit du péril, veillez sur votre cœur, & souvenez-vous sur tout de ne perdre jamais de vûë l'honneur & la Religion.

Quand nous fumes arrivés à Bayonne, je pris des mesures pour faire le voïage commodément jusqu'à Madrid. La difficulté des montagnes me fit balancer, si nous n'abandonnerion pas nôtre chaise  
pour

pour marcher à cheval : mais aiant appris, que quantité de Seigneurs François & Espagnols passoient tous les jours dans la même voiture, j'esperai que nous pourrions nous en tirer aussi heureusement qu'eux. Nous passâmes le Bidaffoa, qui étoit fort enflé par la pluie, & nous étant arrêtés pour diner à Iron, premier bourg d'Espagne, nous y fumes si mal traités, que nous en tirâmes un mauvais augure pour le reste du chemin. Nous fumes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sebastien, mais ce ne fut pas sans peine, que nous traversâmes quantité de montagnes & de chemins pierreux pour y arriver. Cette ville me parut jolie. Ses ruës sont larges, droites, & bien pavées. On nous conseilla d'y séjourner, pour nous y pourvoir d'un *Moço de Mulas*, c'est-à-dire, d'un guide, qui pût nous conduire dans les chemins difficiles, & nous servir d'interprète. Les hôtelleries sont pitoïables jusqu'à Burgos, quoiqu'on m'ait assuré, qu'elles sont incomparablement meilleures aujourd'hui, qu'elles n'étoient avant que Philippe V. fût monté sur le trône d'Espagne. Le grand commerce, qui est maintenant entre les deux Etats, a fait mettre quelque changement. Notre guide avoit soin d'acheter nos vivres, & de les faire préparer. C'étoit presque toujours quelques



quelques mets assés dégoûtans. Je n'étois pas fâché, que le Marquis fût ainsi réduit pendant quelque-tems à une nourriture grossière & mal préparée. Les champagnes & les lits ne valaient guères mieux, & souvent même n'en pouvant trouver, nous passions les nuits entières dans notre chaise, sans prendre d'autre tems pour le sommeil, que celui qui étoit nécessaire à nos chevaux pour se reposer. Je ne manquois pas de faire sentir au Marquis par mes réflexions, de quel avantage il est d'éprouver quelque-fois la misère, pour devenir sensible à celle de tant de malheureux, qui sont continuellement dans la nécessité. Je lui faisois remarquer tous ces pauvres habitans des montagnes, dont la seule vûë est capable d'inspirer la compassion. En qualité d'homme, lui disois-je, ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos & de l'abondance. C'est le hazard qui vous a fait naître plus heureux : Apprenez du moins à les plaindre, & gardez-vous encore plus de les mépriser. La vivacité du Marquis lui faisoit trouver le chemin ennuyeux : pour l'occuper, je rappellai tout ce que ma memoire pût me fournir en matière d'histoire & de sciences, & je lui faisois ensuite repeter par ordre tout ce qu'il avoit pû retenir, pour

l'accoutûmer à une étude appliquée & méthodique. L'inégalité du chemin sur les montagnes pierreuses de la Biscaïe, ne nous permettoit pas de lire dans la chaise. Enfin, nous approchâmes de Vittoria, qui est la première ville de la Castille. Elle est située au bout d'une plaine agréable & bien cultivée. Le Marquis, qui n'avoit vû depuis plusieurs jours que des rochers escarpés & des précipices, se crut transporté dans un autre monde. Nous nous reposâmes un jour entier à Vittoria, & nous y trouvâmes toute sorte de rafraichissemens. Ce fut là que nous commençâmes à connoître le caractère & les manières des Espagnols. Il y en avoit quelques-uns dans nôtre Auberge, qui étoient de différens endroits de Castille. Ils savoient le François. Nous nous entretenmes avec eux de la route qui nous restoit à faire, & l'un d'eux nous promit d'avancer son départ, pour nous tenir compagnie jusqu'à Burgos, où ses affaires l'appelloient. L'enflure & le galimathias des civilités Castillanes faisoient rire le Marquis, & j'avois quelque-fois toutes les peines du monde à l'en empêcher. Le soir quand nous fumes seuls, voilà de plaisantes gens, me dit-il avec son air badin; ma foi, si tous les Espagnols se ressemblent, je suis déjà



déjà fatigué d'être en Espagne. Je vois bien, lui répondis-je en riant, que c'est leur gravité qui vous épouvante; mais n'allons pas si vite, & ne jugeons pas des gens sur une première entrevûe. Croyez-vous qu'il soit beau de rire & de badiner continuellement avec des inconnus, comme vous faisiez tantôt? Il faut se conduire avec plus de réserve, sur tout avec des étrangers. Pour moi je vous avouë, que je suis fort satisfait de l'honnêteté de nos Espagnols, & je suis persuadé que vous le ferez vous-même de celui, qui doit nous accompagner, quand vous aurez eu le tems de le mieux connoître. Je devinai heureusement. Dès le premier endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner, ce fut des manières toutes différentes de celles, qui avoient fait rire le Marquis la veille. Il s'appelloit Dom Inigo de Juaz. Il avoit été Ecuyer de l'Amirante de Castille; & la connoissance qu'il avoit de la Cour & de Madrid, nous fit trouver son entretien fort agréable. Il nous raconta plusieurs choses extraordinaires du maître qu'il avoit servi. Je me souviens de celle-ci, qui mérite d'être rapportée. L'Amirante avoit une chienne des plus jolies: il l'avoit achetée toute instruite, & il étoit charmé de mille tours de souplesse qu'il

lui voïoit faire, & qui lui paroïssent surpasser la portée d'une bête. A force de l'admirer, il se persuada qu'une chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections, & que de quelque manière que la sienne fût née, il falloit qu'elle eût une ame raisonnable. Cette pensée se fortifia si bien dans son esprit, qu'il parloit souvent à sa chienne, comme il auroit fait à une personne. Le petit animal émû par l'action de son maître, ne manquoit pas de japper, & l'Amirante s'imaginait, que c'étoit une manière de réponse, dont elle se servoit, faute de savoir la langue Espagnole. Il chargea un de ses domestiques de la lui apprendre, par des leçons qu'il lui faisoit réitérer plusieurs fois le jour. Le domestique obéit pour satisfaire son maître. Cinq ou six mois se passèrent; & comme l'Amirante ne s'appercevoit d'aucun progrès, il s'en prenoit au précepteur, qui s'excusoit de son mieux sur ce que la chienne avoit la gueule trop fendue pour prononcer facilement l'Espagnol. Enfin, la mort subite de l'animal, qui tomba malheureusement du haut d'une fenêtre, empêcha l'Amirante d'aller plus loin. Cette histoire nous divertit beaucoup. Le Marquis parut plus content de Dom Inigo de Juaz, qui étoit charmé de son côté  
du



du jeune François, & qui nous offrit, quand nous fumes arrivés à Burgos, de nous faire voir la ville, & de nous y procurer la connoissance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Don Inigo nous vint rejoindre le lendemain à nôtre Auberge avec un autre Espagnol de ses amis. Ils nous conduisirent dans tous les endroits de la ville, qui méritoient nôtre curiosité, à l'Eglise, à l'Archevêché, & sur un Pont fort large & fort commode, qui fait un des principaux ornemens de Burgos, & qui lui sert de communication avec le fauxbourg. Comme l'heure du diner approchoit, je proposai aux deux Espagnols de venir prendre nôtre soupe. Le Citoyen de Burgos me répondit civilement, que son dessein avoit été de nous offrir la sienne, & qu'il l'avoit fait préparer dans cette esperance. Nous ne nous fimes point presser, parce que nous étions proche de sa maison. Il nous fit bonne chère, si l'on doit compter pour quelque chose la multitude des mets, mais l'apprêt étoit détestable. Son épouse étoit incommodée. Il nous fit entrer familièrement dans la chambre où elle étoit couchée; ce qui me surprit en Espagne, où je croiois tous les maris excessivement jaloux.

loux. Il l'engagea même à se lever pour nous tenir compagnie. Elle s'assit à quatre pas de la table sur des coussins posés l'un sur l'autre, à la mode d'Espagne. Elle garda le silence, parce qu'elle ignoroit nôtre langue: mais je remarquai, qu'elle eut les yeux sans-cesse attachés sur le Marquis. Il s'en aperçut lui-même, car l'aventure de Bourdeaux l'avoit instruit sur bien des choses. En sortant de table, nous fumes voir un Hôpital & quelques Couvens d'hommes & de filles, & nous retournâmes assés tard à nôtre Auberge, où nous trouvâmes nôtre Hôteffe yvre. Elle fauta au cou du Marquis, avec mille insolences, que je pensai punir de quelques coups de bâton, mais la crainte de causer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la première que nous eussions vüe dans cet état, depuis que nous avons passé les Pyrenées. J'avois crû trouver plus de sobriété en Espagne.

Nous nous remîmes en marche le lendemain. Il nous restoit trente-cinq ou quarante lieuës jusqu'à Madrid, l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours. Cette ville nous plût en arrivant. Sa situation est inégale, mais le coup d'œil en est agréable. Dom Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente



lente Auberge, où nous fumes bien traités pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Après quelques jours de repos nous chargeâmes nôtre Hôte du soin de nous louer un appartement dans quelque maison voisine de la sienne; je voulois y être plus tranquillement que dans une Hôtellerie, & pouvoir en même tems nous faire traiter par le même cuisinier, dont nous étions satisfaits. Le maître de nôtre nouvelle demeure se nommoit Dom Porterra, le *Dom* est commun chés les Espagnols. Il crut connoître à nôtre figure, qu'il avoit à faire à des personnes de qualité, ce qui le fit agir fort respectueusement avec nous; & malgré la fierté qu'on attribue aux Espagnols, il tint la même conduite pendant les trois mois que nous passâmes à Madrid.

Nous avions reçu de Monsieur le Duc de . . . en partant de France, des Lettres pour différens Seigneurs de la Cour d'Espagne, desquels j'étois bien assuré, que nous serions vus avec plaisir; mais je ne jugeai point à propos d'en user, & je les gardai seulement comme une ressource, s'il arrivoit que nous eussions besoin de quelque appui. Je voulois que nos voïages servissent à former le Marquis de plus d'une façon. C'est quelque chose que de parcourir différens pais, &

de voir un grand nombre de villes ; mais quand on se borne à cela, l'unique fruit qu'on en retire est de pouvoir raconter ce qu'on a vû. Si nous nous étions adressés d'abord à Monsieur le Duc de . . . & à Monsieur le Comte de . . . comme le portoient nos Lettres, ils auroient sans doute engagé le Marquis à prendre son logement chés eux, ils l'auroient occupé sans-cesse de bagatelles & de parties de plaisir. Mon dessein étoit, qu'il apprît à connoître les hommes en s'insinuant par lui-même dans leur commerce ; qu'il commençât par se faire des amis dans les conditions communes, pour descendre un peu de cette hauteur qu'une illustre naissance inspire, & pour y prendre des sentimens humains & naturels ; ce qu'on n'apprend guères à la Cour où tout est fardé, & plein de dissimulation : Qu'ensuite il se produisit de lui-même à la Cour, qu'il s'y fit des connoissances, & qu'il tâchât de s'y faire estimer uniquement par son mérite. Je voulois qu'avec cela il fit une étude sérieuse de la Geographie & de l'Histoire, me reservant de travailler à lui former le goût & les sentimens dans nos conversations, & par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprendre l'Espagnol. Je lui dis, que deux  
raison



raisons me portoient à le prier de n'y pas penser; premièrement que la Langue Françoise étoit fort commune à Madrid, & qu'il pouvoit par conséquent se faire entendre sans le secours de celle du païs. En second lieu, qu'ayant à voïager dans plusieurs autres Roïaumes, il étoit impossible qu'il pût apprendre la Langue de chaque païs où nous passerions; mais que nous en choisirions quelque'une des plus utiles & des plus agréables, telles que l'Angloise & l'Italienne, & que je l'exhorterois à apporter tous ses soins pour les apprendre en perfection; ce qui seroit difficile s'il entreprenoit de les savoir toutes. Il se laissa persuader par ces raisons. Nous réglâmes l'emploi de la journée. Il fut résolu, que nous nous leverions tous les jours à six heures & demie; que nous étudierions en particulier jusqu'à huit heures; que nous prendrions ensuite le chocolat; après quoi le Marquis me repeteroit ce qu'il auroit appris de la Geographie & de l'Histoires. Le reste du tems jusqu'à dix heures devoit être employé à lire en commun quelque Livre de bon goût, sur lequel nous ferions nos réflexions, ou à nous entretenir familièrement sur quelque sujet instructif. A dix heures, c'étoit le tems de nous faire habiller pour aller à la

Messe, le dîner ensuite, & le reste du jour pour la promenade, les visites & le divertissement. Nous observâmes cet ordre avec une exactitude merveilleuse pendant trois mois de séjour à Madrid. J'eus une joie extrême de voir le Marquis s'accoutumer si facilement à prendre une conduite unie & réglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort simplement, pour suivre le dessein que j'avois de commencer nos connoissances par la Bourgeoisie. Nous sortions à pied, & sans nous faire suivre de nos laquais. Nôtre première visite fut celle des ruës & des édifices publics. Nous y employâmes trois ou quatre jours, sans qu'il nous y arrivât rien de remarquable, mais lorsque nous eumes mis le pied dans les lieux d'assemblées, à peine pourrois-je suffire à rapporter les aventures agréables ou fâcheuses, auxquelles nous fumes exposés tous les jours. Tout le divertissement de Madrid consiste dans la promenade & dans la Comédie. Il y a deux Cours où l'on se promene, *el prado nuevo*, & *el prado viejo*. Celui qui est du côté de *Buen-retiro* est moins agréable & moins fréquenté que l'autre. C'est à celui-ci que nous allions ordinairement. La petite rivière de *Mancañares* coule dans la prairie & l'on y voit plusieurs fontaines



fontaines jaillissantes , qui servent de rafraichissement dans les grandes chaleurs. Le premier jour que nous y parumes, nous en fumes quittes pour essuier les complimens de quelques Demoiselles de moyenne vertu , & les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaisir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur dessein par les signes , dont elles accompagnoient leurs paroles; car elles ignoroient le François , & nous leur langage. Nous les quittâmes sèchement pour nous avancer vers la grande allée d'Ormes , qui étoit remplie d'une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe. Après avoir fait quelques tours, je dis au Marquis , que je me reposois sur lui du soin de nous procurer quelques connoissances. Oh ! si cela est, me répondit-il en riant, je vous réponds , que cela ne tardera guères. Voïons , lui dis-je , comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois : à peine fumes nous avancés vingt pas , qu'il se mit sur un banc où quelques Espagnols étoient assis. Messieurs, leur dit-il , en les saluant d'un air libre , vous voulez bien que deux étrangers prennent place auprès de vous , & qu'ils aïent l'honneur de se mêler à votre entretien. Les quatre Espagnols se levèrent sans répondre, nous firent une

profonde reverence, & se remirent sur le banc. Je crus d'abord, qu'ils n'entendoient point nôtre langue, & j'étois prêt à railler le Marquis de sa précipitation. Mais après un moment de silence, l'un d'eux répondit en François, d'un ton grave, que nous leur faisons beaucoup d'honneur, & que des François ne devoient pas se regarder comme étrangers en Espagne. Nous liâmes ainsi conversation. Le Marquis leur fit cent questions sur l'usage de quantité de choses, qui se présentoient à nos yeux. Ils satisfirent à tout en peu de paroles, & sans rien fournir d'eux-mêmes à la conversation; de sorte que nous demeurions tous en silence, lorsque les questions du Marquis cessoient. Enfin se levant au bout d'un demi quart d'heure, ils nous quittèrent avec une nouvelle reverence. Voilà des gens bien fots, me dit le Marquis. Dites plutôt, lui répondis-je, que voilà des gens bien sages & bien civils, & apprenez d'eux à n'être pas si ouvert que vous l'êtes avec le premier-venu. Vous ne sauriez vous plaindre d'eux: ils vous ont salué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogés. Que vouliez-vous qu'ils fissent de plus? Convenez d'ailleurs, que vos questions avoient un air badin, qui peut déplaire à des



à des personnes graves. Ce n'est pas que je condamne l'enjouement des manières ; mais la sagesse demande, qu'il ne soit employé qu'à propos. Vous connoissiez la gravité Espagnole, du moins de réputation ; ainsi vous deviez juger, que la bienséance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux le ton riant & des manières badines. Mais, reprit ingénieusement le Marquis, ils connoissent aussi les François ; la bienséance devoit donc les empêcher de prendre avec moi des manières si graves. Je lui répondis, qu'ils avoient sur nous l'avantage d'être dans leur país, & quelques-uns d'entr'eux celui d'être beaucoup plus âgés que nous ; sans compter que les aiant abordés assés brusquement, & sans en être connus, nous leur devons quelque déference. Comme nous en étions là, nous fumes surpris de voir revenir nos quatre Espagnols, qui reprirent sur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous dit ; Nous sommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis, que leur retour nous faisoit plaisir, & qu'on revoioit toujours volontiers d'aussi honnêtes gens qu'ils le paroissent. Je suis ravi, reprit le même, que vous aiez cette opinion de nous. Comme vous ignorez encore nos coûtumes, je craignois, que vous

n'eussiez interprété mal nôtre départ précipité. C'est l'usage ici, quand on vient au Prado, de se promener, & de s'asseoir successivement, pour tirer plus de fruit de la promenade, en mêlant l'action & le repos. Nous recommençâmes ainsi nôtre entretien jusqu'à l'heure du souper, & nous quittâmes nos Espagnols, sans prévoir l'occasion que nous aurions bientôt de les rejoindre.

Nous nous mîmes à table en arrivant chés nous. J'invitai nôtre Hôte à nous tenir compagnie, comme je faisois quelque-fois; nous lui racontâmes ce qui nous étoit arrivé au Prado, & nous lui dîmes le nom d'un des quatre Espagnols, tel que nous l'avions entendu prononcer plusieurs fois par les autres. La rencontre est plaisante, nous dit Dom Porterra; le Signore Alonso Riquez dont vous parlez, est le propre frère de mon épouse. C'est un Avocat au Conseil des Indes, qui a du mérite & de la réputation. Vous ne ferez pas fâchés de le connoître plus particulièrement, & c'est un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y consentîmes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua Dom Porterra, il faut que je vous amuse un moment par le récit d'une aventure fort extraordinaire, qui a fait sa fortune;

car



car il est riche, & c'est moins par intérêt que par inclination, qu'il exerce la profession d'Avocat. Alonso Riquez est Portugais d'origine. Son père, qui étoit Intendant de la maison du Comte de Fonteira, suivit ce Seigneur lorsqu'il vint s'établir en Espagne; il trouva à propos d'y prendre lui-même un établissement, après avoir perdu son maître, & se voyant à son aise par la libéralité d'un Comte, il pensa à se pourvoir de quelque emploi, qui pût lui donner un rang & un titre à Madrid. L'occasion s'en présenta bientôt, mais il eut à surmonter tant de concurrens, qui avoient les mêmes vûes que lui, qu'il ne pût l'emporter sur eux sans se faire des ennemis considérables. L'amour de la vengeance régne en Espagne comme en Italie. Un des ennemis de Francisco Riquez (tel étoit le nom du père d'Alonso) emploïa tous les moïens imaginables pour le ruiner de crédit, & de réputation. Francisco se soutint heureusement, mais il usa peut-être avec un peu trop de fierté de ses avantages, & poussa trop loin un ennemi qu'il avoit fait plier; de sorte que celui-ci ne consultant plus que la rage & le désespoir, prit le parti de se venger par un assassinat. Le malheureux Francisco fut tué le soir, comme il rentroit seul dans sa maison.

maison. Son meurtrier évita le châtement par la fuite, mais tous ses biens furent confisqués, à la réserve d'un fonds médiocre, que la Justice assigna pour la nourriture & l'éducation de sa fille unique, qui n'avoit que douze ou quinze mois, & qui fut mise peu après dans un Couvent: elle s'appelloit Donna Maria. Francisco Riquez laissoit de son côté deux enfans, que sa femme avoit eu d'une même couche, & qui étoient encore à la mammelle. L'un est Alonso, & l'autre mon épouse. Leur mère les fit élever soigneusement. J'épousai la fille lorsqu'elle eut atteint sa seizième année. Alonso, qui perdit en même tems sa mère, vint demeurer chés moi, & son inclination le portant au Barreau, il s'y appliquoit tranquillement à l'étude du Droit. Ses talens naturels aidés d'une continuelle application, le firent connoître si avantageusement, qu'avant sa vingtième année il se vit chargé de plusieurs causes considérables, dont le succès augmenta encore sa réputation. La Supérieure d'une Maison Religieuse lui remit une affaire importante, qui demandoit tous ses soins. Il fut obligé de l'aller voir souvent pour en tirer les lumières nécessaires; & comme il est d'un caractère fort honnête, il fit connoissance avec



avec la plupart des Religieuses & des Pensionnaires. C'étoit justement dans cette Maison que Donna Maria, la fille du meurtrier de son père, étoit renfermée. Il la vit, il la trouva belle sans la connoître, & son cœur s'accoutuma à l'aimer, avant qu'il pût savoir, qu'il étoit obligé de la haïr. Il me parla d'elle un jour, comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoissant encore moins que lui, je ne fis pas difficulté de lui répondre, que puis qu'il étoit tems qu'il pensât au mariage, il ne pouvoit mieux faire que d'épouser une personne qu'il trouvoit si fort à son gré; qu'il falloit s'informer, qui étoit cette fille, voir ses parens, & l'obtenir d'eux; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle, d'avoir toujours été élevée dans une Maison Religieuse. Il me parut fort satisfait de l'approbation que je donnois à son amour, & il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit sa maîtresse. Je ne tardai guères à l'être parfaitement. Deux jours après, je fus en état d'en parler à Alonso, & je lui découvris naturellement ce que j'avois appris, ne doutant point que cette connoissance ne le fit changer tout d'un coup de sentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé pour pouvoir se dégager sans peine. Vous  
me

me mettez le poignard dans le cœur, me dit-il en pâlisant; il faut que je meure, si Donna Maria n'est point mon épouse. Ecoutez, lui répondis-je, c'est à vous à examiner, si l'honneur vous permet d'épouser la fille d'un assassin, & ce qui est encore pis, de l'assassin de votre père. Voiez, consultez-vous. D'ailleurs cette fille est sans biens, vous n'êtes pas assez riche pour faire la fortune d'un autre, tout cela mérite bien que vous vous fassiez un peu de violence, pour renoncer à une affection, où vous trouveriez si peu d'honneur & d'avantage. Alonso ne répondoit rien. Etes-vous aimé? repris-je; avez-vous déjà quelque engagement avec votre maîtresse? Il me dit, qu'il avoit eu l'occasion de l'entretenir plusieurs fois, & qu'il croïoit n'en être pas haï. Si vous êtes sûr de son cœur, repartis-je, & que vous ne puissiez vous résoudre à lui ôter le vôtre, je vous conseille de l'engager à quitter son Couvent, & de l'entretenir en secret sur le pied d'une simple maîtresse; vous satisferez ainsi tout à la fois votre amour & votre réputation. Ah! que me dites-vous? repliqua-t-il; elle est trop sage pour y consentir, & c'est sa sagesse même qui m'a attaché à elle autant que sa beauté. Contentez-vous donc, lui dis-je, car je  
vois



vois bien que vous y êtes résolu , & que mes conseils font inutiles. Je me levai pour me retirer , Alonso me retint , & après quelques momens de réflexion : Savez-vous , me dit-il , à quoi je pense , & le parti que je veux prendre ? J'épouserai Donna Maria , & je me retirerai avec elle en Portugal. Mon père en étoit , j'y trouverai tous mes parens , qui ne connoîtront point mon épouse , & je sauverai ainsi mon honneur & ma passion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai Alonso en lui promettant tous les secours , qu'il pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit souvenir quinze jours après de ma promesse , & me pressa de lui rendre un service dangereux. Donna Maria avoit consenti à l'épouser & à le suivre en Portugal ; il l'avoit fait sortir du Couvent , & en attendant qu'il eût mis quelques arrangemens dans ses affaires , il lui avoit fait prendre un appartement dans la ville avec une fille de chambre , qu'il lui avoit donnée de sa main. Il alloit passer chés elle une partie du jour , & il employoit le reste à prendre des mesures pour son départ. Un matin qu'il sortoit de chés moi pour s'y rendre à l'ordinaire , la fille de chambre , qui favoit nôtre demeure , vint lui donner un avis secret , qui le

jotta

jetta dans un defefpoir extrême. Il entra dans fa chambre avec un air furieux, & s'étant jetté fur fon lit il y passa plusieurs heures dans une violente agitation. J'entendis quelques paroles qu'il laiffoit échapper; je jugeai qu'il avoit befoin d'être confolé, & m'étant présenté à lui, je lui demandai la caufe de fon chagrin. Si vous m'aimez, me dit-il d'un air troublé, laissez-moi mourir; mais aidez-moi auparavant à me venger. Je fuis trahi. Donna Maria eft une perfide à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir mafacré à fes yeux le nouvel amant qu'elle me préfère. Enfuite il me raconta que depuis deux jours Donna Maria recevoit le foir dans fa chambre un inconnu, avec lequel elle paffoit une partie de la nuit fans témoins; que la fille de chambre avoit ordre pendant ce tems-là de veiller à la porte, pour l'écartier lui même & tous ceux qui fe préfenteroient; que celle-ci en lui donnant avis de tout l'avoit affuré, que fon rival devoit encore fe trouver au rendez-vous le même jour, mais que ce feroit le dernier de fa vie, puis qu'il étoit réfolu de la lui ôter, & de percer enfuite le cœur de fon indigne maîtrefle. Il ajoûta mille chofes, telles que la rage les infpire, & lors qu'il fut las de crier & de fe plaindre,



dre, il finit en me priant de lui prêter mon secours pour assurer sa vengeance : elle me parut si juste, que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munimes tous deux d'une bonne épée & chacun d'un pistolet. Le soir vint : nous allâmes nous poster dans une allée, qui étoit à deux pas de la maison de Donna Maria. Le galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la maison ; Alonso m'arrêta ; Il faut, me dit-il, que la scène se passe aux yeux de l'infidèle. Je suis convenu avec sa fille de chambre, qu'elle m'ouvrira la porte, lorsque les deux victimes que je veux immoler seront ensemble. Nous n'attendîmes qu'un moment : la porte nous fut ouverte, & l'aïant fermée après nous, Alonso me fit demeurer dans l'antichambre : pour lui, mettant l'épée à la main, il entra brusquement & se fit voir à Donna Maria dans un état terrible, elle jeta un grand cri à cette vue ; & comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour son rival, elle lui dit en se jettant sur son bras ; Ah ! cher Alonso, qu'allez-vous faire ? c'est mon père à qui vous ôtez la vie. Le secours ne pût être assés prompt, pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonso la retira toute sanglante, & se jeta sur un fauteuil. J'entrai  
dans

dans cet instant. Je les trouvai tous trois dans la situation la plus touchante. Donna Maria étoit à genoux entre son père & son amant, & tenoit à chacun une de leurs mains; le père ( car c'étoit effectivement lui-même ) nageoit dans un ruisseau de sang, & sembloit prêt d'expirer. Pour Alonso, il étoit comme immobile sur la chaise, son épée étoit tombée à ses pieds, & ses yeux rouloient au hazard comme ceux d'un homme qui est absolument hors de soi. Je le fis sortir de ce transport en le poussant rudement, & je lui représentai, que l'état où étoient les choses méritoit quelque attention. Eh mon cher Porterra, me dit-il, en se levant, suis-je capable de prendre une résolution dans le trouble horrible où je suis? Voilà ma maîtresse, voilà le meurtrier de mon père, en ai-je trop fait? En ai-je fait assez? & de quelque manière que puisse tourner cette aventure, ne suis-je pas le plus malheureux de tous les hommes? Il se jeta sur un lit sans attendre ma réponse, & il pouffoit mille soupirs en homme désespéré. Pendant ce tems-là Donna Maria, aidée de sa fille de chambre, avoit arrêté le sang de son père, & lui avoit rappelé la connoissance. Ce pauvre homme sentit bien néanmoins que sa fin étoit proche. Il me  
pria



pria d'engager Alonso à s'approcher de lui. J'en vins à bout avec assés de peine. Je meurs, lui dit-il, vous êtes vengé, Seigneur Alonso, mon exemple fera une nouvelle preuve, que le Ciel ne laisse jamais le crime impuni. Après m'avoir persécuté par des remords, qui durent depuis vingt ans, il me ramene à Madrid, pour y périr de la main d'un homme dont j'ai tué le père injustement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raison que vous püssiez avoir de la fouhaiter, je fais qu'aimant ma fille vous ne me l'auriez pas donnée, si vous m'eussiez connu. Pardonnez-moi aussi celle de votre père, & je mourrai content. Il est tems que nos haines finissent. Vous jugerez de la sincérité de ma reconciliation par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid, j'ai fait le voiage des Indes, & je m'y suis enrichi par le commerce; s'il est vrai, comme ma fille me l'a dit, que vous l'aimez & qu'elle vous a donné la foi, unissez-vous avec elle, & jouissez ensemble de tous les biens que j'ai acquis; je ne desire plus, qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les assûrer. Approchez, ajouta-t-il, embrassez-moi sans horreur. On n'est point ennemi quand on ne se hait point, & vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'atten-

J'attendois avec inquiétude , continua donc Porterra , quelle seroit la réponse d'Alonso. Ses regards paroissoient encore incertains ; mais les aiant laissé tomber sur sa maîtresse & aiant rencontré les siens , je ne doutai plus que son cœur ne se laissât vaincre. Il alloit répondre favorablement, lorsqu'un bruit soudain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre : Nous vîmes entrer une douzaine d'Alguazils , armés jusques aux dents , qui se saisirent de nous sans résistance , dans l'étonnement, où leur apparition nous avoit mis. Ils commencèrent par nous desarmer ; & voiant les traces du sang , qui avoit coulé de la blessure du père de Donna Maria , ils nous conduisirent tous sans autre examen dans la prison publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y trainer le blessé en le soutenant par dessous les bras. Nous jugeâmes que les voisins aiant entendu le bruit , qui s'étoit fait chés Donna Maria, en avoient averti la Garde de la ville. On nous laissa vint-quatre heures dans une même chambre de la prison , sans pouvoir obtenir de parler à personne si ce n'est à ceux qui nous apportérent à manger. Nous tinmes conseil entre nous sur le parti , que nous devions prendre dans une si triste conjoncture. Alonso nous instruisit



instruisit de la manière, dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut la subir le lendemain, & nous nous accordâmes à déposer, que le malheur arrivé chez Donna Maria étoit un effet de jalousie; crime qui se remet facilement en Espagne. L'Officier, qui nous interrogeoit, parut content de nos réponses, ce qui nous fit espérer que nôtre affaire tourneroit heureusement: Mais vers la fin du jour la blessure du père de Donna Maria, que les Chirurgiens avoient vûë trop tard, empira de telle sorte, que nous craignimes beaucoup pour sa vie. Il sentoit lui-même le péril, & dans l'appréhension d'être surpris par la mort, il demanda de l'encre & du papier pour confirmer par écrit le pardon de sa mort, qu'il avoit accordée à Alonso, & la donation qu'il lui avoit faite de tous ses biens. Il y apporta toute l'exactitude possible, en marquant non-seulement dans les mains de qui il avoit déposé ses richesses, mais de quelle nature elles étoient & en quel nombre. Alonso fut extrêmement attendri de cette attention, & ne pût s'empêcher de verser des larmes en perdant ce bon homme, qui mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit nôtre affaire plus mauvaise. Nous fumes séparés pres-

C

Tome III.

que

que aussi-tôt, & renfermés plus étroitement. Alonso qui avoit l'usage du Barreau, en sentit les conséquences, il prit le seul parti, qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'avoit fait connoître & estimer de quantité de personnes de distinction, & surtout du Duc d'Osbonne, qui le considéroit particulièrement. Il prit la liberté de lui écrire & de le supplier très-respectueusement de le venir voir dans sa prison. Le Duc y vint par amitié. Alonso lui découvrit toute son histoire, non-seulement dans les dernières circonstances, mais en commençant depuis le meurtre de son père jusqu'à la mort de l'assassin. Il le conjura d'en faire un rapport fidèle au Roi, persuadé que ce Prince, dont la bonté est connue de toute l'Espagne, trouveroit des motifs de miséricorde dans une aventure si singulière & si touchante. Le succès répondit à l'espérance. Le Duc d'Osbonne prit nôtre défense avec zèle; Philippe V. fut touché de ses raisons, il ordonna qu'on nous mît en liberté, & lorsque nous eumes l'honneur de nous présenter à lui pour le remercier, il approuva la donation du père de Donna Maria, & souhaita toute sorte de prospérités à Alonso dans son mariage.

Dom Porterra aiant fini son récit, nous  
lui



lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonso Riquez & Donna Maria son épouse. Le reste du souper se passa dans cet entretien. Je demandai au Marquis en me retirant, s'il n'étoit pas touché de ce qu'il avoit entendu. Il me répondit, qu'il avoit écouté cette histoire avec plaisir, mais que ce qui l'avoit frappé davantage étoit le caractère du père de Donna Maria, qui devenoit tout d'un coup le plus généreux homme du monde, après avoir été capable d'un lâche assassinat. Cette réflexion du Marquis me plut beaucoup, parce que je la trouvai judicieuse. Je lui dis, qu'il ne s'étonneroit point de cette contrariété, lorsqu'il connoitroit mieux le cœur humain. Notre cœur, ajoutai-je, est une espèce de théâtre, où toutes les passions représentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifférent entre le bien & le mal, parce qu'il est de sa nature de former toujours des desirs; il est sollicité différemment selon la différence des objets, & il aime à se laisser entraîner par ce qui le flatte le plus. Ainsi l'homme, qui s'accoutume à céder sans résistance aux premières impressions, est capable successivement de l'excès du mal & du bien, à proportion de la peine ou du plaisir qu'il trouve à se satisfaire. Le seul remède est de se former des principes

cipes folides de vérité & de fageffe , qui  
puiffent régler dans l'occafion les pen-  
chans indéliérés du cœur. C'est là pré-  
cifément en quoi la probité confifte. Dé-  
fiez vous d'un honnête homme , qui l'eft  
fans principes & fans réflexions. Il eft  
lui-même tôt ou tard la dupe de fon pro-  
pre cœur. Nous nous entretenmes encore  
long-tems de l'avanture d'Alonfo, & voyant  
que cette hiftoire avoit plû au Marquis,  
je l'engageai à la mettre par écrit pour  
l'accôûtumer à fe fervir facilement de fa  
plûme. Je lui fis remarquer, que c'eft  
un défaut commun parmi les perfonnes  
de condition , de ne pouvoir arranger  
deux mots fur le papier. Quand il fe-  
roit pardonnable , lui dis-je, d'ignorer  
les fciences, il ne fauroit l'être de né-  
gliger ce qui eft néceffaire pour fe faire  
entendre dans les befoins les plus com-  
muns de la vie. La néceffité d'écrire re-  
vient prefque auffi fouvent que celle de  
parler. On a du moins des lettres à fai-  
re, & l'on ne penfe point, que fi c'eft  
avec un homme d'efprit qu'on eft en  
commerce, fa première attention tombe  
fur le ftile, & qu'il en rit malignement  
s'il le trouve groffier & mal construit.  
Ajoûtez à cela, que c'eft une occupation  
très-douce que de s'entretenir foi-même  
en écrivant fes penfées. La folitude la  
plus



plus profonde n'est jamais ennuyeuse pour une personne qui fait lire & écrire avec goût.

Le Marquis n'oublia pas le lendemain après diner, que nous devions aller chés Alonso Riquez. Dom Porterra nous y conduisit. Alonso nous reconnut, & fut surpris de nous voir avec son frère. Nous lui apprîmes que nous demeurions chés lui, & nous lui marquâmes de la joie de cette heureuse rencontre. Il en parut aussi satisfait que nous. La conversation devint fort agréable, & l'ayant fait tomber insensiblement sur l'avanture de son mariage, Dom Porterra en prit occasion de le prier de nous faire connoître son épouse. Il la fit appeller au même moment. Nous la trouvâmes digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais comme elle n'entendoit pas nôtre langue, nous ne pûmes juger de son esprit; elle se retira après avoir demeuré quelques momens avec nous. Alonso nous invita à souper. Nous lui promîmes de revenir chés lui, après la Comédie que le Marquis souhaitoit impatiemment de voir. Dom Porterra fut encore nôtre guide. On représenta une pièce de Lopez de Vega que nous n'entendîmes point. J'étois seulement attentif aux mouvemens des Acteurs, & je jugeai par leurs agitations

que la pièce devoit être pleine de sentimens. Pendant que j'avois les yeux attachés sur le théâtre, le Marquis s'occupoit à considérer les spectateurs. Il avoit le visage tourné vers l'amphithéâtre, où toutes les Dames étoient rassemblées sans être accompagnées d'un seul homme; elles eurent tout le tems de le remarquer, & ce fut apparemment ce qui lui attira en sortant quelques galanteries. Deux jeunes filles fort jolies & des mieux mises lui proposèrent d'aller faire une promenade au Prado; il les remercia civilement: elles, sans se rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire, & peut-être se feroit-il laissé entraîner s'il eût été seul, mais nous priâmes les deux Demoiselles de le laisser libre.

Un moment après nous vîmes une vieille femme s'approcher doucement de lui; elle étoit couverte d'une longue mante: *Signor Cavallero*, lui dit-elle en Espagnol, vous êtes un aimable jeune homme, qui méritez une jolie maîtresse; je vous en offre une qui n'a que seize ans, & qui n'est point encore sortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le Marquis répondit, qu'il ne savoit point l'Espagnol, & continua de marcher avec nous. Tandis que Dom Porterra lui expliquoit en riant le discours de la vieille,

nous



nous la vîmes revenir avec un billet, qu'elle présentoit au Marquis. C'étoit son adresse, & l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit proposée. Nous fîmes la guerre au Marquis sur ces deux avances, dont il paroissoit un peu touché; & nous nous rendîmes chez le Signor Alonso, où nous trouvâmes grosse compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois Espagnols, avec lesquels nous l'avions rencontré la veille au Prado, croiant nous faire plaisir de nous mettre avec des personnes de connoissance. Il s'y en trouva deux autres qui nous étoient inconnus, de sorte que nous étions neuf à table. Le repas fut servi proprement. Il commença avec une gravité, qui me fit craindre de m'y ennuyer beaucoup, mais peu à peu le front de nos Espagnols se dérîda, & l'on ne pensa plus qu'à rire. Il y avoit dans cette assemblée deux Marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Perou, un homme sans emploi qui vivoit de son bien, un jeune Cavalier qui faisoit profession de bel esprit, & un Procureur du Conseil des Indes où Alonso Riquez étoit Avocat. Je me fers des noms qui sont en usage en France, pour ne pas heriffer ma narration des termes Espagnols.

C'étoit une Bourgeoisie renforcée; qui

fans avoir les manières fines de la Cour, ne manquoit ni d'esprit ni d'usage du monde. Le Cavalier, bel esprit, domina long-tems par sa facilité à s'exprimer, & par une abondance de traits agréables, dont il sembloit qu'il eût fait provision, tant il les débitoit rapidement. Il parla de Poësie; il porta son jugement sur la plupart de nos meilleurs Auteurs, soit qu'il les eût lus, soit qu'il répétât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille & Saint-Evremont attirèrent toutes ses louanges. Crebillon fut nommé aussi avec éloge, & l'Espagnol prenoit plaisir à nous en réciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je, que ces trois Auteurs sont d'un grand prix, en y mettant néanmoins quelque différence; mais vous ne nous parlez point de Racine, de Moliere, de Boileau, & de quantité d'autres, dont la France se fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommez. Boileau, me répondit-il, est féc & pedant à force de vouloir être châtié. Racine est un *pleureux*, qui n'est propre qu'à attendrir des femmes & à amollir les hommes, fans inspirer le moindre sentiment de vertu. Moliere a de l'esprit, & peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ses plus beaux traits à nôtre Espagne.

Son



Son Tartuffe, son Ecole des Femmes, son Festin de Pierre, son Misantrope même qui passe chez vous pour original, sont pillées de nôtre Lopez de Vega. Le Cavallero, qui avoit un flux intarissable de langue, fit ensuite une excursion sur Rousseau, qu'il traita de Prince Lyrique; sur Houdart de la Motte, à qui il prétendit, que son siècle ne rendoit pas toute la justice qu'il devoit attendre de la posterité; sur Fontenelle, dont il admira la délicatesse; heureux néanmoins, ajouta-t-il, si à force de raffiner il ne se précipitoit pas quelque fois dans le galimathias, qu'on reproche à nos Espagnols, ce qui feroit douter de la solidité de son jugement, si l'on n'en avoit d'autres preuves dans les Ouvrages de Philosophie & de Mathématique, qu'il compose tous les jours. J'avoué que je fus surpris d'entendre un Espagnol déclamer contre le galimathias. Mais sur ce pied-là, repris-je, vous devez estimer nos Prédicateurs beaucoup plus que ceux du pais où vous êtes né. Sans comparaison, me dit-il, je regarde les nôtres comme des enfans, qui sans savoir ce que c'est que raisonner, croient que Péloquence consiste à coudre de pompeuses phrases l'une au bout de l'autre, & qui s'imaginent avoir atteint au sublime, lors

qu'ils ont produit une pensée monstrueuse. Nul ordre, nul goût, nulle invention réglée. Un seul Sermon de Bourdalouë ou de Fléchier, vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos Prédicateurs d'Espagne. En faveur d'un aveu sincère & si raisonnable, je passai au Cavallero le mal qu'il avoit dit de Racine, quoiqu'il soit celui de nos Poëtes, pour lequel j'ai toujours eu le plus de goût. Je m'apperçus, que les autres convives, qui n'avoient nulle teinture des lettres, écoutoient nos savans discours avec langueur. Je reveillai le plaisir de la table en rendant la conversation générale. Je demandai au Marchand, qui revenoit du Perou, des nouvelles de Lima, & comment il avoit pû se résoudre à quitter un si beau país. Je fis de pareilles questions aux autres sur la profession qu'ils exerçoient, & nous passâmes ainsi une partie de la nuit avec une satisfaction réciproque. Dans le tems, que j'étois le plus occupé du récit d'une histoire intéressante, qu'Alonso Riquez me racontoit, le Marquis sortit de la salle avec Dom Porterra. Je le crus pressé de quelque besoin. Une heure & deux heures se passèrent sans que je le visse reparoître; cette absence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant comme



mé il étoit accompagné de Dom Porterra, je me contentai de demander à Alonso ce qu'ils étoient devenus. Il me dit, qu'il n'en favoit rien, mais que je devois être fans crainte, puisque le Marquis étoit avec son frère. Nous continuâmes encore de nous entretenir pendant quelque tems. La nuit s'avançoit. Enfin allarmé de ne pas voir le Marquis revenir, je pris congé d'Alonso pour retourner à nôtre logis. Je n'y trouvai ni le Marquis ni Dom Porterra. J'étois dans un véritable chagrin, lorsque je les entendis monter à nôtre appartement vers le point du jour. Dom Porterra n'y entra point, croiant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement au premier bruit qui m'avoit assuré de leur retour. Le Marquis passa doucement dans ma chambre pour se rendre à la sienne; je fis semblant de ne le pas entendre. Il s'informa de son valet de chambre qui le deshabilloit, si je n'étois pas fâché de son absence; & aiant appris, que j'étois fort en colère, il se hâta de se coucher sans faire le moindre bruit.

Le lendemain je me levai assés tard. J'appellai tout haut le valet de chambre du Marquis, & je lui demandai si son maître étoit revenu. Cela est fort joli, ajoutai-je, de me quitter pendant trois heures pour aller courir les ruës de Madrid.

drid. Voilà de belles marques de la considération que M. le Marquis a pour moi. J'étois assuré qu'il m'entendoit. Il se leva sur le champ, & vint me demander pardon en m'embrassant, & en m'appellant son cher Papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit, lors qu'il vouloit me caresser avec ses manières badines, qui avoient dans le fond quelque chose de charmant. Je lui dis d'un ton sérieux, & sans le regarder; Je vous ai assurément beaucoup d'obligation, Monsieur, de m'avoir jetté dans une inquiétude mortelle, en allant passer la nuit je ne fais où. Eh! depuis quand sommes-nous donc convenus que nous irions ainsi chacun de nôtre côté sans en donner avis à personne? Voulez-vous bien me dire du moins ce que vous avez fait si long-tems avec Dom Porterra? Il me répondit, qu'il alloit me découvrir tout si je voulois lui pardonner. Achevez, lui dis-je, je saurai si vous êtes sincère. Il me raconta, qu'étant à souper chés Alonso Riquez, il avoit trouvé dans sa poche, en prenant son mouchoir, le billet qu'il avoit reçu de la vieille dans la ruë de la Comédie; qu'il l'avoit montré secretement à Dom Porterra, & que le vin d'Espagne l'ayant mis d'affés bonne humeur, il lui avoit proposé d'aller s'instruire par leurs propres yeux,



yeux, si la petite Espagnole de seize ans étoit jolie; que Dom Porterra y avoit consenti, & qu'ils y étoient allés ensemble.

Ce debut de narration me fit peur. Hé bien, lui dis-je, qu'avez-vous fait là? Nous y avons ri, reprit le Marquis, & bu d'excellentes liqueurs. La jeune fille m'a assuré, que si je l'aimois de bonne foi, je trouverois en elle la plus fidelle amante au monde. Elle m'a fait promettre, que je retournerois chés elle aujourd'hui, & que je la verrois ensuite régulièrement. Je lui ai promis tout ce qu'elle a voulu; mais je suis si dégoûté de ses manières, & des deux doigts de rouge & de blanc qui lui cachent le visage, que je ne sens pas la moindre tentation de la revoir. Et Dom Porterra, lui dis-je, que faisoit-il? il buvoit, répondit le Marquis; & m'écorchoit les oreilles avec une guitare. Je vous jure, mon cher Papa, ajouta-t-il en m'embrassant, que nous n'avons fait rien davantage. N'êtes-vous pas content de moi à présent? Je le suis assés de votre sincérité, répondis-je, & j'espère qu'il ne vous arrivera plus, surtout la nuit, de vous écarter sans m'en avertir. Vous savez, que je ne suis point d'aimeur à vous gêner, & que la sagesse que je demande de vous, n'est point une sagesse austère & ennemie des plaisirs;

firs ; mais il faut , comme vous en êtes convenu plus d'une fois , qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur & la Religion. Il ne vous seroit pas glorieux , qu'on fût , que vous avez passé deux heures dans je ne fais quel lieu , & que vous eussiez conçu la moindre inclination pour une femme du caractère de celle que vous avez vûë. Ces fortes de divertissemens méritent toute l'horreur d'un honnête homme ; & quoiqu'il n'y ait que la Religion qui les punisse , l'honneur les interdit aussi sévèrement qu'elle.

Je laissai le Marquis s'habiller & je fis inviter Dom Porterra à venir prendre le Chocolat avec moi. Je lui fis une verte reprimande de la liberté , qu'il s'étoit donnée de servir de conducteur au Marquis. Si je n'étois d'ailleurs , lui dis-je , aussi content que je le suis de vos manières , je quitterois sur le champ votre maison. Il s'excusa sur ce qu'il n'avoit pû résister aux sollicitations du jeune homme. Sans compter , ajouta-t-il , que les courtisanes ne sont pas tout-à-fait telles à Madrid , que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'est pas la débauche grossière qui les mène ; au contraire , elles font acheter chèrement leurs faveurs , & nous avons des exemples de quantité de personnes , qui se sont ruinées pour elles.

sans



fans en avoir pû rien obtenir. Elles veulent de la tendresse, & de la passion; & comme elles en savent tous les raffinemens, elles se plaisent à faire passer leurs amans par tous les degrés de l'amour. Quoi qu'il en soit, repliquai-je, je ne puis approuver ce qui est arrivé, & je vous prie de ne jamais rien inspirer de semblable au Marquis.

Dom Porterra reçut si bien mes avis, que cela ne l'empêcha point de nous proposer deux jours après d'aller ensemble à Buen-retiro, qui est une Maison Royale auprès de Madrid. Il en connoissoit particulièrement le Gouverneur, ou pour parler plus juste, le Concierge, car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très-honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne sai par quel hazard il avoit épousé une Françoise, qui s'empressa de nous venir saluer avec ses deux filles, lors qu'elle scût que nous étions François comme elle. J'avois recommandé à Dom Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions, & n'ayant mené ni laquais ni équipage, nous passâmes pour des personnes d'une naissance ordinaire. Le Seigneur Inigo, son épouse, & ses filles nous forcèrent par leurs manières pleines d'amitié à passer la nuit au château; ils avoient la disposition des chambres, & pou-

pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne fais si je dois raconter ce qui m'arriva la nuit, parce que nous sommes dans un siècle délicat, où l'on ne croit point les choses extraordinaires; mais comme j'écris sans intérêt, je me fatiserai du moins moi-même en rapportant fidèlement la vérité. J'étois couché dans une grande salle, dont la tapisserie représentoit quelques anciens Rois de Castille. Je les considérai curieusement avant que de me mettre au lit, & je m'endormis en faisant réflexion sur la caducité des grandeurs humaines, dont il reste à peine de simples traces au bout de quelques siècles. Ils ne subsistent donc plus que dans une tapisserie, dis-  
sois-je, ces Rois qui ont fait trembler tant de peuples, & je suis aujourd'hui quelque chose de plus grand qu'eux, moi qui existe du moins, tandis qu'ils ne sont plus. Mais à quel oubli dois je m'attendre à mon tour dans un siècle ou deux, puisque tant de grands Monarques, tant de Rois riches & puissans n'ont pû s'en garantir? Le sommeil me prit dans ces idées; bientôt après je crus voir les personnages de la tapisserie se détacher d'eux-mêmes, & s'approcher de mon lit: ils ouvrirent mes rideaux pour me faire appercevoir au milieu de  
la



la chambre un homme couché sur un drap noir, avec un sceptre à la main, & une couronne sur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le Grand Louïs quatorze. Il est mort, me dit l'un des spectres, il sera oublié comme nous. Je m'éveillai le lendemain tout rempli de cette triste image, & je fis part de mon songe à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après, on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du Roi de France.

Nous demeurâmes encore jusqu'au soir au Retiro, pour visiter les Appartemens & les Jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos Maisons Royales. Inigo nous accompagnoit par tout avec son épouse & ses filles. Il nous dit en riant, que son épouse avoit introduit dans sa maison la liberté Francoise, & qu'elle avoit élevé ses filles sur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très-bien faites, un peu brunes, comme la plûpart des femmes du païs, mais les yeux d'une vivacité éblouissante. L'après-midi nous retournâmes au Jardin, pour y profiter d'un vent frais qui avoit diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes, & nous nous étions mêlés en marchant familièrement, & sans distinction. Le hazard me fit re-

marquer,

marquer, qu'une des filles d'Inigo feroit le Marquis de fort près, & qu'elle eut l'adresse de glisser un billet dans sa poche. Fort bien, dis-je en moi-même, il y a là quelque chose de plus que de la liberté Françoisse. Le Marquis sentit qu'on avoit touché sa poche, & y aiant porté la main, il en tira le billet, qu'il remit aussi-tôt fort discrettement. Je m'apperçus, qu'il en regardoit la Demoiselle avec plus de curiosité, & qu'elle tournoit aussi continuellement la tête de son côté, comme pour lui faciliter le moïen de la voir. Nôtre promenade finie, nous remerciâmes le Seigneur Inigo, & nous reprîmes le chemin de Madrid. A peine eumes-nous fait dix pas, que le Marquis s'arrêta sous prétexte d'un besoin naturel; mais aiant tourné les yeux vers lui, je le vis tirer le billet, qu'il se mit à lire avec beaucoup d'attention. Je fis semblant de n'avoir rien vû. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traversâmes le Prado, où nous eumes à soutenir l'effronterie de plusieurs courtisanes; j'aurois peine à croire jusqu'où elles la portent, si je n'en avois été témoin presqu'autant de fois que nous mîmes le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chés nous.

J'étois en doute, si le Marquis me feroit

roit



roit confiance de son aventure, sur-tout étant persuadé qu'elle n'étoit sûë que de lui. Nous employâmes encore quelques momens à nous entretenir avec Dom Porterra, jusqu'à ce qu'on vint avertir qu'on avoit servi le souper. Lorsque nous l'eumes quitté, le Marquis tira le billet de sa poche, & me dit de la manière la plus naturelle, Tenez, Monsieur, aidez-moi, s'il vous plaît, à déchiffrer cette écriture; c'est encore de la galanterie, si je ne me trompe: il me raconta ensuite de quelle manière il l'avoit reçu. J'avouë que cette franchise me causa une des plus vives satisfactions que j'aie jamais ressenties. J'ouvris le billet, l'écriture étoit en effet si mauvaise, que nous eumes mille peines à la lire. Le nom de la Demoiselle étoit Donna Pradina. Elle assûroit le Marquis, qu'elle n'avoit jamais rien senti de si doux que les sentimens qu'il lui avoit inspirés. Elle lui reprochoit avec un tour assés fin, d'être venu en Espagne pour lui faire perdre son repos & la liberté de son cœur; elle lui promettoit, qu'il la trouveroit si tendre, & si constante, qu'elle lui paroîtroit digne du plus fidèle attachement; enfin elle lui marquoit la maison d'une de ses tantes, où elle alloit souvent, & qui n'étoit pas éloignée de celle de Dom Porterra.

Je

Je demandai au Marquis ce qu'il pensoit de cela. Ce que je crois, me dit-il, que vous en pensez vous-même. Toutes les femmes d'Espagne sont folles ; & si cela continuë, je crois que j'aurai peine à sortir de leurs mains. Je remarquai, qu'il prononçoit ces dernières paroles avec un air de complaisance ; je lui répondis : Mon cher Marquis, c'est un avantage bien foible que celui dont vous paroissez vous applaudir. De vôtre propre aveu les femmes d'Espagne sont folles, parce qu'elles vous aiment ; ce n'est donc point une sagesse que d'aimer, ni un mérite que de pouvoir inspirer de l'amour. Vous estiment-elles ces Espagnoles qui vous aiment ? A peine en êtes-vous connu. Vôtre figure, qui a quelque chose de prévenant, vôtre air enjoué, vos longs cheveux, que fais-je moi ? Les moindres bagatelles sont capables d'imposer à une femme, qui ne cherche que le plaisir, sans écouter la vertu. Qu'un honnête homme est peu touché de se voir aimé, s'il ne l'est point par les endroits, par lesquels il sent qu'il peut mériter quelque estime ! Je vous pardonnerai de vous attacher à une femme, quand vous en aurez trouvé une qui sache aimer en vous l'esprit, l'honneur, la Religion & les autres qualités que vous devez



devez vous efforcer d'acquérir. Il seroit impossible qu'elle les aimât sans les posséder, & par conséquent sans être elle-même infiniment aimable. C'est alors qu'on s'aimeroit avec pureté, avec désintéressement, avec tendresse; j'ajoute aussi avec constance, car l'amour ne dure pas plus long-tems que ce qui l'a fait naître, & c'est la vertu seule, qui peut le faire durer toujours.

Nous reprimes le lendemain au matin nos exercices. Le Marquis avoit une mémoire très-heureuse. L'étude de la Géographie fut pour lui un amusement de quelques jours. Je lui fis prendre ensuite quelques notions de Chronologie pour se préparer à l'Histoire, & je lui trouvai toujours une facilité égale pour tout ce qu'il entreprenoit. J'étois charmé de voir croître chaque jour son goût pour la lecture, & l'application. Lorsqu'il fut arrivé à l'Histoire Grecque & Romaine, j'avois peine à moderer l'ardeur qui le faisoit retourner sans-cesse à ses Livres. Son valet de chambre m'ayant averti, qu'il passoit quelque-fois une partie de la nuit à lire dans son lit, je fus obligé de lui défendre absolument cet excès, qui pouvoit nuire à sa santé. Je louë, lui dis-je, votre amour pour l'étude, mais je serois fâché qu'il devint une passion. Un  
homme

homme de qualité, qui est destiné par sa naissance aux grandes affaires du monde, ne doit pas se faire un métier de lire & d'étudier comme un sùppôt d'Université. Il suffit qu'il y prenne un goût modéré, pour employer tous les jours quelque tems avec utilité & avec plaisir.

Vers le commencement de Septembre nous eumes la curiosité d'assister à un spectacle, qui attira route la Cour, & une partie du peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une Religieuse Carmelite, qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appelloit Sœur Marianne de la Croix D . . . Elle étoit née à Bruxelles en 1641. & aiant été amenée à Madrid dès l'âge de cinq ans, elle avoit été renfermée dans le Monastère des Carmelites Déchauffées de cette ville, où elle avoit vécu avec beaucoup de piété jusqu'à l'âge de soixante quinze ans. Tous les Grands assistèrent à ses funeraillles par ordre du Roi, & le même jour Sa Majesté donna la Grandesse aux Abbeses de ce Monastère, qui est de fondation Roïale. On nous raconta, que le C. I. avoit aimé avec une passion extrême la mère de Sœur Marianne D . . . C'étoit une Demoiselle Flamande de la Maison de V . . . qui avec une beauté mediocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient.



prochoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ses charmes, mais il eut peine à se faire aimer d'elle. Mademoiselle de V. . . s'étoit laissée toucher par la bonne mine du Comte de P. . . avec qui elle entretenoit un long commerce. Elle en fut abandonnée la première, & le désespoir qu'elle en eut la fit tomber dans une profonde tristesse. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes ni de plaisirs, qu'il n'inventât pour lui faire oublier la cause de son chagrin. Son respect, sa persévérance, & peut-être aussi l'éclat de son rang & de son nom attendrirent Mademoiselle de V. . . & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ayant été recherchée en mariage presque dans le même tems par un homme riche & de condition, elle refusa ce parti pour conserver la fidélité qu'elle crut devoir au C. I. & pour vivre à Bruxelles avec la qualité de sa maîtresse. Exemple de constance d'une nature extraordinaire, & qui méritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

Le onzième du même mois, un Courrier dépêché de Paris par le Prince de Cellamare, Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, apporta au Roi la nouvelle de la mort du Roi Très-Christien  
 fon

son Grand-père. Dès le lendemain on publia un ordre d'en porter le grand deuil, & deux jours après la moitié des habitans de Madrid furent vêtus de noir. Je n'ai rien vû de si aimable que le Marquis le paroïssoit dans cet habit. Je passe sur quantité de petites aventures bourgeoises, qui se présentèrent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le peuple, pendant quinze jours ou trois semaines, que nous passâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela suffisoit pour faire prendre au Marquis une idée des differens états de la vie, & je résolus de profiter de la première occasion pour le produire à la Cour.

*Fin du sixième Livre.*







MEMOIRES  
DU  
MARQUIS DE \*\*\*

LIVRE SEPTIÈME.

**J**'APPRIIS que le jour de Saint François le Roi devoit tenir Chapelle dans l'Eglise de ce Saint, & qu'il y feroit accompagné de tous les Grands. Il faut y paroître, dis-je au Marquis, & songer que la scène va bien changer de face: ce n'est plus à des Alonfos & à des Inigos que vous allez avoir à faire. Vous ne trouverez entre eux & les personnes de la Cour aucune difference pour ce qui regarde le fond des passions, elles sont les mêmes dans tous les hommes; mais ce qui distingue la Cour, c'est qu'elles y sont plus violentes,

Tome III.

D

lentes,

lentes, & qu'elles sont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc du dehors; familiarisez-vous de bonne heure avec une vertu, dont vous n'avez point encore eu besoin de faire usage: c'est la prudence; elle vous sera nécessaire à chaque pas que vous ferez. Je vous laisse à vous-même; c'est-à-dire, que vous ne devez plus attendre pour agir, que je vous prévienne par mes conseils; je me réserve seulement à vous faire appercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions feront de vous: je ne vous accompagnerai plus que pour en être le spectateur, & s'il est besoin pour en être quelque-fois le critique

Le Marquis entra dans l'Eglise avec sa démarche noble & son air brillant; j'étois à son côté, deux pas au-dessous de lui, nous étions suivis de nos trois valets. Nous nous avançâmes vers l'endroit où étoit Sa Majesté. La foule des Seigneurs nous empêcha d'en être apperçus: mais comme nous nous étions avancés un peu au-delà des bornes marquées pour ceux qui n'étoient pas connus, un Officier des Gardes parut nous regarder avec quelque émotion. Je m'en apperçus, & je compris aussi-tôt la faute que nous avions commise par ignorance. J'eus l'adresse de la réparer promptement en disant quelques



ques paroles d'honnêteté, d'un air aisé & riant au Marquis de Valdecannas, auprès duquel j'étois placé; ce qui fit croire à l'Officier des Gardes que nous en étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laisser le passage libre au Roi; ce fut alors, que nous le vîmes pour la première fois; & comme nos habits de deuil étoient à la Francoise, il nous regarda un moment avant que de se mettre à marcher. Le Marquis se baissa profondément, lorsque Sa Majesté passa devant lui; Elle lui fit un signe de tête fort gracieux, en disant au Marquis de Bedmar qui étoit auprès d'elle: Voilà un François, je le reconnois à son air, quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment, un vieux Seigneur, qui suivoit le Roi, & que son grand âge empêchoit de marcher aisément, s'arrêta auprès de moi pour me demander, si j'étois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis, que nous étions en Espagne depuis plus d'un mois. Vous êtes donc le père de ce jeune homme, ajouta-t-il en montrant le Marquis. Je n'ai pas cet honneur-là, lui dis-je; Monsieur le Marquis est un homme de distinction, qui voïage pour achever de se perfectionner dans les Cours de l'Europe, & j'ai

l'honneur de l'accompagner par estime & par amitié. Il continua à me demander, si nous étions connus de quelqu'un à la Cour de Madrid ; & lui aiant répondu, que nous y paroissions ce jour - là pour la première fois, il invita le Marquis, qui nous joignit au même instant, à monter dans son carrosse pour aller prendre l'air à la *Calle Mayor*. C'est une autre espèce de Cours, qui sert de promenade à Madrid. Le Marquis voiant que cette proposition lui venoit d'un homme fort âgé, dont l'exterieur n'avoit rien de relevé, parce qu'il étoit en simple habit de deuil, parut balancer un moment. Vous paroissiez inquiet, lui dit ce Seigneur ; je suis Dom Joseph de Toledé, Duc de Montalto, j'ai autrefois eu la curiosité de voir la France comme vous avez celle de voir l'Espagne, nous nous entretiendrons de votre país & du mien. Le Marquis lui répondit honnêtement, & étant sortis de l'Eglise, nous montâmes avec lui dans son carrosse.

Le Duc de Montalto portoit sur son visage environ soixante - dix ans. Ses manières étoient simples, mais elles avoient un air de bonté qui le faisoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'avantures de la vieille Cour, qu'il prenoit plaisir à raconter, & ses récits étoient tournés



ournés agréablement, quoi qu'il ne fût que médiocrement le François. J'augmenterois ces Mémoires d'un volume, si j'entreprendois d'écrire tout ce que je pourrois rappeler des longues conversations que j'ai eues avec lui. Il nous demanda d'abord plusieurs particularités de la Maison Roïale de France, & il en prit ensuite occasion de nous parler des Princes, qui la composoient dans sa jeunesse, & qu'il avoit eu l'honneur de voir à la Cour. Il s'étendit sur Monsieur le Prince de Condé. Il l'avoit vû, nous dit-il, la première fois à Bruxelles, après le siège d'Arras, dans le tems que la Reine Christine de Suède étoit arrivée en Flandres. Il nous fit le Portrait de cette Princesse, & le récit de l'entrevûë qu'elle eut avec le Prince de Condé. Elle témoigna d'abord un désir extraordinaire de le voir; elle disoit hautement, qu'elle avoit regret, qu'il ne pût se trouver à Bruxelles une maison assés grande pour les loger tous deux, que c'étoit son Héros, & le seul homme pour lequel elle eût de l'admiration. Il étoit alors au siège d'Arras, elle lui écrivit, qu'elle vouloit y aller, & qu'après lui elle ne faisoit point difficulté de prendre l'écharpe rouge. Effectivement, continua le Duc de Montalto, elle n'avoit pas besoin de mettre un grand chan-

gement dans ses habits pour paroître vêtue en homme de guerre. Une Hongroise, qui ne differoit guères des just'au-corps qu'on porte aujourd'hui, & qui ne lui passoit pas les genoux, un mouchoir autour du col en forme de cravate, une perruque noire, quoi qu'elle eût les cheveux blonds, & un chapeau chargé de plumes, étoient son ornement ordinaire. L'Archiduc aiant pris le devant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, où elle le reçut avec des honneurs & des déferences qui allèrent jusqu'à l'excès; car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son escalier, elle traversa une grande cour, pour aller au-devant de lui jusqu'à la porte de la maison où elle étoit logée. On s'attendoit, qu'elle ne recevrait pas moins honorablement Monsieur le Prince, dont la naissance ne le cedit qu'aux têtes couronnées. Cependant après la passion extrême, qu'elle avoit marquée pour le voir, elle s'amusa à pointiller sur le cérémonial, lorsqu'il étoit prêt de lui venir rendre visite. L'aiant appris, il voulut savoir de quelle manière elle en agiroit avec lui. Ceux qu'il y envoya n'eurent point de réponse, qui pût le satisfaire, de sorte qu'il se résolut de ne la point voir, dans la crainte, qu'elle ne voulût faire quelque différence entre lui

&amp;



& l'Archiduc. Cependant comme il étoit en chemin & qu'on le folicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expédient de la voir *incognito*. Il en voïa tous ceux de sa suite lui faire la reverence, comme s'il fût retourné sur ses pas; & pour la voir sans en être connu, il entra dans sa chambre, lors qu'elle étoit pleine de son monde, & n'y parut que comme un de ceux, qui la saluoient de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord; mais s'en étant apperçûë lorsqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner: il dit, qu'il lui falloit tout ou rien; ainsi sans attendre sa réponse, il sortit comme il étoit venu.

Le Duc de Montalto nous avoïa, que cette piéce fut jouée à Monsieur le Prince par les Espagnols, & qu'à l'instigation du Comte de Fuensaldagne, qui étoit très-mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'esprit de la Reine, qui étoit naturellement inconstante. Je ne continué point à rapporter mille traits curieux que le Duc nous apprit dans cette première conversation, de la conduite des Espagnols avec le Prince de Condé, & de celle du Prince avec eux. Les conjonctures présentes ne le permettent pas. J'ai eu soin de les écrire, elles pourront être publiées dans des tems plus libres. Lorsque nôtre

promenade fut achevée , le Duc que nous accompagnâmes jusqu'à son Hôtel , nous fit l'honneur de nous retenir à souper. Quelque respect que j'eusse pour lui, je me serois bien gardé d'accepter cette offre , si j'eusse prévu la moindre partie des peines dont elle fut la source pour le Marquis & pour moi. Je n'avois eu jusqu'alors que de la satisfaction de sa conduite ; il étoit tems que je sentisse un peu qu'il étoit jeune , & qu'il avoit des passions.

Je fus surpris de voir à table avec nous neuf ou dix jeunes Seigneurs , dont le plus âgé ne paroïssoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la jeunesse, me dit le Duc de Montalto, qui s'aperçut que je les regardois ; ces Messieurs sont ou mes parens ou mes amis , ils me divertissent par leur humeur agréable , & je les traite le mieux qu'il m'est possible. Nous fumes en effet bien traités , & la joie régna pendant tout le repas. Le Marquis qui étoit liant ne tarda guères à former connoissance. Je l'observois dans le dessein de remarquer pour qui son affection se déclareroit davantage ; je fus assez satisfait de son choix ; comme on s'étoit séparé en diverses bandes pour jouer ou pour s'entretenir après le souper , je le vis associé avec deux jeunes gens , dont  
l'un



l'un étoit de son âge & l'autre plus âgé, mais tous deux d'une physionomie qui me parut belle & heureuse. J'étois demeuré seul auprès du Duc ; il me dit : N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge soit encore recherché par de jeunes gens ? Ils m'aiment parce que je les caresse, & que je me mets de leurs plaisirs. Je hais la solitude, & j'ai compris qu'à l'âge où je suis il faut un peu descendre, & se prêter quand on veut être goûté. Ma maison & ma table sont ouvertes à tous ceux, qui me font l'honneur de s'y présenter. Je priai le Duc de m'apprendre le nom des deux Seigneurs, qui s'entretenoient avec le Marquis. Ce sont, me dit-il, deux jeunes gens d'une haute naissance, mais qui ont moins de biens que de mérite ; l'un s'appelle Dom Juan de Pastrino, & l'autre porte le titre de Comte de Mancenez. J'ai été ami de leurs pères, & ils continuent d'être les miens. Nous reçûmes ainsi pendant toute la soirée mille marques de la bonté de Monsieur le Duc de Montalto, & nous le priâmes en nous retirant de trouver bon que nous continuassions à lui rendre quelquefois nos respects.

Le Marquis me parla du Comte de Mancenez, & de Dom Juan de Pastrino, comme de deux personnes du monde les

plus aimables , & dont il déſiroit le plus l'amitié. Il me dit, qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup , & que s'étant informés de l'endroit où nous demeurions , ils lui avoient promis de nous venir voir le jour d'après. Je lui répondis, qu'ils m'avoient paru tels qu'il les trouvoit lui-même , & que le Duc de Montalto m'avoit parlé d'eux avantageuſement. Ils vinrent le lendemain après-midi dans un équipage affés propre. Nous les reçûmes très-honnêtement. Après une converſation d'une heure , qui roula ſur les plaiſirs de Madrid , & ſur la beauté des Dames de la Cour , Dom Juan de Paſtrino dit au Comte de Mancenez , qui avoit parlé preſque ſeul : Tu ne nommes pas ta ſœur parmi les belles ; eſt-ce par modeſtie que tu veux cacher que c'eſt la plus charmante perſonne de Madrid ? Le Comte prétendit que c'étoit outrer l'éloge , Dom Juan ſoutint ce qu'il avoit avancé ; & comme il le faisoit avec chaleur , le Comte pour finir la diſpute , nous propoſa d'en être les Juges , & nous engagea à nous rendre ſur le champ chés lui. Je ne m'oppoſai point à cette partie de jeu-neſſe. Je dis ſeulement au Comte , que n'ayant jamais vû ni la ſœur ni les Dames de la Cour , il nous feroit difficile de juger de leur beauté par comparaiſon.  
N'im-



N'importe, reprit Dom Juan de Pastrino; il suffit de voir Donna Elisa de Mancenez pour s'assurer, qu'elle l'emporte sur celles mêmes, qu'on n'a pas vûës. Je jugeai par l'ardeur de Dom Juan qu'il en étoit amoureux, & j'en dis un mot au Comte, qui me l'avoüa en soüriant.

Elle étoit à nôtre arrivée avec deux de ses amies, qui passèrent dans une salle voisine, lors qu'elles nous virent entrer, sous la conduite du Comte, sans nous être fait annoncer. Le Comte étoit chef de sa famille, & sa sœur dépendoit de lui. Il lui expliqua en badinant le sujet de nôtre visite, & la pria de souffrir, que nous la considérassions à nôtre aise, pour nous mettre en état de juger de sa beauté. Elle répondit avec esprit. Dom Juan à qui le bonheur de la voir n'arrivoit pas tous les jours, étoit respectueux & transi auprès d'elle, tandis que le Marquis lui disoit mille jolies choses sur l'avantage qu'il avoit de lui parler & de la connoître. Pendant ce tems-là le Comte de Mancenez entra dans la salle, où les deux autres Dames avoient passé, & un moment après il nous les amena en les tirant toutes deux par la main. Donna Elisa étoit belle, & Dom Juan en jugeoit bien, quoi qu'avec les yeux d'un amant; mais je ne la crus point la plus belle

personne de Madrid, lorsque j'eus jetté les yeux sur l'une de ses deux compagnes. Vous viendrez malgré vous, leur disoit le Comte en les trainant, je ne souffrirai point que vous suiviez la rigueur Espagnole avec de si aimables François. Nous nous levâmes à leur entrée, & le Marquis allant à leur rencontre, leur fit un compliment civil sur la liberté que nous avions prise de les interrompre. Elles s'affirent avec nous; & comme elles pouvoient prétendre aussi bien que Donna Elisa au premier rang de la beauté, la question de Dom Juan ne fut pas renouvelée, & demeura sans décision.

Les belles personnes ont les unes pour les autres à peu près la même inclination, & le même goût que les gens d'esprit. Elles se lient d'amitié par un sentiment naturel, qui les porte à chercher ce qui est parfait comme elles. Donna Elisa étoit intime amie de Donna Agnez de Palafoz, & de Donna Diana de Velez: c'étoit le nom des deux Demoiselles Espagnoles. Donna Diana m'avoit d'abord frappé au premier coup d'œil. Je craignis tout d'un coup en la voyant, ce qui ne manqua point d'arriver; c'est-à-dire, qu'elle ne fit trop d'impression sur le cœur du Marquis; & que vif comme il étoit, une première passion inspirée par une personne



Tonne de ce mérite, ne lui fit oublier son devoir, & ne me préparât mille chagrins. Plus je la regardois, plus je croïois remarquer en elle ce qu'il falloit pour enflammer le Marquis, dont je connoïssois le fond du cœur. Elle avoit l'œil vif & doux, comme lui l'humeur enjouée, un sourire fin & plein de charmes, & le reste de la figure tel, qu'on l'attribuë aux Graces & aux Amours. Que sommes-nous venus faire ici, di-je alors en moi-même; que ce malheureux moment va me coûter de peines! Je me trouvai si occupé de cette réflexion, que je fus quelque tems sans prendre garde à ce qui se passoit. Enfin je me levai tout d'un coup, & je dis au Marquis, que nous n'avions interrompu que trop long-tems ces Demoiselles, & qu'il falloit leur laisser la liberté que nous leur ôtions par nôtre présence. Il ne pût se dispenser de me suivre, mais je ne m'apperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de se faire.

Le Comte de Mancenez & Dom Juan ne nous quittèrent point. Nous allâmes voir ensemble M. le Duc de Montalto, qui nous força encore de demeurer à souper. Le Marquis ne se sépara pas un moment de Mancenez, & je ne doutai point que Donna Diana ne fût l'unique

fujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot jusqu'à la porte de nôtre logis, & peut-être se feroit-il allé coucher sans ouvrir la bouche, si je ne lui eusse enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit; qu'il avoit mal à la tête, & qu'il se trouveroit mieux après avoir dormi.

Je le fis éveiller à huit heures, pour ne pas perdre entièrement ses exercices du matin. Il se leva, mais au lieu de prendre un livre, il se promena pendant une heure dans sa chambre. J'y entrai. Il parut embarrassé de me voir. Qu'avez-vous donc, Monsieur, lui dis-je? vous me paroissez incommodé. Il m'assûra qu'il se portoit bien. Je vois ce que c'est, repris-je, vous vous ennuiez du séjour de Madrid: Eh bien, je consens que nous partions quand vous voudrez pour Lisbonne. Il y a près de six semaines que nous sommes ici, c'est y avoir demeuré en effet assés long-tems. Loin de m'ennuier, me dit-il, je souhaiterois que nous pussions passer l'hiver à Madrid: Nous n'avons presque pas paru à la Cour, & vous m'avez dit plusieurs fois, que c'étoit le principal objet de nos voïages. Non, non, continuai-je, nous verrons celle de Lisbonne, qui ressemble beau-  
coup



coup à celle-ci ; nous y passerons l'hiver, & nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleterre au commencement de la belle saison. Il m'objecta que nous attendions des Lettres de Paris ; que M. le Duc son père n'approuveroit peut-être pas que nous quittassions si-tôt l'Espagne ; qu'il falloit voir du moins quelques Seigneurs Espagnols, pour lesquels il nous avoit donné des lettres. Je lui répondis, que je me chargeois de tout, & que Monsieur son père donneroit son approbation à tout ce que j'aurois réglé. Enfin, lui dis-je, je vais donner ordre, qu'on prépare ce qui est nécessaire pour nôtre départ.

Je n'ai jamais vû de tristesse pareille à celle qui étoit répandue sur le visage du Marquis. Nous demeurâmes quelque tems sans parler. Je voulus le pousser à bout ; j'appellai Scoti, à qui j'ordonnai en sa présence de disposer nôtre équipage, & de se tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant signe de l'œil à Scoti, qui m'entendoit à demi mot. Il se retira en m'assurant que je serois obéi. C'en étoit trop. L'aimable Marquis se laissa tomber à mes genoux, & les yeux gros de larmes il commença quelques paroles, que je n'entendis qu'à demi. Je le fis relever aussi-tôt, je l'embrassai tendrement,

drement, & l'aïant pris par la main, je le fis asseoir sur un fauteuil, & je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus, mon cher Marquis, lui dis-je, vous n'avez plus de confiance en moi: pourquoi me cachez-vous vos peines? Vous êtes affligé jusqu'à verser des larmes, & vous me laissez ignorer la cause de vos chagrins. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis, ni ce que mérite la tendresse infinie que j'ai pour vous. Il esluïa quelques larmes qui étoient tombées de ses yeux, & s'efforçant de prendre un visage plus tranquile, il me fit des excuses d'avoir voulu me déguiser une chose dont il jugeoit bien, me dit-il, que j'avois pû m'appercevoir. Il m'avoüa qu'il sentoit la plus vive passion pour Donna Diana de Velez: qu'il avoit essaïé vainement d'y résister; qu'il ne se feroit pas crû capable d'une telle foiblesse; mais qu'étant aussi touché qu'il l'étoit, je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes, si je l'obligeois à quitter Madrid, & si je ne lui permettois pas de la voir quelque-fois.

Vous éprouvez donc, lui dis-je, ce que vous n'avez pas crû possible; vous êtes enfin l'esclave d'une passion, dont vous vous êtes flatté que vous pourriez toujours vous défendre. Si vous aviez suivi



fuivi mes conseils, si vous vous étiez tenu en garde contre vous-même, le seul désir d'être sage vous auroit soutenu dans le péril, & vous vous seriez épargné toutes les peines que votre passion va vous causer. Mais je ne me suis que trop aperçu que vous les ressentez déjà, je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il est question, mon cher Marquis, de recourir promptement au remède. Je ne vous dirai point que la beauté est un bien méprisable, & l'amour défordonné une passion criminelle; votre passion n'est plus assés libre pour le reconnoître. Mais ce que je dois vous remettre devant les yeux, c'est que votre honneur, votre fortune, votre repos, & peut-être votre vie, dépendent de la résolution que vous allez prendre. Vous aimez Donna Diana; que pouvez-vous prétendre en l'aimant? D'en faire votre épouse? croiez-vous que Monsieur le Duc votre père, dont toutes les espérances reposent pour vous, puisse jamais consentir à un mariage si contraire à ses desseins, & si vous aviez l'imprudence de vous y déterminer sans son consentement, que pouvez-vous attendre de lui, qu'une éternelle indignation? Espérez-vous que Donna Diana vous aime jamais assés pour vivre avec vous sur le pied  
 d'une

d'une maîtresse? Quand elle seroit assés lâche pour cela, son père & ses frères le souffriront-ils sans se venger? Ignorez-vous la délicatesse des Espagnols sur tout ce qui interesse l'honneur; & vous-même en manqueriez-vous jusqu'au point de vouloir séduire une fille de condition, en qui vous trouvez assez de mérite pour la juger digne de vôtre cœur? Non, non, Monsieur, vôtre passion ne peut être que pernicieuse pour vous-même; & s'il vous reste un peu de raison pour en considerer les suites, vous devez l'étouffer aussi facilement que vous l'avez laissé naître.

Je me tûs quelque tems pour attendre sa réponse. Il ne m'en fit aucune. Je me levai en le priant de faire une attention sérieuse à mes avis, & je le laissai seul dans sa chambre. Il y demeura jusqu'à l'heure du diner. Je le fis avertir lors qu'on eut servi; il vint se mettre à table, après avoir dit quelques mots à son laquais, & n'ouvrit la bouche pendant le repas que pour manger. Il mangea même fort peu, & se retira ensuite à sa chambre. L'heure à laquelle nous avions coûtume d'aller en ville étant arrivée, je dis à son valet de chambre d'aller l'habiller. Il me fit répondre qu'il se trouvoit incommodé, & qu'il n'étoit point en



en état de fortir. J'appellai son laquais, qui se nommoit Deschamps, & lui aiant demandé, quel ordre il avoit reçu de son maître avant diner, je fûs que c'étoit une lettre qu'il l'avoit chargée de porter au Comte de Mancenez. Je retournai à sa chambre au milieu de l'après-midi. Il s'étoit jetté sur son lit. Je lui dis d'un ton d'amitié. Est-ce sérieusement que vous vous sentez incommodé? Vous me donnez de l'inquiétude, & vous me feriez plaisir de me dire du moins quelques paroles. Il ne me répondit qu'en poussant un soupir. Je m'assis auprès de son lit, & je pris une de ses mains pour lui tâter le pouls. Ce n'est pas là qu'est le mal, me dit-il tristement; & quand vous me demandez si je suis incommodé, vous savez trop bien quelle est ma maladie. Est-il possible, Monsieur, repliquai-je, qu'un discours aussi raisonnable que celui que je vous ai tenu tantôt, ne fasse point d'impression sur votre esprit? Quel est donc votre dessein? Il se leva à cette question, & s'étant assis sur le bord de son lit, il me pria de l'air le plus sérieux que je lui eusse vû prendre jusqu'alors, de vouloir bien l'écouter. Mon dessein, Monsieur, me dit-il, n'est pas comme vous le disiez tantôt, d'épouser Donna Diana malgré mon père ou sans son consente-

fentement : je ne pense pas non plus à faire d'elle une maîtresse. Pourquoi me soupçonnez - vous d'avoir des sentimens, dont vous devez me connoître incapable ? Je ne vous demande que la liberté de la voir , parce que je sens que je ne puis vivre sans cette satisfaction. Si vous avez jamais aimé , vous l'avez fait sans doute en honnête - homme ; n'est-il donc impossible d'aimer de même ? Vous craignez peut - être que je ne m'enflamme davantage en la voiant : Non ; je ne saurois l'être plus que je le suis. Je la verrai , je lui dirai que je l'aime , je l'aimerai effectivement toute ma vie , & j'attendrai nôtre retour à Paris , pour obtenir de mon père qu'il me permette de l'épouser : mais souffrez que je la voie : accordez - moi une satisfaction si innocente , ou arrachez - moi la vie ; car esperer que je partirai après demain pour Lisbonne , c'est vous promettre ma mort . Je me la donneroie avec mon épée , si mon seul desespoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce discours d'un jeune homme qui avoit à peine dix - huit ans , m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs si tendrement, que ses moindres peines m'étoient sensibles. Je pris le parti de le consoler par ma réponse. Ne craignez pas , lui dis-je  
en



en riant, que je contribuë à vôtre mort; j'exposerois ma vie pour sauver la vôtre. Nous verrons Donna Diana, si cela est si nécessaire à la conservation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures & raisonnables; & c'est pour les avoir ignorées, que j'ai combattu tantôt vôtre passion. Mais au nom de Dieu & de l'honneur, souvenez-vous, qu'il y a des foibleffes en amour qui sont indignes d'un honnête homme, & que plus Donna Diana a de mérite, plus vous êtes obligé de la respecter & de ménager sa gloire. Cette réponse mit le Marquis au comble de sa joie. Il me baïsa mille fois la main, & ne se laissoit point de m'appeller son cher Papa. Il voulut savoir quand nous irions chés le Comte de Mancenez pour y voir la belle Donna Diana, qui y alloit passer ordinairement l'après-dîner avec Donna Elifa. Je le portai à differer sa visite au lendemain, pour prendre le tems de se remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priaï ensuite de me donner une satisfaction à mon tour; c'étoit celle de me dire, où il avoit envoyé son laquais avant midi. Cette demande le fit rougir. Cependant après y avoir pensé un moment, il ouvrit sa cassette, d'où il tira la copie d'une lettre qu'il avoit écrite le matin. Il m'avoüa  
avant

avant que la lire , qu'il avoit fait confidence de sa passion au Comte de Mancez , & que n'étant point assuré de pouvoir parler si-tôt à Donna Diana , il avoit prié le Comte de lui faire rendre une de ses lettres ; qu'il comptoit de le voir ce jour-là & de la lui remettre lui-même , mais que nôtre petite querelle lui ayant ôté l'envie de fortir , il en avoit chargé son laquais. Il m'abandonna ensuite sa copie. Je la conserve encore avec plusieurs autres , & je ne fais ici que la transcrire.

„ Je ne me fais pas un mérite , Ma-  
„ demoiselle , d'admirer vos charmes &  
„ d'en ressentir tout le pouvoir. Quel  
„ cœur assés barbare pourroit vous avoir  
„ vûë , sans devenir sensible ; Mais s'il  
„ est permis de se louer quand on parle  
„ à ce qu'on adore , vous ne trouverez  
„ pas de cœurs , qui sachent mieux sen-  
„ tir le prix du vôtre , & former des sen-  
„ timens plus dignes de vous que le  
„ mien. Je ne prie pas l'amour de vous  
„ attendrir si-tôt en ma faveur ; ce bon-  
„ heur mérite un siècle de services & de  
„ soins : Je le conjure seulement de vous  
„ faire appercevoir la sincère ardeur de  
„ ma passion , parce qu'il est impossible  
„ que tôt ou tard vous n'en soiez pas  
„ touchée. Permettez que cette espé-  
„ rance



» rance me conduite tous les jours chés  
 » Monsieur de Comte de Mancenez, &  
 » que mon respect vous y exprime la  
 » tendresse inviolable avec laquelle je  
 » fais vœu d'être toute ma vie &c.

Le Marquis DE ROSEMONT.

Comment? dis-je au Marquis, c'est là ce qui s'appelle de la galanterie la plus fine & la plus passionnée. Est-ce la nature toute seule qui vous en a tant appris? Il faut que vous aïez pillé cela dans quelque Roman. Il m'assûra, que tout étoit de lui jusqu'au moindre mot, & qu'il n'avoit jamais lû de Romans, si ce n'étoit les deux que j'avois achetés à Bourdeaux, c'est-à-dire, Telemaque & la Princesse de Clèves. Je vous conseille, lui dis-je, de n'en lire jamais d'autres. Un homme plus sévère que moi en retrancheroit même la Princesse de Clèves; car le fruit qu'on en peut tirer pour se former le stile, n'égale pas le péril auquel on s'expose de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. Il en est de même d'une infinité d'autres, qui peuvent passer pour bien écrits: l'esprit se polit sans doute en les lisant, mais la sagesse & la vertu en reçoivent toujours quelque atteinte. On s'ement, on se passionne,

passionne , on éprouve tous les mouvemens de haine & d'amour , de pitié & de vengeance , dont on voit qu'un feint personnage est animé , & l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foibleffes , si l'on en trouvoit les mêmes occasions. Quelque prévenu qu'on soit aujourd'hui , ajoutai-je , contre les Romans héroïques tels que Cassandre , Cleopatre , le grand Cyrus , Polexandre &c. j'aurois moins de peine à les mettre entre les mains des jeunes gens , que cette multitude d'historiens amoureuses & de Nouvelles galantes , qu'on est dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel , on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts ; & loin que de pareilles images puissent inspirer la haine du vice , elles en cachent la difformité pour le faire aimer. Au lieu que dans les Romans héroïques rien n'est appelé vertu que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôles , il y produit du moins des sentimens si nobles & de si grandes actions , qu'un lecteur n'y sauroit trouver dequoi justifier ses foibleffes. Au contraire on se sent élevé au-dessus de soi-même , en lisant une suite d'évenemens produits par les motifs les plus sublimes ; & je craindrois moins , qu'une telle lecture



ture ne fit des lâches & des voluptueux, que des superbes qui dédaignassent le commun des hommes, & qui n'eussent que du mépris pour tous ceux qui n'au- roient pas les grandes qualités des Oron- dates & des Artamenes.

Le Marquis parut l'homme du monde le plus content pendant toute la soirée. La nuit lui sembla longue, dans l'impac- tience de revoir Donna Diana. Son ar- deur pour l'étude se ralentit un peu le matin, je m'en apperçus, & je ne man- quai pas de lui dire, que s'il vouloit me persuader que son amour n'avoit rien de contraire à la sagesse, il falloit que sa conduite & ses devoirs ordinaires n'en souffrissent aucun dérangement. C'en fut assés pour lui faire redoubler son appli- cation. Le tems de sortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chés le Comte de Mancenez. Le prétexte étoit de lui ren- dre la visite que nous avions reçüe de lui deux jours auparavant. Nous le trou- vâmes avec quelques-uns de ses amis, qui avoient diné chés lui. Le Marquis ne me vit pas plûtôt engagé dans la con- versation, qu'il prit le Comte à part, pour lui demander le succès de sa lettre. Le Comte lui dit, qu'il l'avoit fait rendre à Donna Diana par une main inconnüe, de- peur qu'elle ne se crût obligée par déli-

catesse à ne plus remettre le pied chés lui, si elle se défoit qu'il eût quelque connoissance de la passion du Marquis, qu'il n'en auroit que plus de facilité de le servir à jeu couvert, qu'elle viendroit sans doute passer l'après-midi avec sa sœur suivant sa coûtume, & qu'il lui promettoit de l'introduire auprès d'elle, & de lui procurer même le moïen de lui parler en particulier. Au retour du Marquis je lûs sur son visage, qu'il avoit l'ame contente. Le Comte lui tint parole. Il avoit donné ordre à un de ses laquais de l'avertir de l'arrivée de Donna Diana; & lorsqu'il fût qu'elle étoit dans l'appartement de sa sœur, il se leva en faisant signe au Marquis de le suivre. Je me levai aussi, & les amis du Comte de Mancenez s'imaginant que nous avions quelques affaires, prirent congé de lui & se retirèrent.

Nous entrâmes tous trois dans la salle des Dames. Elles étoient cinq ou six. Le Comte leur dit en entrant, qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ses meilleurs amis; qu'il étoit bien-aïse de faire voir à des François, que l'Espagne ne le cedoit point à la France pour le mérite des Dames, & qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une si bonne preuve, en nous faisant  
connoître



connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit ensuite servir des chaises, & pour obliger le Marquis, il le plaça sans affectation auprès de Donna Diana. Pour moi, il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il pût à l'autre bout. On s'entretint de choses indifférentes; & comme il y avoit quelques-unes des Dames qui ne savoient pas le François, nous nous plaignîmes de la diversité des langues, qui nous privoit souvent du plaisir d'entendre & d'être entendus. Le Marquis profitoit du tems pendant notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux pour garder les bienféances, mais Donna Diana attiroit toute son attention. Je la vis rougir plus d'une fois, & faire une réponse courte en baissant les yeux. Tout étoit passionné dans les mouvemens du Marquis. Je devinois ses discours à le voir seulement. Deux heures passées auprès de Donna Diana lui parurent trop courtes. Il m'accusa de m'être levé avec précipitation, & il m'en fit en sortant des plaintes amères.

Je les tournai en raillerie. Le Comte de Mancenez étant sorti avec nous, je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous proposa d'aller chés Dom Antoine de Salcedo, Gouverneur de Madrid, & frère de la Gouvernante du

Prince. L'assemblée y étoit des plus illustres, & nous y fûmes vus avec plaisir. Nous y trouvâmes entr'autre Monsieur le Comte de Charni, & Monsieur le Marquis de Leyde, qui nous firent mille civilités. Nous aurions pû aisément nous faire connoître d'eux en leur apprenant nos véritables noms; ils n'ignoroient ni celui du Marquis ni le mien, mais je n'y voïois aucune utilité, & j'étois bien-aisé d'attendre le retour de Monsieur le Duc de Saint Aignan, Ambassadeur de France, qui étoit absent de Madrid depuis quelques semaines. Il falloit le saluer, & le prier de nous présenter à Sa Majesté dans quelque Audience particulière. Le Marquis de Leyde ne laissa pas de nous marquer de la considération. Il dit au Marquis, que nous ne devions pas mettre de différence entre un François & lui; que malgré son attachement à la Couronne d'Espagne, il en avoit toutes les inclinations, & que nous lui ferions plaisir de le voir familièrement sur ce pied-là. Nous lui promîmes une visite à son Hôtel. En sortant de chés Monsieur de Salcedo, nous engageâmes le Comte de Mancenez à venir souper avec nous. Dès que nous fûmes à table, le Marquis ne manqua point de faire tomber la conversation sur Donna Diana. Voïons, lui  
dis-



dis - je, où en êtes - vous ? Il nous déclara franchement , qu'il ne se croïoit pas fort avancé. Elle fait que je l'aime , ajouta-t-il , ma lettre & mes discours l'en ont assés persuadée , mais elle se défend sur un ton qui me désespère. Ce n'est ni mépris ni rigueur : elle m'a dit plusieurs fois qu'elle m'estimoit , & qu'elle me verroit toujours avec plaisir ; mais elle assure , que rien n'est capable d'ébranler la résolution qu'elle a prise de n'aimer jamais rien avec passion ; & ce qui acheve de me tuër , continua le Marquis , c'est qu'elle m'a protesté , que quand je pourrois réüssir à lui en inspirer , elle conservera toujours assés de force pour n'en laisser rien appercevoir. Savez - vous , lui dis - je , quel effet cela doit produire sur vous ? Des sentimens tout pareils à ceux de Donna Diana. Elle mérite d'être aimée , mais aimez - la sans passion. Donnez - lui toute vôtre estime , & voyez - la sur le pied d'une bonne amie. Vous vous épargneriez par là mille peines , & vôtre cœur y trouvera toujours de quoi se satisfaire. Il me répondit , qu'il ne pouvoit vivre , s'il n'en obtenoit de la tendresse ; qu'il sentoit trop que tout son bonheur y étoit attaché. Le Comte , qui souhaitoit ardemment le servir , l'exhorta à ne désespérer de rien. Il lui dit , qu'il

avoit fû d'elle, que Donna Diana l'avoit trouvé aimable dès le premier moment qu'elle l'avoit vû; que les personnes du sexe n'ayant point de reserve pour leurs amies, elle continueroit fans doute à découvrir tous ses sentimens à Donna Elifa, & que les apprenant de sa sœur, il ne manqueroit pas de nous en instruire; qu'en attendant il procureroit souvent au Marquis l'occasion de la voir; que si nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain, il la feroit inviter à diner chés lui par Donna Elifa; & qu' allant à sa maison le matin, comme si le hazard nous conduisoit, il nous presseroit de demeurer pour y manger aussi. Le Marquis fut extrêmement satisfait de cette offre. Il jura au Comte une amitié éternelle, & ne pouvoit trouver de termes assez vifs pour le remercier.

Etant seul je fis quelques réflexions sur l'ardeur du Marquis, & sur les suites de cette intrigue. Je commençai par me faire quelques reproches de ma facilité; mais après avoir examiné les choses dans le fond, je ne regardai point comme un mal, que le cœur du Marquis fût occupé jusqu'à un certain point par son attachement. J'étois sûr, que Donna Diana étoit une Demoiselle vertueuse & remplie de mérite. L'envie de lui plaire, disois-je,

je,



Je, ne peut inspirer au Marquis que de la sagesse & de la vertu. Je m'apercevois même, qu'il étoit devenu plus sérieux & moins léger depuis qu'il étoit touché, & que dans le dessein apparemment de me rendre favorable à son amour, il n'avoit jamais eu tant d'exactitude à remplir les petits devoirs que je lui avois prescrits. Je considérois d'ailleurs, que la débauche la plus grossière règne aujourd'hui communément parmi les jeunes gens de qualité; & qu'en supposant même, qu'une galanterie sage ne soit pas un bien, c'est toujours un moindre mal que le libertinage ouvert, & que tant d'excès presque inévitables à un jeune homme vif & passionné pour le plaisir. Enfin, j'ajoutois à ces considérations, la pensée d'un homme célèbre par son esprit & par ses Ouvrages: Soit que les femmes aient naturellement les manières plus douces & plus polies que nous, soit que le dessein de leur plaire nous élève l'esprit & les sentimens, il est certain, dit Saint Evremont, que leur commerce est pour les hommes une école excellente, & que rien n'est plus propre non-seulement à inspirer la politesse, & le bon goût des choses, mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raisons me déterminèrent à laisser une liberté honnête au Mar-

quis., en veillant assés sur sa conduite pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'espérance de dîner avec Donna Diana le fit lever ce jour-là plus matin. Je lui en fis la guerre: il me parut pénétré du plaisir qu'il alloit recevoir, d'être librement, & comme en famille auprès de ce qu'il aimoit. Cependant sa joie étoit troublée par la crainte, qu'elle n'approuvât pas la démarche du Comte, & que le ressentiment qu'elle auroit de se voir surprise, ne la rendit plus insensible. Il me demanda ce que j'en pensois. Je lui répondis, que pourvû qu'il n'abusât point de la liberté qu'il alloit avoir, Donna Diana n'y pouvoit rien trouver d'offensant pour elle. Nous nous rendimes chés le Comte. Il étoit seul, & il avoit eu la précaution d'ordonner, que sa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais causer de joie au cher Marquis, nous dit-il, après nous avoir embrassés; mais si ma sœur trahit Donna Diana, & si je trahis ma sœur, ajoûta-t-il en riant, au nom de Dieu ne me trahissez pas. La moindre indiscretion gâteroit tout, & nous mettroit mal sans doute avec Donna Diana. Il nous fit ensuite asseoir pour nous raconter, que sa sœur à sa prière avoit fondé le cœur de son amie; que loin d'y trouver de la dureté  
pour



pour le Marquis, elle avoit fû par l'aveu de cette belle personne, qu'elle étoit touchée de la plus vive tendresse; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un amant; mais... Le Marquis n'eut pas la patience d'attendre la fin d'un recit qui le mettoit hors de lui-même, il interrompit le Comte de Mancenez pour se jeter à son col, & pour lui dire vingt fois de suite qu'il lui devoit la vie. Ecoutez-moi jusqu'au bout, reprit le Comte. Croïez-vous que Donna Diana est à plaindre d'avoir trop senti combien vous êtes aimable? Croïez-vous qu'elle a versé des larmes après avoir fait cet aveu, & qu'elle craint que la tendresse que vous lui inspirez ne la rende la plus malheureuse personne du monde? Ce discours vous surprend, continua le Comte, je vais vous en expliquer le mystère, tel que je l'ai appris de ma sœur.

Diana de Velez n'a pas dix-sept ans accomplis: Dans une si grande jeunesse, & malgré tous ses charmes, elle a fait un cruel essai des malheurs de la fortune, & la tranquillité que vous lui avez vûe n'est qu'un effet de sa vertu & de sa raison. Elle est née à Naples. Dom Diego de Velez son père y commandoit la Cavalerie Espagnole avant les dernières ré-

volutions. Il s'étoit marié en Espagne, & après y avoir eu trois fils, il avoit perdu son épouse avant que de passer en Italie. Etant à Naples, ses amis l'engagèrent à reprendre les chaînes du mariage; & comme il étoit alors fort riche, il ne consulta que son cœur pour épouser une jeune Napolitaine très-aimable, mais sans biens. Il n'eut d'elle, que Donna Diana. Le feu Roi d'Espagne mourut peu après. Vous savez les troubles qui suivirent sa mort. Dom Diego de Velez se déclara hautement pour le Duc d'Anjou, & lui rendit des services signalés en Italie. Donna Pacilla son épouse n'ayant pu le suivre dans toutes ses courses, l'absence & les soins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de Dom Diego. Il repassa en Espagne avec le Roi Philippe V. sans faire attention, qu'il laissoit à Naples son épouse & sa fille, qui n'y pouvoient demeurer long-tems sans son secours. Effectivement la pauvreté où elles tombèrent bientôt, & la douleur de se voir abandonnées, leur fit mener une vie très-misérable. Donna Pacilla écrivit en vain plusieurs lettres à son époux; soit dureté, soit inconstance, il ne leur fit pas même la grace de répondre, & elles se trouvèrent ainsi dans l'extrémité du désespoir & de la misère. Elle

le 9



les prirent enfin la résolution de se rendre à Madrid, & elles se mirent en chemin après avoir écrit à Dom Diego pour le prévenir sur leur arrivée. Donna Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa beauté la faisoit déjà remarquer. Elle se trouva avec sa mère dans un vaisseau, qui apportoit en Espagne la Comtesse d'Orozuna. Cette Dame, après avoir perdu son mari à Naples, venoit passer le reste de ses jours dans les terres, qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plutôt appercû Donna Pacilla & sa fille, qu'elle eut envie de les connoître; & aiant appris d'elles leur malheureuse histoire, elle leur offrit une retraite dans sa maison jusqu'à la conclusion de leurs affaires. Donna Pacilla l'accepta avec reconnoissance. La Comtesse les y traita avec tant d'amitié, qu'elles oublièrent le dessein, qui les avoit amenées en Espagne, & elles passèrent ainsi quelques années avec leur bien faitrice. Pendant ce tems-là Dom Diego de Vellez, qui n'avoit pas vû arriver son épouse, & qui n'entendoit plus parler d'elle, crut que la mort l'en avoit entièrement délivré. Il s'engagea dans un troisième mariage. Je ne sais comment cette nouvelle vint jusqu'à Donna Pacilla; la Religion & l'honneur l'obligeoient également

à s'opposer à ces nôces criminelles ; elle consulta la Comtesse , qui lui conseilla de s'y prendre d'abord avec douceur , pour éviter l'éclat d'une opposition publique & violente. Elles conclurent , que la Comtesse écriroit à Dom Diego qu'elle avoit connu à Naples , & qu'elle le prioit de prendre la peine de se rendre à sa terre pour une affaire de la dernière importance. Dom Diego ne tarda point à venir. Il eut peine à croire ce qu'on lui apprit d'abord , il fallut pour le convaincre lui faire voir sa femme & sa fille. Son embarras parut extrême ; cependant il prit sur le champ son parti , en homme qui savoit dissimuler. Il embrassa son épouse avec une feinte joie , il lui fit des reproches de lui avoir laissé ignorer qu'elle étoit au monde , il rejeta son départ d'Italie sur la nécessité de ses affaires , & il l'assura , qu'il n'avoit jamais changé de sentimens pour elle. Pour ce qui regardoit son nouveau mariage , il s'excusa sur l'opinion de sa mort , & sur le dérangement de sa fortune , aiant perdu une partie de ses biens au service du Roi Philippe ; il lui protesta , que quelque avantage qu'il eût trouvé à épouser une fille de condition qui lui avoit apporté un gros héritage , il alloit y renoncer , & qu'il se croïoit assés riche après avoir retrouvé



trouvé sa véritable épouse; mais, ajouta-t-il, comme j'ai à faire à une puissante famille, il faut que je la ménage, & je me garderai bien de brusquer les choses; vous vous retirerez avec ma fille dans une de mes terres, où vous ferez servir selon votre condition; je vous y conduirai moi-même, & je travaillerai après cela à rompre le lien, où je me suis engagé imprudemment, pour me mettre en état de reprendre la qualité de votre époux. Donna Pacilla étoit timide. Loin de se défier de la sincérité de son époux, elle eut de la joie de le voir se porter de lui-même à son devoir, & elle résolut de suivre exactement ses volontés. La Comtesse la pria inutilement de ne pas quitter sa maison, elle obéit à Dom Diego, & se rendit avec lui & Donna Diana, dans une de ses terres, qui est près de Valladolid. Il la quitta pour retourner à Madrid, après lui avoir renouvelé ses promesses, & les avoir accompagnées de mille fermens. Pendant deux mois il ne laissa point passer de semaines sans lui écrire, avec une tendresse qui augmentoit chaque fois ses espérances, mais sa crédulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup, & elle se sentit d'abord si mortellement atteinte, qu'elle ne pût s'empêcher en ex-

110 M E M O I R E S

pirant de faire connoître à sa fille, qu'elle ne croïoit pas sa mort naturelle. Lorsque Dom Diego eut appris, qu'elle ne vivoit plus, il se pressa d'aller prendre Donna Diana, & de l'amener à Madrid. Elle y est depuis cinq ou six mois, continua le Comte Mancenez, elle a fait connoissance avec ma sœur, qui la regarde comme une intime amie; je ne la vois jamais qu'avec admiration, & je me ferois infailliblement attaché à elle, si je n'eusse eu le cœur prévenu d'une autre passion. Tous ceux qui la connoissent la trouvent aussi sage que belle. Elle a rejeté les vœux de plusieurs amans, qui se sont présentés dans le dessein de l'épouser. Ce n'est pas que Dom Diego lui ait défendu de penser au mariage; mais la triste mort de Donna Pacilla, ses malheurs passés, la situation où elle se trouve, sans biens, sous l'empire d'une belle-mère, qu'elle n'a pas sujet d'aimer, & parmi des frères & des sœurs de deux lits differens: toutes ces raisons jointes à sa douceur naturelle & à l'inclination qu'elle a pour une vie tranquille, lui ont fait naître le desir de quitter le monde pour embrasser la profession religieuse. Elle s'en est expliquée avec son père, qui y donna les mains volontiers, & cette aimable personne se prépare à renfermer

mer



DU MARQUIS DE \*\*\* III

mer tous ses attraits dans une obscure Solitude. Voilà, dit le Comte en s'adressant au Marquis, ce qu'elle raconta hier à ma sœur, après lui avoir fait l'aveu des sentimens qu'elle a conçus pour vous. Elle est malheureuse, lui disoit-il, de vous avoir connu; elle veut hâter son entrée en Religion, elle ne veut plus vous voir; mais je suis persuadé que l'amour fera le plus fort, & qu'il saura bien vous la ramener: vous pouvez compter du moins de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le Marquis pendant tout ce discours. Je ne fais à quoi je pouvois le comparer. Il ressembloit à une personne, qui s'éveille à la fin d'un songe triste, dont elle a été effrayée pendant son sommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voïoit rien. Il repassoit jusqu'aux moindres circonstances du recit qu'il venoit d'entendre. Il se représentoit successivement Donna Diana, à Naples dans la pauvreté, en Espagne chés la Comtesse d'Orozuna, ou auprès de sa mère mourante, & craignant le même sort dans la terre de Dom Diego. Il la suivoit chés son père à Madrid, & là dans le même tems qu'il se réjouissoit d'apprendre, qu'elle étoit devenue sensible pour lui, après avoir résisté aux poursuites de plusieurs amans; il étoit mortellement

tellement affligé de la résolution où elle étoit de renoncer au monde ; & il trembloit , qu'elle n'exécutât celle qu'elle avoit prise de ne plus le voir. Enfin il se leva , en disant à Mancenez ; Mon cher Comte , je ne fais dans quel dessein vous m'avez raconté les malheurs de Donna Diana , mais je vous avouë , que tout ce que je viens d'apprendre ne sert qu'à me la faire trouver plus aimable. Je pris la parole , & je le priai de m'écouter un moment : Je puis , lui dis-je , vous parler naturellement en présence de M. le Comte , puis qu'il est si fort de vos amis. Votre passion m'a paru mériter quelque indulgence , tant que j'ai ignoré les malheurs & les desseins de Donna Diana , mais je ne vous cacherai point , que je commence à la regarder d'un autre œil. Il est question ici d'une affaire des plus sérieuses. Vous l'aimez , dites-vous , & vous voulez en être aimé : mais vous ne sentez pas , qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuse , en lui inspirant une passion , qui va déranger plus que jamais sa fortune. Que deviendra-t-elle si elle s'attache assés à vous pour perdre le goût du Cloître ? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle ? Je ne m'explique pas davantage ; mais comp-  
tez , Monsieur , ajoutai-je d'un ton ferme,



me, que je ne souffrirai pas que pour fatifaire une folle paffion vous dérangiez les fages projets d'une fille qui a du mérite, & que vous la précipitez peut-être dans de nouveaux malheurs. Elle jugé fagement, que dans l'état où est fa fortune, le Cloître est l'unique parti qui lui refte à choisir. Si vous l'aimez, ne la traitez pas en ennemie, en vous oppofant à fon bonheur. Il est encore tems de remédier au mal; croïez-moi, renoncez au plaifir de dîner aujourd'hui avec elle: & pour ne pas perdre celui d'être avec Monsieur le Comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il feroit difficile de repréfenter l'état, où mon difcours jetta le pauvre Marquis. Il me regarda quelque tems avec des yeux, où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort, me dit-il en croifant les bras: Vous la voulez, je le vois bien, car c'est m'ôter la vie fans ménagement que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien, Monsieur, continua-t-il, il n'est pas difficile de vous contenter; arrachez-moi de cette maifon, ôtez-moi les moïens de voir Donna Diana, privez-moi de fon affection, je vous jure, que je ne fuvivrai pas vingt-quatre heures à cette perte. Mais pourquoi vouloir me défefperer? qu'ai-je donc fait  
qui

qui vous offense ; Oui , j'aime Donna Diana , & j'en veux être aimé ; mais en veux-je à son honneur , à sa fortune , à sa Religion ? Si c'est absolument son dessein de s'enfvelir dans un Cloître , mon amour peut-il l'en empêcher ? le sien même l'arrêtera-t-il , s'il est aussi vrai , que vous le dites , que je ne suis capable de rien faire pour elle ? Je vous ai déjà déclaré mes vûës , les voici encore , & le Ciel m'est témoin , que je n'en ai point d'autres ; supposé que je fois assez heureux pour être aimé , je découvrirai ma naissance à Donna Diana , & l'obéissance que je dois à mon père ; je lui promettrai une fidélité à toute épreuve , je m'affûrerai de la sienne , jusqu'à ce que je puisse obtenir de mon père le consentement nécessaire pour m'unir avec elle ; si j'ai le malheur de me le voir refuser , je lui rendrai alors sa foi , & sans songer davantage à l'épouser , je me contenterai de l'aimer toute ma vie . Elle sera libre alors de se faire Religieuse , & moi je deviendrai tout ce que le Ciel ordonnera . Que trouvez-vous donc dans ce projet , qui blesse l'honneur ou la raison ? Soiez témoin si vous voulez de tous les entretiens que j'aurai avec elle , vous savez , que je n'ai rien de caché pour vous , & je n'ai pas dessein d'ailleurs de

lvi



lui dire jamais rien , qui ne puisse être approuvé de tout le monde.

Le Marquis se tût après cette longue harangue. Je ne pûs m'empêcher de rire de la manière dont il arrangeoit tout cela , & je lui dis en badinant , que j'admirois son amoureuse éloquence. Le Comte se joignit à lui pour me persuader qu'il avoit raison. Enfin je me rendis après avoir fait valoir un peu ma bonté , & je me contentai de faire promettre au Marquis , qu'il ne verroit jamais Donna Diana qu'avec moi , & qu'il me communiqueroit toujours l'état de son cœur avec confiance. Nous ne fîmes plus que badiner jusqu'à l'arrivée de Donna Diana. Nous la vîmes entrer sans en être apperçûs. Toutes les Graces sembloient avoir conspiré à la rendre aimable. Le Marquis me prioit avec transport de considerer son air & sa démarche , oui , lui dis-je,

*Illam, quidquid agit, quoquo vestigia vertit,  
Componit furtim subsequiturque decor.*

Il fut charmé de la délicatesse de ces deux Vers de Tibulle , & les apprit aussitôt par cœur. Après avoir laissé aux deux Dames quelque tems pour s'entretenir,

tenir , le Comte nous prit par la main, & leur dit en nous introduisant , que puis qu'elles étoient ses amies il falloit qu'elles fussent aussi les amies de ses amis , *Las amigas de los amigos* ; qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous, & que nous étant trouvés si heureusement chés lui , son dessein étoit de nous faire dîner tous ensemble. Donna Diana rougit, la sœur du Comte répondit , qu'elle nous consideroit trop pour s'en faire un scrupule. On se mit à table un moment après. On devine auprès de qui le Marquis se trouva placé , l'amour lui marqua sa chaise. Il parut au commencement du repas d'une timidité qui me surprit. Le Comte lui en fit malignement un reproche , il ne se défendit qu'avec un soupir. Donna Diana , qui avoit parlé aussi peu que lui jusqu'alors , s'aperçut que le reproche du Comte pouvoit tomber aussi sur elle ; il est pardonnable de se taire, dit-elle , quand on mange avec appetit. Cela est vrai , reprit le Comte , mais il me semble que Monsieur le Marquis parle peu & mange encore moins. Il est auprès d'une belle personne , qui lui rappelle le souvenir de quelque Dame de France , & son cœur est peut-être à présent bien au delà des Pyrenées. Le Marquis se voyant un peu poussé fut obligé de



de répondre : Il se plaignit de la malice du Comte d'un air sincère & affligé. Je vous ai avoué plus d'une fois, lui dit-il, que je n'ai jamais rien aimé en France, & vous savez que je n'en suis encore sorti que pour venir en Espagne; ce n'est donc pas au-delà des Pyrenées que j'aime, mais vous voulez rire, Monsieur le Comte, & je vois bien que vôtre cœur est plus tranquile que le mien. Vous parlez en amant heureux, vous mangez de même, & vous ne comprenez pas, qu'un amour incertain, timide, & respectueux puisse ôter la parole & l'appetit. Hélas! j'envie vôtre sort, mais plaignez du moins le mien. Je vous plaindrois sans doute, repliqua le Comte, si je connoissois vos peines: mais vous ne me persuaderez pas facilement qu'un homme aussi aimable que vous soit fait pour en souffrir beaucoup. Que je serois heureux! s'écria le Marquis, si la charmante personne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux, & prendre de moi une si flatteuse idée. Donna Elisa lui dit en l'interrompant, qu'il oublioit qu'il étoit à table, & qu'elle lui conseilloit de remettre à parler d'amour après que nous aurions bien diné. La conversation tomba sur autre chose; le Comte nous proposa en sortant de table d'aller faire un tour de  
pro-

promenade au Jardin. J'offris la main à sa sœur. Le Marquis conduisoit Donna Diana. Nous marchions à peu de distance ; de sorte qu'ayant entendu ses premières assurances de passion , j'en pris occasion de demander à Donna Elisa , si elle s'étoit apperçûë qu'il adoroit son amie ? Elle me répondit en sôûriant , qu'il n'étoit pas aisé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai pû , lui dis - je , pour délivrer Donna Diana de cette importunité , mais vous savez ce que c'est que l'amour , quand il s'est saisi du cœur d'un jeune homme. D'ailleurs il faut convenir que Donna Diana est pleine de charmes , & qu'elle mérite le plus sincere attachement. Vous ne connoissez qu'une partie de son mérite , me dit Donna Elisa. Elle fait , que le Marquis l'aime , & sa sagesse la rend plus retenuë ; mais si vous pouviez l'approfondir comme moi , & pénétrer tout son caractère , vous la regarderiez comme la première personne de son sexe. Je meurs de chagrin , lorsque je pense à la cruelle résolution , qu'elle a prise de se dérober au monde , & je crois , qu'il n'y a rien que je ne fisse pour Monsieur le Marquis , si son amour étoit assés heureux pour nous la conserver. Comment ? interrompis - je avec une apparence de surprise , elle veut renoncer au monde ?  
Parlons



Parlons sans déguifement, reprit Donna Elifa, vous ne l'ignorez point; je le dis hier à mon frère, & je fuis sûre qu'il vous l'a redit. Il aime trop Monsieur le Marquis pour lui cacher rien de ce qui l'intereffe. Et le diner d'aujourd'hui, ajouta-t-elle en riant, croyez-vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vue tout cela s'est ménagé? mais j'y contribuë de bon cœur, non-seulement par l'estime que j'ai pour Monsieur le Marquis de Rosemont, mais parce que je fuis persuadée, qu'il n'y a qu'un mérite comme le sien, qui puisse nous empêcher de perdre Donna Diana.

Après quelques autres discours nous nous appercûmes que les deux jeunes amans s'étoient éloignés de nous, & qu'ils étoient entrés dans un cabinet à l'extrémité du Jardin. Donna Elifa me fit signe aussi-tôt de la suivre, & nous étant avancés doucement, nous nous plaçâmes aux deux côtés d'une petite fenêtré qui donnoit du jour au cabinet, & d'où nous pouvions entendre aisément leur entretien. Je jugeai par les premières paroles que j'entendis prononcer au Marquis, qu'il avoit tiré de sa chère maîtresse un aveu de ses sentimens: mais en lui ouvrant son cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre consolation, que l'assu-  
rance

rance d'être tendrement aimé. Constante dans le dessein de quitter le monde, elle rejettoit toutes les offres, qui pouvoient l'en détourner, & elle protestoit au Marquis, qu'il ne devoit rien attendre d'elle au-delà de l'aveu qu'elle avoit fait, & qu'elle traitoit de foiblesse. Il étoit à ses pieds un genouil en terre. Quoi ! lui entendimes nous dire, à dix-sept ans, comblée de tous les dons du Ciel, adorée du plus tendre amant du monde, vous irez vous enfermer dans une solitude, & vous priver de tous les plaisirs que l'amour vous promet ? Ah ! je compte pour rien la mort, qu'une résolution si cruelle va me causer ; je ne prétens pas vous inspirer de la compassion pour mes peines, je ne vous en demande que pour vous-même. Je sens ce qu'il m'en coûtera, interrompit-elle ; car après vous avoir avoué que je vous aime, je puis bien vous découvrir la crainte où je suis, que la tendresse que j'ai pour vous ne fasse mon supplice : mais je ne suis pas née pour être heureuse ; mon cœur est accoutumé à souffrir, & peu importe que ses tourmens changent, & qu'il soit la victime de l'amour, après l'avoir été de la douleur. Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous suis cher, repartit le Marquis d'un ton de désespoir, si vous



vous étiez résoluë de ne rien accorder à mon amour ? quel barbare dessein aviez-vous, de m'accabler, de me déchirer, de me rendre le plus misérable de tous les hommes ? Est-ce ainsi qu'on traite ce que l'on aime ? Hélas ! moi qui vous adore , que ne ferois-je pas pour vous épargner la peine la plus légère ? regretterois-je la vie pour une si belle cause, & ne la trouverois-je pas trop heureusement employée ?

Eh bien , repliqua-t-elle , prenez - en occasion de me haïr. Vôte haine serviroit bien mieux à mon repos que vôte amour. Considérez - moi du moins par tous les endroits qui doivent exciter vôte indifférence : je suis une ingrante qui ne fais point affés pour vous : je suis une fille sans biens, sans espérances, inconnuë en Espagne, & presque sans appui dans la maison même de mon père : ajoutez-y que depuis mes plus tendres années mon triste cœur est en proie à la douleur : Hélas ! lui sied - t - il bien d'aimer ? Est-ce au malheureux jouët de la fortune à ressentir les tendresses de l'amour ? Non, regardez-moi encore comme une insensible, qui vous ai trompé en vous disant que je vous trouve aimable, guérissez-vous, & laissez-moi fuir dans la folitude pour y cacher mes chagrins,

Tome III.

F

mon

mon amour, & tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles d'une manière si touchante, que Donna Elifa ne pût retenir ses larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponse du Marquis. Il fut quelque tems à la faire, comme s'il eût médité ce qu'il devoit dire. Enfin, il reprit ainsi, d'un ton plus tranquile que je ne l'aurois crû : Si vous m'exhortez sérieusement à vous haïr, ou à cesser de vous aimer, il faut, Mademoiselle, que vous aïez une idée bien foible de ma passion, & je suis bien malheureux d'avoir réüssi si mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de justice; mon désespoir s'explique assés, & vous sentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que sans m'arrêter à cette étrange proposition, je détruise les obstacles que vous opposez à vôtre tendresse & à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines passées, & de la tristesse de vôtre cœur : Ah chère Diana ! il n'est que trop vrai, que vous ne m'aimez point. Si vous aviez pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté, vous éprouveriez quelque changement dans vôtre cœur, & la tristesse n'y tiendrait pas long-tems contre l'amour. Aimez-moi, je ne crains rien de vôtre tristesse quand vous commen-

cerez



cerez à m'aimer : pour l'autre obstacle ,  
 qui consiste , dites-vous , en ce que vous  
 êtes sans biens & sans appui , plût au  
 Ciel que vôtre tendresse me fût aussi af-  
 sûrée qu'il est facile à le lever ! Je vais  
 vous découvrir , belle Diana , ce que j'ai  
 tenu caché depuis mon départ de France.  
 Je suis le fils unique de Monsieur le Duc  
 de . . . ce nom vous est sans doute  
 connu : mon père m'aime , il tient un des  
 premiers rangs du Roïaume , il est extrê-  
 mement riche , ainsi je puis vous offrir  
 une fortune assés brillante pour réparer le  
 défaut de la vôtre. Que mon cœur seroit  
 content de pouvoir vous rendre heureuse  
 par la fortune & par l'amour !

Lorsque le Marquis eut prononcé le  
 nom de Monsieur le Duc son père , Don-  
 na Elisa en fut surprise. Comme elle  
 connoissoit cette illustre Maison , elle me  
 fit quelques reproches d'avoir laissé son  
 frère & elle dans une ignorance , qui les  
 avoit empêchés de rendre ce qu'elle croïoit  
 devoir au Marquis. Elle ne me dit que  
 deux mots , mais elle ne pût le faire si  
 bas que sa voix ne fût entenduë de Don-  
 na Diana. Cette belle personne fortit  
 aussi-tôt , & nous aiant apperçûs , elle se  
 plaignit en rougissant de cette espèce de  
 trahison. Le Marquis fut lui-même un  
 peu déconcerté. Donna Elisa les prit

tous deux par la main, & après avoir fait quelques civilités au Marquis sur ce qu'elle venoit d'apprendre, elle leur dit, que puisque c'étoit une faute commise, & que nous avions tout entendu, il ne falloit plus qu'ils fissent mystère de rien avec nous. Le Marquis en convint. Donna Diana se défendoit encore, & sembloit regretter tout ce qu'elle avoit dit de trop passionné ou de trop obligeant. Hé! Mademoiselle, interrompit le jeune amant, est-il possible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant un moment le plus fortuné de tous les hommes? Ne me l'avez-vous pas déjà fait païer bien cher ce moment si heureux, en voulant détruire l'espérance qu'un aveu charmant m'avoit fait concevoir? Je prens Donna Elisa & Monsieur de Renoncour à témoins de vos difficultés, & de mes raisons. Si vous m'honorez de quelque bonté, souffrez qu'ils soient nos juges, ils nous ont entendus; ou plutôt jugez souverainement vous-même de ma destinée, & faites-moi la grace de me dire si, lorsqu'ils nous ont interrompus, mes dernières paroles avoient fait quelque impression sur vôtre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet; & nous étant assis, Donna Diana prit la parole après avoir révé un moment.

Je



Je ne prétends point cacher, nous dit-elle, que les belles qualités de Monsieur le Marquis m'ont fait naître pour lui une très-vive estime. A quelque état que le Ciel me réserve, je la conserverai toute ma vie, & je me ferai un honneur d'avoir mérité sa tendresse. Mais quand je ne serois pas résoluë de prendre le parti de la retraite, & de surmonter tous les sentimens de mon cœur, je vous avouë, Monsieur, continua-t-elle en s'adressant au Marquis, que la connoissance que vous m'avez donnée de vôtre rang & de vôtre naissance suffiroit pour me confirmer dans cette résolution. Je sais que cela est fort éloigné de vos espérances, mais voici mes raisons, que je vous prie d'écouter. J'avois crû jusqu'à présent que je n'étois point capable d'aimer: la fausse tranquillité qui paroît dans mon humeur & sur mon visage ne m'empêchoit point de porter au fond de l'ame un continuel sentiment de tristesse, causée par tous les accidens d'une vie malheureuse, par la mort violente de ma mère, & par l'état présent de ma fortune. Allons nous cacher dans la solitude, me disois-je, c'est le seul partage qui me reste, je ne suis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette résolution, & prête à l'exécuter, quand j'ai commencé

à vous voir; elle n'a pas changé, mais je ne fais comment il m'est arrivé en vous voyant de laisser entrer dans mon cœur des sentimens qu'il ne devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguiser. Qu'on est foible quand on aime! Je vous avouë encore, qu'il n'y avoit que vous qui pussiez me rendre sensible; & de quelque manière que le Ciel dispose de moi, je sens bien que vous me ferez toujours cher. Cependant malgré cet avou qui marque tant de foiblesse, je suis assés forte pour vous dire, que mes premières raisons font encore plus d'impression sur moi que toute ma tendresse. Je vois ce que je perds en vous abandonnant, & je ne laisse pas d'être persuadée, que l'intérêt de mon repos demande ce sacrifice. Vous avez crû répondre à mes difficultés en m'apprenant ce que vous êtes né, & les grandeurs que vôtre naissance vous met en état de m'offrir: mais c'est au contraire ce qui met le sceau à ma résolution. Je ne fais point me flatter: un peu de beauté, & quelques foibles agrémens ne répèrent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de Monsieur le Duc de . . . n'est pas fait pour Diana de Velez; & quand Monsieur vôtre père fermeroit les yeux sur cette inégalité,



galité, ce que je crois impossible, je fais ce que ma gloire & ma tendresse même demandent de moi; je ne troublerai point le cours de votre fortune, & les grandes alliances, auxquelles votre naissance vous appelle. Adieu, Monsieur, ajouta-t-elle en se levant, & en tâchant de cacher quelques larmes qui lui échappoient; ne me voyez plus, vous n'en feriez pas plus heureux, & vous ne feriez qu'augmenter mes peines & précipiter le moment de ma retraite.

Le Marquis se jeta à ses genoux pour l'arrêter, Donna Elisa fit aussi ses efforts pour l'engager à écouter quelques paroles; elle ne fit attention à rien, & fortant du cabinet elle reprit seule le chemin des appartemens. Donna Elisa fut obligée de la suivre, après avoir dit au Marquis quelques mots de consolation. Elle nous renvoia aussi-tôt le Comte, qui s'étoit retiré exprès pour laisser plus de liberté à son ami. Il reconnut sans peine à son air pensif & affligé, qu'il étoit maltraité par l'amour. Il le pria de lui communiquer ses peines. Le Marquis lui fit en soupirant le recit de ce qui s'étoit passé; il fit mille plaintes amères de la résolution de Donna Diana, il exagéra sa dureté, il la traita de cruelle & d'inhumaine, & après s'être épuisé en soupirs &

en reproches, il en revint à confesser, que c'étoit la plus aimable personne que le Ciel eût formée, & qu'il ne l'avoit jamais trouvée si belle, si ingénieuse, si charmante, que dans le moment même qu'elle l'avoit désespéré par ses rigueurs. J'observois en silence toutes ses agitations. J'étois bien-aise de lui laisser essuier les tourmens de cette fâcheuse journée, & de l'abandonner en quelque sorte à son propre cœur, pour essayer ensuite de le dégouter de l'amour en lui représentant ses amertumes, telles qu'il les auroit éprouvées. C'est peut-être le plus sûr remède contre cette fatale passion. On la trouve trop belle & trop flatteuse quand on la considère de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des desirs, & qui ne fasse naître des espérances de bonheur; mais quand on en vient à l'expérience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait sentir, on vient après cela à compter ses plaisirs; on en trouve quelque-fois si peu, qu'on se détrompe sans peine de la fausse opinion qu'on s'en étoit formée.

Le Comte, qui aimoit le Marquis comme on aime une maîtresse, lui proposa toutes les ressources qu'il pût s'imaginer pour faire réussir son amour ou pour l'en guérir.



guérir. Voïant qu'il n'écoutoit rien pour sa guérison, il se tourna tout entier de l'autre côté; le premier moïen qu'il lui offrit de se satisfaire, fut d'aller secretement dans un cabinet, qui étoit voisin de la chambre de Donna Elisa, pour y entendre les discours des deux Demoiselles, & juger par ceux de Donna Diana de la véritable disposition de son cœur. Cette offre fut acceptée avidement. Nous montâmes au cabinet par un escalier dérobé. La porte, qui communiquoit à la chambre étoit vitrée, & couverte d'un rideau. Nous nous en approchâmes après avoir eu la précaution de fermer doucement la fenêtre du cabinet; de sorte qu'étant dans l'obscurité nous pouvions voir au travers du rideau & des vitres jusqu'aux moindres mouvemens des deux Demoiselles, & nous assurer que nous n'étions point apperçus. Donna Diana avoit le coude appuyé sur une table, & de la même main elle tenoit un mouchoir contre ses yeux, apparemment pour essuïer ses larmes. Donna Elisa étoit assise auprès d'elle, & tenoit son autre main dans les siennes. Ce spectacle étoit touchant. On peut juger, s'il parut tel au Marquis. La première que nous entendîmes distinctement, fut Donna Elisa. Je vois un parti, disoit-

elle, qui peut vous rendre tranquile, du moins pour quelque tems : souffrez la tendresse du Marquis, & livrez-vous à la vôtre, jusqu'à ce qu'il quitte l'Espagne & qu'il retourne chés son père. Si sa passion est aussi sincère qu'elle paroît, il ne manquera point alors de remuër ciel & terre pour obtenir de vous épouser. S'il l'obtient, vous êtes heureuse; si son père se montre inflexible, vous aurez du moins trouvé de la douceur à passer quelque tems dans cette espérance, & vous ferez toujourns libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'est une belle chimère dont vous me flattez, répondit Donna Diana; me persuaderez-vous qu'une personne du rang de Monsieur le Duc de . . . . consente jamais à me voir l'épouse de son fils? Une infortunée comme moi, qui n'aurai à ses yeux pour tout mérite, que ma tendresse, & la passion d'un jeune homme de dix-huit ans? Comment voulez-vous qu'une espérance si folle puisse servir à me rendre tranquile? Et puis, ne vous ai-je pas dit qu'il y consentiroit en vain? je ne fais point faite comme le commun des femmes, je ne veux pas devoir ma fortune à l'amour. Il faudroit que le Marquis me fît le sacrifice de la sienne; & quoique ce fût la plus grande  
marque



marque de tendresse qu'il pût me donner, je ne ferois point heureuse en jouissant d'un bonheur, qui lui coûteroit si cher.

Mais, reprit Donna Elisa, ferez-vous la première femme dont un amant auroit fait la fortune? N'est-ce pas une chose que nous voïons arriver tous les jours? D'ailleurs la distance est-elle donc si grande entre vous & le Marquis? Si vous êtes sans biens, vous avez de la naissance. Et comptez-vous pour rien les charmes de la jeunesse & de la beauté? Vous auriez trop d'avantage sur le Marquis, si avec tant d'attraits & de mérite vous étiez aussi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paie de quelque chose le bonheur d'être aimé de vous? Croïez-moi, un amant riche doit être assés content de ses richesses, lors qu'elles servent à lui assurer la possession d'une femme aimable; & s'il est honnête homme, il doit sentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non: non, repliqua Donna Diana en soupirant, vos raisons ne me persuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre en suivant le penchant de mon cœur. C'en est fait, je le surmonterai, quoi qu'il m'en coûte; puis qu'il faut que je sois malheureuse, j'aime mieux l'être en me faisant cette violence qu'en m'exposant à des peines dont le remède

feroit encore plus difficile. Je ne conçois point quelles seroient ces peines, interrompit Elisa. Ah ! vous ne le concevez point, répondit la tendre Diana : Un jeune homme aussi vif que le Marquis, est-il capable d'aimer long-tems ? Je veux croire, que sa passion est sincère aujourd'hui, peut-être est-ce la première occasion qu'il ait eu d'aimer ; mais quelle apparence qu'il puisse être constant ? Supposons qu'il m'épouse, & que son père y consente ; sa passion s'affoiblira, il sentira qu'il aura trop fait pour moi, il me traitera avec indifférence, & peut-être avec mépris ; & moi qui fais à quel point je suis touchée, moi qui ne continuerai à le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de douleur, & je n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir.

Comme elle finissoit ces mots, le Marquis qui ne se possédoit plus, ouvrit brusquement la porte du cabinet, & sans faire attention que son amante, ou du moins Donna Elisa pouvoit être choquée de la liberté que nous avions prise de les écouter, il fut se jeter à leurs genoux, & leur demanda en grâce d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter son discours, quoique j'aie toujours eu soin dans nos voyages d'écrire le soir, ce qui nous étoit arrivé d'inté-



d'intéressant pendant le jour. Jamais l'amour ne s'exprima avec plus de grace & d'éloquence, ni d'une manière plus tendre & plus touchante. Donna Diana n'y pût résister. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre sa main, qu'il tint plus d'une demi-heure dans les siennes. Enfin la paix se fit, & l'on convint de s'aimer éternellement. Le Marquis promit de faire partir son valet de chambre pour aller à Paris faire part de tout à Monsieur le Duc, & le prier de consentir à son bonheur. Il assûra son amante, qu'il en étoit trop aimé pour appréhender qu'il s'y opposât, surtout lorsqu'il lui feroit entendre que sa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi, que je joindrois une lettre à la sienne, pour rendre témoignage du mérite & de la condition de Donna Diana. Je ne voulus point lui refuser cette satisfaction, sachant de quelle manière je m'y prendrois pour écrire. Nous passâmes encore une heure chés le Comte de Mancenez. Nous convinmes avec Donna Diana, que nous l'y verrions tous les jours après-midi, & qu'elle s'y rendroit un peu plutôt qu'elle l'avoit accoutumé, afin que nous pussions nous entretenir avant l'arrivée des Dames, qui venoient ordinairement passer l'après-midi avec Donna Elisa.

Le Marquis étoit si content de sa bonne fortune, & si impatient de faire partir le Brun son valet de chambre, qu'il vouloit retourner droit à nôtre logis, & finir l'affaire le jour même. Je le fis souvenir, que nous avions promis la veille une visite à Monsieur le Marquis de Leyde, & que c'étoit le tems de la rendre. Il me suivit avec assés de peine. Nous ne le trouvâmes point à son Hôtel, mais comme nous en sortions, nous vîmes passer Monsieur le Duc de Saint Aignan, Ambassadeur de France, qui revenoit de la campagne dans son carrosse. Il nous aperçût, & nous fit l'honneur de nous saluër, ce qui me fit prendre la résolution d'aller sur le champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue amoureuse du Marquis fut la seule raison, qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une situation un peu plus tranquile. Nous allâmes voir de là Dom Juan de Pastrino, à qui nous devons cette visite. Je remarquai dans la reception qu'il nous fit un air contraint, dont je ne pûs ce jour-là deviner la cause. Nous ne la connûmes que trop quelque-tems après. Nôtre dernière visite fut chés Monsieur le Duc de Montalto, qui nous retint à souper. On y par



de cent choses différentes, dont je n'ai pas envie de grossir ces Memoires.

Il fallut céder aux instances du Marquis, lorsque nous fûmes retournés chés Dom Porterra. Il voulut écrire à Monsieur le Duc avant que de se mettre au lit; j'écrivis aussi, & nous avertîmes le Brun de se disposer à partir le lendemain pour Paris. Ma lettre n'étoit qu'un récit de ce qui nous étoit arrivé depuis que nous étions en Espagne. J'exposois la passion du Marquis, son origine, ses circonstances, ses excès, l'inutilité de mes soins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter, & sans déguiser la mauvaise fortune de Donna Diana, je faisois le portrait de ses charmes d'une manière qui fatisoit le Marquis. Dans le fond il étoit impossible de louer trop cette aimable fille, & difficile de la louer assés. Je finissois en priant Monsieur le Duc de nous faire connoître ses volontés. Je crois, lui disois-je, que dans l'état où est le Marquis, il faut du moins le traiter avec indulgence, & lui laisser esperer quelque chose. On ne le rameneroit point par la rigueur. Le tems, l'absence, & vôtre bonté contribueront à le guérir. Je ne lûs point ces dernières lignes au jeune amant.

Pour lui, son cœur se monroit tout entier

entier dans sa lettre. Elle étoit courte , mais d'une vivacité qui répondoit à son caractère. On ne fera pas fâché de la voir ici.

„ Un fils , dans la situation où je me  
 „ trouve , craindrait tout de la sévérité  
 „ d'un autre père. Mais je fais le fonds que  
 „ je dois faire sur l'indulgence du mien ;  
 „ & si le respect & l'attachement que j'ai  
 „ pour lui n'ont point de bornes , je lui  
 „ dois bien ces sentimens , puisque sa ten-  
 „ dresse & sa bonté n'en ont jamais eue  
 „ pour moi. Un père si aimable voudroit-  
 „ il la mort d'un fils si respectueux ? Oui,  
 „ Monseigneur , ma vie dépend d'un mot  
 „ de vôtre main. J'aime avec plus de pas-  
 „ sion qu'on n'a jamais aimé. Monsieur  
 „ de Renoncour vous dira , si le Ciel fit  
 „ jamais rien de plus charmant que ce que  
 „ j'aime. Je me jette de cœur à vos ge-  
 „ noux , pour vous conjurer d'approuver  
 „ mon amour. A quel désespoir me li-  
 „ vrez-vous , si vous ne m'écoutez pas ?  
 „ Le premier courrier d'Espagne vous ap-  
 „ prendroit la nouvelle de ma mort. J'ou-  
 „ vrirai en tremblant la réponse dont vous  
 „ m'honorerez. Si j'ai le malheur de la  
 „ trouver contraire à mes espérances , ce  
 „ sera en me perçant le cœur , que je vous  
 „ prouverai l'obéissance & le respect avec  
 „ lequel je suis , &c.

Je



Je lui dis en riant, lors qu'il m'eut lû sa lettre, qu'il y avoit un peu de folie dans sa passion; & qu'on ne parloit pas à tout moment de se donner la mort, quand on avoit la raison bien faite. Que voulez-vous? me répondit-il; je ne suis plus à moi: mon ame ne m'est pas plus nécessaire pour vivre que la chère Diana. On ne connoît la force de l'amour qu'au moment qu'on l'éprouve. Et vous, cher Papa, ajouta-t-il, qui êtes si prodigue de morale, ne vous ai-je pas entendu dire dans l'Abbaïe de . . . que vous vous feriez ôté mille fois la vie après la perte de votre épouse, si vos amis n'eussent retenu vos mains? Je n'ai garde de vouloir être plus sage que vous. Vous êtes un malin, lui dis-je après l'avoir embrassé, qui me reprochez mes foiblesses pour autoriser les vôtres. Je ne croïois pas que vous vous souvinsiez de ce que je racontai il y a trois mois à Monsieur le Duc, & je vois bien que ce c'est souvenir, qui vous a fait compter sur mon indulgence. Sachez néanmoins, qu'il faut mettre beaucoup de difference entre le juste regret que cause la perte d'une chère épouse, & le désespoir où vous dites que votre passion est capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le seroit

roit guères. Tous les excès font des vices : mais s'il y a quelque chose qui puisse les justifier, c'est l'innocence de leur cause. Or un attachement tel que le vôtre cesseroit d'être innocent, s'il s'écartoit le moins du monde des bornes de la raison. Voyez donc maintenant. ajoutai-je, comment il faut juger de mes excès passés, & de ceux dont vous vous croïez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excusés en quelque sorte par la nature de mon affection, qui n'avoit rien que de légitime ; au lieu que les vôtres feroient connoître clairement, que vôtre passion est criminelle, parce qu'elle n'en doit produire aucuns, tant qu'elle se conservera pure & innocente.

*Fin du septième Livre.*







MEMOIRES  
DU  
MARQUIS DE \*\*\*

LIVRE HUITIÈME.

**L**E départ de le Brun rendit le Marquis assés tranquile. J'espérois l'être aussi, du moins jusqu'à son retour. Nos exercices du matin se firent pendant quelque tems avec beaucoup d'ordre & d'application. Nous allions presque immédiatement après le diner chés le Comte de Mancenez, où nous passions une heure ou deux avec Donna Diana, & Donna Elisa. Lors qu'il leur venoit compagnie, nous les quittions sans nous laisser voir, & nous passions le reste du jour en visites, ou en parties de promenades & de

de plaisir. Nous eumes l'honneur de saluer le Roi, à la suite de Monsieur l'Ambassadeur, & quelque tems après celui de baiser la main de la Reine avec les Seigneurs & les Dames, le jour de sa naissance. On quitta le deuil ce jour-là, & toute la Cour le passa en réjouissances. Le Marquis de Leyde, le Duc de Montalto, Dom Antonio del Valle, Lieutenant-Général, & Gouverneur de Sarra-gosse, le Marquis de Grimaldo même, & quantité d'autres Seigneurs, nous combloient de civilités & d'amitiés, quoi qu'ils ne connussent le Marquis que sur le pied d'un Gentilhomme de distinction. En un mot, nous étions contens de Madrid & de la Cour d'Espagne, lors qu'une bizarre aventure nous précipita dans mille chagrins. Je suis obligé de reprendre la chose d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de le Brun, nous sortions sur les sept heures du soir de chés Monsieur le Duc de Saint-Aignan, où nous avions passé l'après-midi au jeu. Nous fûmes rencontrés dans la rue par un jeune homme assés mal vêtu, qui reconnut le Marquis, & qui le salua par son véritable nom. Le Marquis se remit aussi son visage & se souvint de l'avoir vû au Collége, où ils avoient été compagnons d'école. Hé! bon jour, mon  
pauvre.



pauvre Brissant, lui dit-il; que faites-vous donc à Madrid? vous voilà dans un triste état. Brissant répondit, que nous ne voions qu'une partie de sa misère; qu'il étoit sans un sou, & qu'il ne faisoit qu'arriver à Madrid dans l'espérance d'y trouver quelque Seigneur François, qui le voulût prendre à son service, pour retourner en France avec lui. Le Marquis n'avoit que Deschamps pour se servir dans l'absence de son valet de chambre; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Brissant, & me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y consentis volontiers. Il nous suivit à notre logis, où nous retournâmes sur le champ à cause de lui. Nous le fîmes revêtir d'un habit de le Brun, en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea comme un homme affamé, & lors qu'il fut un peu remis de ses fatigues, il vint nous rejoindre dans notre chambre, où nous étions à souper. Le Marquis m'avoit raconté pendant ce tems-là, que quoique Brissant fût plus âgé que lui de cinq ou six années, ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes Classes; qu'il s'y étoit toujours distingué par son esprit, qu'il passoit même pour être d'une honnête famille, & qu'il étoit surprenant, que nous l'eussions trouvé en si mauvais ordre.

dre. Je jugeai moi-même à sa figure, en le voyant un peu mieux mis, qu'il avoit eu de l'éducation & qu'il ne manquoit point de savoir faire. Il étoit de belle taille; il avoit le teint fort bazané, mais l'air délié, & même un peu effronté. Brissant, lui dit le Marquis, je vous constitué mon valet de chambre jusqu'au retour de le Brun; mais je veux savoir auparavant par quelle aventure je vous ai trouvé si mal équipé dans ce pais-ci. Il nous raconta ainsi son histoire.

Un peu de libertinage, & le désir de connoître les pais voisins de la France, m'engagèrent à quitter Paris il y a sept ou huit mois. J'appris que le Marquis de Durazzo, Envoïé extraordinaire de la République de Gènes, avoit reçu à Versailles son Audience de congé, & qu'il se préparoit à partir; cette occasion me parut favorable. Je volai mille écus à mon père pour les frais de mon voïage, & m'étant mis fort proprement, j'allai voir le Marquis de Durazzo, & je le priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de lui tenir compagnie jusqu'à Gènes. Il me prit pour un jeune Gentilhomme, qui étoit dans le dessein de voïager, & sa réponse fut telle que je la désirois. Nous partîmes. J'avois pris à Paris un valet que le hazard m'avoit présenté. C'étoit un Italien



lien de bonne mine, nommé Andredi,  
 qui s'étoit trouvé à la porte du Marquis  
 de Durazzo lorsque j'en sortois, & qui  
 apprenant que j'allois faire le voiage d'I-  
 talie s'étoit offert à mon service. Il sa-  
 voit parfaitement les fortifications, & il  
 deslinoit admirablement. Mais quoique  
 ces talens pussent l'aider à vivre, il se  
 trouvoit obligé, comme j'ai fû depuis, à  
 quitter Paris pour éviter la justice, avec  
 laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne  
 l'eût pas pris d'ailleurs pour un fripon  
 ni pour un valet, tant il copioit natu-  
 rellement l'homme d'honneur & de pro-  
 bité. Nous arrivâmes à Gènes. J'y vou-  
 lus soutenir l'air de qualité que j'avois  
 pris sur la route; ma bourse s'épuisa en  
 peu de tems. Andredi, qui avoit plus  
 d'expérience que moi, s'apperçut que mon  
 humeur devenoit triste: & comme il vit  
 diminuer ma dépense, il comprit aisé-  
 ment la cause de mon mal. Il m'en fit  
 connoître quelque chose. Je n'ignorois  
 pas son adresse, & j'étois content de son  
 affection; je pris le parti de lui décou-  
 vir nettement mon embarras. Il me de-  
 manda d'abord, s'il ne me restoit abso-  
 lument rien. Environ cinquante écus,  
 lui dis-je, mais je dois davantage. Vos  
 dettes, reprit-il, sont une bagatelle.  
 Quittons Gènes. Il n'est pas besoin d'a-  
 vertir

vertir vos créanciers. Malte est menacée par les Turcs, & les Chevaliers s'y rendent de toutes parts; allons profiter du trouble, & tâcher d'y faire quelque dupe. Je lui représentai, qu'étant sans argent, je n'aurois pas l'effronterie de me mêler parmi des personnes de qualité, qui s'apercevraient bientôt de notre dessein. Il me dit là-dessus, que s'il n'appréhendoit de me déplaire, il me proposeroit un autre parti; & l'ayant pressé de continuer, il m'affûra, que si je voulois lui remettre ce qui me restoit d'argent & lui prêter mes habits, qui convenoient à peu près à sa taille, il s'engageoit à me conduire à Malte sans péril, & à m'y faire subsister sans peine. Après quelque incertitude j'acceptai la proposition par nécessité. Nous changeâmes ainsi de condition, & je devins le valet après avoir été le maître. Andredi ménagea adroitement notre fuite & notre embarquement. Nous abordâmes heureusement à Malte. On s'y croioit à la veille d'être attaqué par les Turcs, ce qui faisoit faire exactement la garde au port. Nous fûmes interrogés sur le dessein qui nous amenoit. Andredi demanda, qu'on nous conduisît au Grand Maître, qui s'appelloit Dom Perellos de Roccafoul. J'admiraï la hardiesse avec laquelle il lui déclara,



clara, qu'il étoit Ingénieur, & qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet art; qu'ayant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée, il venoit offrir ses services à la Religion. Le Grand Maître le remercia de sa bonne volonté, il lui parla de fortification; & l'ayant trouvé fort intelligent, il ordonna que nous fussions traités avec distinction. Quelques Chevaliers furent nommés pour nous montrer les nouveaux Ouvrages qu'on avoit faits autour de la ville, sur-tout à la Valette, où l'on avoit beaucoup travaillé: Andredi raisonna sur tout ce qu'il vit avec une capacité qui le fit admirer; il montra quelques endroits foibles, il donna de bons avis pour les réparer: on agréa ses services, & on lui promit qu'il seroit content de la reconnoissance de l'Ordre. Nous formions tous deux mille projets flatteurs, fondés sur l'estime du Grand Maître & des Chevaliers. Un jour qu'Andredi rentroit au soir dans l'endroit où nous étions logés, je lui trouvai un air de fraïeur qui m'épouvanta. Nous sommes perdus, me dit-il, il faut quitter Malte sans nous arrêter un moment; je viens d'appercevoir un Chevalier que j'ai servi autre-fois en qualité de valet de chambre, & à qui je volai sa montre & tout son argent. C'est

fait de moi s'il me reconnoit. Son discours me fit pâlir. Nous fortîmes de la ville le soir même, & nous cherchâmes quelque vaisseau prêt à partir. Il s'en trouva heureusement un qui alloit mettre à la voile pour transporter quelques marchandises à Napoli de Romanie, capitale de la Morée. Nous y fumes reçus pour peu de chose. Andrei s'aperçut sur la route, que le Capitaine Marchand étoit un homme brutal, dont les manières dures faisoient souvent murmurer l'équipage. Il forma là - dessus un dessein digne de lui. Ce fut de gagner les matelots pour se rendre maître du vaisseau, en leur promettant de leur abandonner une partie des marchandises. Il réussit plus promptement qu'il n'espéroit, & lors qu'il se crut assuré d'eux, il poignarda en plein jour le Capitaine & jetta son corps dans la mer. Nous allâmes débarquer dans un petit Bourg assés desert, sur la côte de la Morée. Le partage des marchandises se fit de bonne foi. Andrei proposa ensuite aux matelots de se remettre en mer, pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y consentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguse, d'où il étoit, dans le dessein d'y vendre nos marchandises, & d'y mettre le vaisseau en état d'attaquer & de se défendre.



fendre. Tout cela fut exécuté heureusement. Nous commençâmes à mener la plus malheureuse vie du monde. Andredi connoissoit les côtes; nous descendions la nuit au nombre de vingt-quatre, bien armés, & résolus à tout événement; nous allions frapper doucement à la porte d'une maison qui nous paroissoit accommodée; Andredi parloit seul & trouvoit toujours quelque moïen de se faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent, soit monnoïé, soit en vaisselle: lorsqu'une maison étoit pillée, Andredi y laissoit trois hommes pour empêcher le bruit ou la résistance, & nous en allions faire autant à cinq ou six autres. Nous amassâmes ainsi dans l'espace d'un mois plus de cinq cens mille livres, sans compter une infinité de cuillères, fourchettes, tasses, & d'autres meubles d'argent. Un jour que nous étions descendus à terre pour nous pourvoir de vivres & prendre de l'eau douce, nous apperçûmes du haut de la côte, quoique le lieu fût écarté, un château de fort belle apparence; Andredi nous défendit aussi-tôt d'avancer. Voilà une proie, nous dit-il, qui est destinée pour nous. Rentrons dans le vaisseau jusqu'au soir. Il en détacha seulement deux de la troupe, pour aller sans armes examiner les

avenuës du château. Ils revinrent avec les lumières nécessaires, & nous attendîmes la nuit. Nous fortîmes tous, c'est-à-dire au nombre de trente. Nous arrivâmes à la porte du château fans bruit. Andredi frappa, mais malgré son adresse il ne pût réüssir à se faire ouvrir. Le portier s'obstina à répondre qu'il n'ouvroit jamais la nuit. Nous résolûmes d'enfoncer la porte; elle le fut en un instant; mais le bruit aiant été entendu des appartemens, le Seigneur du lieu, ses deux fils & cinq ou six domestiques eurent le tems de s'armer & de venir au-devant de nous. Ils se défendirent en braves, & nous tuèrent deux hommes. La colère nous fit fondre sur eux fans ménagement; nous les massacràmes tous. C'est l'unique fois qu'Andredi nous ait fait verser du sang. Nous montâmes alors librement dans toutes les chambres, nous fûmes trouver le coffre fort, & la vaisselle, & nous fîmes un gros butin. Comme nous nous préparions à nous retirer, Andredi nous dit: Camarades, la nuit est peu avancée, & nous ne risquons rien à la passer ici; croïez-moi, voïons si nous trouverons à la cuisine & à la cave de quoi faire bonne chère. Les uns allèrent à la cuisine; je descendis à la cave avec Andredi & quelques autres.



Il fallut enfoncer la porte dont nous n'avions pas la clef. Nous n'y fûmes pas plutôt entrés que nous entendîmes des cris épouvantables, qui nous obligèrent de mettre aussi-tôt l'épée à la main. Les cris redoublèrent. Tous nos compagnons les ayant entendus vinrent nous joindre avec leurs armes. Enfin nous étant avancés nous vîmes trois femmes à demi nues, qui se jettèrent à genoux en nous demandant la vie, on la leur promit en les faisant relever. C'étoit la fille du Seigneur que nous avions tué, une femme de chambre, & une servante. La fraïeur les avoit fait lever au bruit de nôtre arrivée, & elles s'étoient retirées dans la cave, croïant y être en sûreté. Nous les fîmes remonter avec nous. Andredi abandonna la femme de chambre & la servante aux matelots, & trouvant la Demoiselle jolie, il se la reserva, pour en faire son épouse. Il leur fit prendre tous leurs habits. Elles furent emmenées avec le reste du butin, après que nous eûmes passé deux ou trois heures à table. Mais ce qui est encore plus affreux, c'est que quelques-uns de nos camarades à demi-ivres mirent en sortant le feu au château dans tous les endroits d'où la flamme pouvoit se répandre plus promptement, nous reprîmes ainsi le chemin de la mer,

& nous étant embarqués aussi - tôt nous nous éloignâmes de la côte.

Je vous avouë , continua Brissant , que cette aventure me fit horreur. Je commençai à ouvrir les yeux sur le genre de vie où j'étois engagé. Andredi me parut un homme exécrationnable , & tous nos camarades autant de démons , qui ne pouvoient être punis par des supplices assez cruels. Je pris la résolution de les abandonner , & je ne pensai plus qu'à m'en procurer les moïens. Je les aurois trouvé facilement s'il n'eût été question que de moi , j'aurois voulu sauver des mains de ces furieux la jeune Demoiselle , qu'ils avoient enlevée du château. Andredi en paroïssoit éperdûment amoureux. Il voulut l'épouser solennellement ; c'est-à-dire , lui donner sa foi , & recevoir la sienne en présence de toute la troupe , car on juge bien que nous étions sans Prêtres & sans étoles. Son dessein étoit de la faire respecter de ses gens par cette cérémonie , & d'arrêter les desirs qu'ils auroient pû porter sur elle. Le jour fut marqué pour la fête. On devoit descendre à terre dans quelque endroit assuré , & se réjouir sans mesure. La tristesse de cette pauvre fille me faisoit pitié. Elle se regardoit comme une victime destinée à la mort plutôt qu'à des noces. Le change-



changement de son visage marquoit affés  
 son défefpoir. Je trouvai le moment de  
 lui parler fans être entendu. Mademoi-  
 felle, lui dis-je, je ne puis vous dire  
 que deux mots, écoutez les bien: J'ai  
 réfolu de quitter cette troupe de fcele-  
 rats: fi vous voulez fuir avec moi, foiez  
 attentive à toutes mes démarches, je vous  
 ferai figne lors qu'il fera tems de me fui-  
 vre. Ma jeunefle, & mes manières,  
 qu'elle trouva peut-être un peu moins  
 barbares que celles des autres, la perfua-  
 dérent que j'agiffois fincèrement. Elle  
 me répondit en joignant les mains, qu'elle  
 me regarderoit comme fon Dieu & fon  
 Sauveur. Nous étions en pleine mer, &  
 le tems étoit très-ferein, ce qui me fai-  
 foit craindre pour le fuccès de mon def-  
 fein. Mais le Ciel, qui vouloit faver  
 l'honneur de cette infortunée Demoifelle,  
 permit que le vent nous jetta en peu  
 d'heures fur la côte de l'ifle de Corfe,  
 au-deffous d'une ville appellée la Baf-  
 tade, le rivage étoit commode. On con-  
 vint de prendre terre, & les environs  
 aiant parús deferts, Andredi fut le pre-  
 mier, qui nous confeilla de paffer la  
 nuit dans un petit bois, qui étoit à cent  
 pas de la mer. Nous y portâmes des  
 vivres. L'endroit fut trouvé fi riant, qu'on  
 affigna le lendemain pour la fête du ma-  
 riage.

riage. Dès le soir même on commença les réjouissances , & dans le tems que j'excitois mes camarades à boire , je me ménageois adroitement pour me conserver la tête libre. On s'endormit bien avant dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder une espèce de lit pour la Demoiselle , en lui disant galamment, qu'il l'occuperoit le lendemain avec elle, & qu'il avoit trop souffert depuis deux jours. Ses manières n'étoient pas toujours d'un Corfaire , & à la réserve de quelques libertés ; qu'elle étoit contrainte de souffrir quelque - fois, il la traitoit fort respectueusement. Je me glissai doucement auprès d'elle , lorsque je crus tous mes compagnons endormis ; je lui pris la main ; ce qui ne l'effraya point , parce qu'elle m'attendoit. Elle se leva sans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le bois , du côté opposé à la mer , dans la crainte d'être entendus de la sentinelle , qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le bois n'étoit pas épais , & nous en sortîmes heureusement , après avoir marché environ un quart - d'heure. Je la pressois sans - cesse d'avancer. Nous reprîmes sur la gauche au long de la mer , parce que j'avois entendu dire à quelques-uns de nos gens , que la Bastide étoit de ce côté - là , & que nous n'en étions



étions éloignés que de quatre ou cinq lieux. A peine en eûmes-nous fait une, que la Demoiselle, qui avoit marché jus- qu'alors avec courage, me dit, qu'elle n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit im- possible d'avancer. Il faut se faire effort, lui dis-je, nous sommes exposés à être poursuivis, & il n'y auroit pas de sûre- té à s'arrêter ici. Hélas! me répondit- elle, ôtez-moi donc la vie, car je n'ai plus la force de faire un seul pas. Elle s'assit à terre, & elle trembloit d'une manière à inspirer la compassion. Je re- marquai, malgré la nuit, qu'elle étoit sans souliers. Andredi les lui avoit fait ôter en la faisant coucher, & la crainte de l'éveiller l'avoit empêché de les re- prendre en se levant. Je lui dis, qu'il falloit qu'elle eût extrêmement souffert en marchant dans cet état par des che- mins difficiles; elle m'assûra, qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables, & qu'elle croïoit avoir les pieds tout en sang. Enfin comme il étoit dangereux de de- meurer là plus long-tems, je lui propo- sai de se mettre sur mes épaules, & je la portai ainsi l'espace de plus d'une lieuë. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai, si elle ne pour- roit pas me soulager un peu, en mar- chant quelque-tems à pied. M'ayant ré- pondu,

pondu , qu'elle croïoit le pouvoïr , je lui fis mettre mes fouliers , & je marchai moi-même pieds nuds , la tenant par dessous le bras pour la soutenir. Le jour commençoit à paroître : nous aperçûmes quelques maisons , qui avoient l'apparence d'un village ; nous en primes le chemin pour y trouver du secours. Il étoit trop tard pour ma pauvre compagne. Elle se laissa tomber tout d'un coup , & comme je voulois la relever pour la reprendre sur mes épaules , elle me dit , qu'elle se mouroit , & qu'elle n'esperoit pas pouvoir aller plus loin. Hé Mademoiselle , lui dis-je , prenez courage , & il n'y a plus que cinq cens pas ; je perdrai la vie plutôt que de vous abandonner. Je suis morte , me répondit-elle d'une voix foible : Voilà une mort bien cruelle. Hélas ! qu'ai-je fait au Ciel pour en être traitée avec tant de rigueur ? O mon Dieu ! aïez du moins pitié de mon ame. Je la pris par la main , qu'elle fera comme pour me remercier de mes services , & elle expira un moment après. Je me sentis si touché & si affoibli , que je crus être aussi à ma dernière heure : mais la fraîcheur du matin , & quelques momens de repos , m'aïant un peu remis , je me chargeai du corps , & je le portai jusqu'au



jusqu'au village, où je donnai quelque argent au Curé pour le faire enterrer. Quoique je n'eusse pû emporter toute ma part du butin, qui étoit sur le vaisseau dans des coffres communs, j'avois sur moi vingt ducats qui me furent d'un grand secours. On m'apprit, que je n'avois plus que trois lieuës jusqu'à la Bastide. Je m'y fis conduire sur un mulet par un païsan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette ville est la capitale de l'Isle de Corse. Il y a un Gouverneur pour la République de Gènes à qui elle appartient. J'y demurai quelques jours pour me reposer, & pour attendre le départ de quelque vaisseau. Le premier qui mit à la voile fut un bâtiment Majorquain chargé de marchandises pour Palma. Je profitai de l'occasion de peur d'être obligé d'attendre plus long-tems. J'étois bien-aise de voir l'Espagne, assuré de retourner ensuite aisément en France. Notre navigation fut courte & heureuse; mais nous étant avancés sans précaution vers Palma, nous tombâmes dans la flotte du Chevalier d'Hasfeld, qui étoit parti de Barcelone pour aller soumettre cette ville au Roi d'Espagne. Elle tenoit encore pour l'Archiduc Charles d'Autriche. On saisit notre vaisseau, & l'on

nous obligea de fuivre la flotte. Le Chevalier d'Hasfeld avoit deſſein d'abord de faire la deſcente ſur une plage du côté de Palma, où les rebelles s'étoient retranchés; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le Nord. Le Comte de Leſcherenne, Maréchal de Camp, eut ordre d'aller reconnoître la côte & les hauteurs, & ſur le rapport qu'il fit, que les ennemis ne paroifſoient point, le débarquement commença à cinq heures du ſoir, & fut achevé à dix ou onze heures ſans la moindre réſiſtance. La rade s'appelloit Cala Ferrera. J'obtins la permiſſion de deſcendre en qualité de paſſager François. Je me mis au ſervice parmi les volontaires du Régiment de la Marine. Nous marchâmes vers Alcudina, continua Briffant, qui vouloit raconter auſſi ſes exploits militaires: C'eſt une ville aſſés forte à l'Orient de l'Isle, environ à ſept lieuës de Palma. Le Chevalier d'Hasfeld prit le devant à la tête d'un détachement dont j'étois, pendant que le reſte des troupes ſuivoit en diligence. A ſon approche les habitans forcèrent le Gouverneur & la garniſon compoſée de trois ou quatre cens hommes à ſe rendre à diſcrétion. Il ſe trouva dans la place cinquante deux piéces de canon, & quantité de munitions & de vivres. Nous  
prîmes



primes de là le chemin de la capitale, qui ne fit pas plus de résistance. Milord Forbes, & un Officier Allemand, en fortirent pour traiter des conditions : mais ils en proposèrent de si peu raisonnables, qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'artillerie, qui avoit débarqué à la baye de Porras. Lorsqu'on eut tout disposé pour l'attaque, Dom Rubi, Colonel Espagnol, qui commandoit dans la place, offrit de capituler. Avant qu'on eût pu lui faire réponse, un corps de troupes sorti de la ville attaqua la Brigade Françoise de Beauvaisis, mais il fut repoussé vigoureusement & avec perte. Le Chevalier d'Hasfeld envoya aussi-tôt un trompette dans la place pour la sommer de se rendre, si elle ne vouloit être exposée aux dernières rigueurs. Dès le soir Dom Rubi fit sortir un Officier avec quelques articles de capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le Chevalier les accorda. La garnison composée de quinze cens Allemands fut transportée en Sardaigne, & nous trouvâmes dans la place plus de deux cens pièces d'Artillerie. Je quittai le Régiment de la Marine lorsque je vis la guerre presque aussi-tôt finie que commencée. Il me restoit peu d'argent. J'offris mes services à un Officier Espagnol, qui s'embarquoit pour

Cadis. Il me promit des gages considérables, mais n'en aiant pû tirer un sou dans l'espace de deux ou trois mois que j'ai passés à Cadis avec lui, j'ai pris la résolution de venir à Madrid, où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Brissant, tel qu'on vient de le connaître par son histoire, devint bientôt l'homme de confiance du Marquis. Il le chargeoit de toutes ses commissions, & rien ne lui paroïssoit bien fait s'il ne venoit de sa main. C'est un usage en Espagne que les amans donnent pendant la nuit des serenades à leurs maîtresses. Les rues de Madrid retentissent du son des guitarras & d'autres pareils instrumens. Le Marquis se crut obligé de faire cette galanterie à Donna Diana pour se conformer au goût Espagnol. S'il m'en eût parlé, peut-être aurois-je eu la complaisance de lui accorder quelque-fois cette satisfaction; mais il craignit de m'y trouver opposé, & Brissant fut seul honoré de sa confiance. Il couchoit à la place de le Brun dans un cabinet qui touchoit à la chambre du Marquis. Tous les soirs ils sortoient ensemble lorsque j'étois endormi, & s'en alloient passer deux ou trois heures sur le pavé de Madrid avec une bande de jouëurs d'instrumens. Ils rentroient avec tant d'adresse & de précaution,



caution, que ni Dom Porterra ni moi, n'en appercûmes jamais rien. Donna Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette melodie; car sage comme elle étoit & pleine de tendresse pour son jeune amant, elle eût désapprouvé cette folie, qui l'exposoit à de mauvaises rencontres, & qui pouvoit alterer sa fanté. Une nuit, après avoir jotté long-tems devant la fenêtre de Donna Diana, le Marquis se mit dans la tête d'aller donner le même plaisir à Donna Elisa sa bonne amie. J'ai déjà dit, que Dom Juan de Pastro en étoit amoureux; peut-être que n'ignorant pas que nous passions tous les jours quelques heures chés le Comte de Manceñez, nos visites l'avoient rendu jaloux; c'est ce que j'ai pensé depuis, en rappelant la froideur, avec laquelle il nous avoit reçûs lorsque nous l'étions allés voir. Quoi qu'il en soit, il se trouva dans la rue de Donna Elisa dans le tems que le Marquis y faisoit son concert, & la jalousie le rendant furieux, il vint fondre avec un de ses amis sur les jouëurs dont il brisa les instrumens. Le Marquis tomba sur eux l'épée à la main. Heureusement que Brissant en avoit une & qu'il savoit s'en servir. Les deux Espagnols se défendirent vaillamment. Dom Juan perça le Marquis d'un grand coup,  
mais

mais dans le même moment il en reçut un de lui, qui le fit tomber roide mort. Brissant ferrailloit contre l'autre, qui prit la fuite lorsqu'il eut vû son ami sans vie & sans mouvement. Les jouëurs que la crainte avoit dispersés se rapprochèrent. Le Marquis se soutenoit encore sur ses pieds, mais les forces lui manquant bientôt, il tomba sans connoissance. On me le rapporta dans cet état.

Qu'on juge de ma surprise & de mon désespoir. Je le crus mort, & comme j'avois été reveillé brusquement par ceux qui l'apportoient, le faiblissement de la douleur me mirent dans une des plus affreuses situations, où je me fois trouvé de ma vie. Est-il mort? dis-je à Brissant avec un regard qui le fit trembler. Hélas! Monsieur, répondit-il la larme à l'œil, je n'en fais rien, mais je ne le saurois croire. Ah! malheureux, repris-je en voulant me jeter sur lui, tu mourras de ma main. On m'arrêta. Dom Porterra, qui s'étoit levé au bruit, mit au nés du Marquis quelques gouttes d'un Elixir, qui lui firent donner quelques signes de vie. Son sang couloit encore, quoi qu'ils eussent bandé sa plaie, avec une partie de sa chemise qu'ils avoient coupée. Enfin à force de soins & de liqueurs fortes, nous lui fimes reprendre  
la



la connoissance. Il ouvrit les yeux, & m'aïant fort bien reconnu, il me tendit la main sans avoir la force de parler : Je l'embrassai tendrement, & je l'exhortai à prendre courage. Les Chirurgiens vinrent. Ils me consolèrent un peu en m'assurant, que la plaie n'étoit pas mortelle, quelque profonde qu'elle leur parût. Je me fis saigner sur le champ, & je me mis dans ma robe de chambre auprès du lit du Marquis.

Lorsqu'il fut revenu tout-à-fait à lui, il me demanda pardon de ce qui s'étoit passé, & me pria de ne pas maltraiter Brissant, qui lui avoit sauvé la vie, me dit-il, qui n'étoit coupable de rien. Je lui accordai tout ce qu'il voulut, pour le rendre tranquile. Il me demanda aussi en grace de faire donner de ses nouvelles à sa chère Donna Diana & au Comte de Mancenez. Je lui promis, que j'aurois ce soin quand il seroit jour. Il s'endormit un peu. Je fis appeller Brissant, qui n'osoit se présenter devant moi, & qui pensoit déjà à se retirer. Il parut néanmoins : Brissant, lui dis-je, si je vous rendois justice, je vous ferois enfermer dans un cachot pour le reste de vos jours. C'est vous qui êtes cause de tout le désordre qui vient d'arriver, & qui dérangez Monsieur le Marquis par vos

vos mauvais conseils. Si vous ne me faites un récit fidèle de tout ce que vous avez fait avec lui depuis que vous êtes à Madrid, & sur-tout de l'aventure de cette nuit, je vous donne ma parole, que je vous traiterai d'une manière, qui vous rendra sage toute vôtre vie. Il commença par me protester avec mille sermens, qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du Marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y prendre par obéissance, & qu'il avoit fait tous les efforts pour le détourner de sortir la nuit. Il me raconta ensuite avec une apparence de sincérité qui me satisfit, l'histoire des serenades, la querelle arrivée à l'occasion de Donna Elisa, & la mort de Dom Juan de Pastrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur, & lorsque j'eus appris, que Dom Juan n'étoit pas seul, & que son ami s'étoit sauvé sans blessure, je commençai à craindre que le Marquis n'eût été reconnu, & que cette affaire n'eût des suites fâcheuses. Je consultai Dom Porterra, qui connoissoit mieux que moi les usages d'Espagne. Il me répondit d'une manière qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver Monsieur le Duc de Montalto, sur l'amitié duquel je faisois beaucoup de fonds. Je le fis éveil-

ler,



ler, quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, & je lui exposai mon embarras. Il fut extrêmement surpris de la mort de Dom Juan de Pastrino; mais aiant appris de quelle manière la chose étoit arrivée, il convint qu'il étoit puni justement. Cependant, me dit-il, il est d'une famille distinguée & qui trouvera des protections puissantes. Il seroit fâcheux, que le Marquis fût arrêté dans l'état où il est, & s'il ne se met à couvert il sera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chés moi, si vous croiez pouvoir l'y transporter sans être apperçû; où si vous connoissez quelque endroit plus sûr, je lui conseille de s'y retirer. Il me promit avec cela tout son crédit & celui de ses amis, pour arrêter les poursuites de la Justice. Je retournai chés moi après l'avoir remercié.

Le dessein que je pris fut de conduire le Marquis dans une litière chés le Comte de . . . . Maréchal de Camp, Gouverneur de . . . . & petit-neveu de mon grand père, comme je l'étois du sien. Quoique je ne l'eusse pas vu depuis nôtre arrivée en Espagne, je ne doutois nullement que nous n'en fussions bien reçûs, & que sa terre ne fût un lieu de sûreté pour nous. Mais étant entré dans la chambre du Marquis, je le trou-  
vai

vai si foible, qu'il ne me parut point capable de souffrir le mouvement de la litière pendant un voiage de vingt lieuës. J'avois de la confiance pour Dom Porterra. Je lui communiquai ma peine. Il me dit, qu'il y avoit déjà pensé, & que sans aller si loin nous pourrions être encore plus sûrement à Buen-retiro chés le Seigneur Inigo; qu'on ne pourroit nous y inquiéter sans un ordre exprès de Sa Majesté, & qu'il nous seroit aisé d'aller au-devant par le crédit de nos amis: sans compter, qu'on ignorerait peut-être toujours où nous serions, parce qu'il nous répondoit de la discrétion d'Inigo. Partons donc, lui dis-je, sans différer. Il écrivit sur le champ deux mots au Seigneur Inigo, pour le disposer à nous recevoir. J'envoiai querir de mon côté une litière, où je fis mettre le Marquis; & sous la conduite de Dom Porterra, qui connoissoit les chemins détournés, nous nous rendîmes à Buen-retiro.

Le bon Inigo nous reçut avec des caresses infinies. Au moment que le billet de Dom Porterra lui avoit été remis, il avoit eu l'attention d'éloigner sa femme, ses deux filles & sa servante, afin que lui & son valet fussent seuls dans notre secret si nous l'eussions voulu. Mais je fis réflexion, qu'il étoit impossible que nous



nous demeurassions cachés long-tems à ces quatre femmes, & que venant à découvrir nos affaires malgré nous, elles se croiroient moins obligées au silence que si nous les leur communiquions volontairement: je dis à Inigo, qu'il n'étoit pas besoin de leur en faire un mystère, & qu'il suffisoit de leur recommander la discrétion. Le Marquis fut mis dans une chambre à l'écart, dans les grands appartemens, de sorte qu'il auroit été difficile de le trouver sans connoître parfaitement les lieux. Je lui laissai le seul Scoti, & je retournai à la ville avec Dom Porterra. Mon premier soin fut d'envoyer chercher le plus habile des Chirurgiens, qui lui avoit mis le premier appareil, & de l'engager pour une grosse somme à se rendre à Buen-retiro, & à y demeurer caché dans sa chambre jusqu'à son entière guérison. Le Chirurgien partit après s'être fourni des drogues nécessaires. J'allois sortir aussi pour prévenir en nôtre faveur nos amis les plus puissans & les mettre dans nos intérêts; mais je fus retenu par l'arrivée du Comte de Mancevez. Me voïant seul, il me demanda où étoit son cher Marquis. Il est allés mal, lui dis-je, & je ne crois pas que vous ignorez son malheur. Je fais, me répondit-il, ce que tout Madrid fait com-  
me

me moi : je viens l'aider à se défendre , ou l'exhorter à se cacher. L'affaire est des plus sérieuses , ajouta-t-il , & je erois qu'il est à propos qu'il fasse connoître sa naissance pour arrêter l'ardeur des poursuites. Les parens de Pafrino sollicitent tous les Tribunaux ; il est vrai , que tous vos amis & les miens vous servent avec zèle , mais le Roi n'arrêtera pas le cours de la Justice , s'il n'en a quelque forte raison , telle que seroit la connoissance du nom du Marquis. Je représentai au Comte , que c'étoit moins que jamais le tems de nous faire connoître. Quoique ces sortes d'avantures , lui dis-je , n'aient rien qui déshonore , je serois fâché que le Marquis eût besoin de son nom pour se tirer d'intrigue. Contentons-nous d'employer nos amis ; & si vous l'aimez , faites agir tous les vôtres. Il est dans un lieu sûr , & la blessure est ce qui m'inquiète le plus. Le Comte , qui ne favoit pas qu'il fût blessé , fut extrêmement surpris ; il me pressa de lui apprendre le lieu de sa retraite pour l'aller voir sur le champ. Je le priai d'employer le reste du jour à le servir auprès de ses amis , comme j'allois faire de mon côté , & je l'assurai , que nous l'irions voir ensemble , & passer la nuit avec lui ; s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le soir.

J'allai



J'allai droit chés Monsieur le Duc de Montalto. J'aurois pû me dispenser d'aller plus loin, car ce Seigneur qui étoit plein d'estime & d'amitié pour nous, m'assûra d'abord, que nous pouvions être tranquilles, & que nôtre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à l'Abbé N . . . . qui étoit dès - lors tout-puissant auprès du Roi. Cet Abbé aimoit les François. Peut-être croïoit - il devoir cette reconnoissance à la mémoire de Monsieur le Duc de . . . . Il prévint si favorablement Sa Majesté en lui faisant une relation exacte de la querelle que plusieurs Seigneurs, parens de Dom Pastrino, étant allés lui demander justice, elle répondit nettement, qu'il avoit mérité son malheur, & que son intention étoit, qu'un étranger fût en sûreté la nuit dans les ruës de Madrid. Je ne laissai pas de voir par bienfiance Monsieur le Marquis de Leyde, Monsieur le Marquis de Grimaldo, & quelques autres personnes de distinction, qui m'assûrèrent, que je pouvois me reposer sur leur crédit & sur leurs bons offices. Le soir étant de retour au logis, j'appris qu'il y étoit venu douze Gardes, pour se saisir de la personne du Marquis, mais je n'en fis que rire, parce que je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le

Le Comte de Mancenez vint me rejoindre un moment après. Je me mis dans son carrosse, & nous étant fait conduire jusqu'au Prado, nous renvoïâmes l'équipage pour aller seuls à Buen-retiro. La présence du Comte combla le Marquis de joie. Nous trouvâmes dans sa chambre l'épouse d'Inigo avec ses deux filles. La petite Donna Pradina, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, n'étoit pas la moins contente de se voir auprès de lui. Elles se retirèrent pourtant à notre arrivée. Nous soupâmes le Comte & moi auprès du lit du malade. Il fallut parler de la chère Donna Diana, dont l'absence affigeoit bien plus le Marquis que sa blessure. Il demanda au Comte, si elle n'avoit pas donné quelque marque de compassion en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de désespoir, lui dit le Comte, & si je ne l'avois consolée tantôt après avoir vû Monsieur de Renoncœur, je ne fais de quoi sa douleur ne l'auroit pas renduë capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fussiez blessé; j'ai eu besoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Je lui ai persuadé, que vôtre blessure est légère, & que vous serez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'espère, répondit le Marquis,  
& cc



& ce sera toujours fort tard pour mon impatience; mais je ferai demain allés bien pour lui écrire, & je prierai mon cher Papa de lui porter lui-même ma lettre. Je le lui promis. Il demanda ensuite au Comte, si Donna Elisa n'étoit pas bien irritée contre lui, & bien affligée de la mort de son amant. Elle en est aussi affligée que moi, lui dit le Comte, c'est-à-dire, qu'elle regrette un jeune homme, qui, si l'on excepte sa fureur jalouse, qui l'a rendu digne de son sort, avoit de l'esprit & du mérite; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, sa douleur ne passe point les bornes, & ne l'empêchera pas d'être toujours vôtre amie.

Dans le tems que nous nous entretenions ainsi avec cette douce familiarité, qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire, que nous étions trahis, que deux Seigneurs de la Cour étoient à la porte, qui demandoient à me parler, qu'il les reconnoissoit pour Monsieur le Duc de Montalto, & pour Monsieur l'Abbé N . . . & qu'ils étoient là sans doute par ordre du Roi pour nous arrêter. Je me mis à rire en entendant le nom de Monsieur le Duc de Montalto, & j'exhortai le bon Inigo à se rassurer. J'allai aussitôt au-devant de ces

deux Messieurs, ne doutant pas, que ce ne fût une visite d'amitié, qu'ils avoient la bonté de faire au Marquis. Monsieur le Duc me fit l'honneur de m'embrasser. Il me dit, qu'il venoit s'informer lui-même de l'état de mon malade, & qu'il en avoit parlé si avantageusement à Monsieur l'Abbé N . . . qu'il lui avoit fait naître l'envie d'y venir dans le même carrosse. Au reste, ajoûta-t-il tout bas, je n'ai avec moi que mon cocher & un laquais, qui font deux hommes de confiance. Je lui marquai toute la reconnaissance, que je devois pour une faveur si extraordinaire. Ils entrèrent tous deux dans la chambre du Marquis. Monsieur le Duc fut charmé d'y trouver le Comte de Mancenez; nous liâmes une conversation pleine de cordialité & de politesse.

L'Abbé N . . . paroïssoit âgé d'environ cinquante ans. Sa taille étoit médiocre, son visage pâle, & toute sa figure fort commune, mais il avoit les yeux pleins d'esprit & de feu. Il parloit avec grace, & le tour de ses expressions avoit quelque chose, qui attachoit & qui le faisoit écouter avec plaisir. Il nous raconta plusieurs traits agréables de sa familiarité avec M. L. D. D. On fait qu'il étoit né à Pl . . . d'une famille très basse, & fils, si je ne me trompe, d'un palefrenier.



frenier. Le D. D. avoit goûté son caractère enjoué, & l'aimoit jusqu'au point de ne l'appeller que son cher Abbé. Il voulut l'avoir à sa suite pendant la guerre d'Italie, & le fit passer avec lui en Espagne. Le Duc avoit une maîtresse Italienne, qui le suivoit en habit d'homme. Ce déguisement lui convenoit si bien, qu'elle n'étoit connue de personne, à la réserve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du D. L'Abbé N. étoit de ce nombre, & comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folâtroit quelque-fois avec elle. Le D. l'apperçut un jour, qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de son just'au-corps: Pardi l'Abbé, lui dit-il, je te trouve plaisant de caresser ma maîtresse, quand tu me crois bien éloigné: je veux y être, je saurai du moins de quelle manière tu t'y prens. Là-dessus il lui ordonna de continuer. L'Abbé se trouva fort confus, & ne savoit comment il devoit prendre la chose. Son embarras divertissoit le Duc, qui lui dit enfin, le prenant par la main: L'Abbé, puisque vous ne le voulez pas en ma présence, gardez-vous bien d'y songer lorsque je n'y serai pas; car si je venois à le savoir, nous ne serions pas bons amis.

En se retirant, il nous assûra de nou-

veau que l'affaire du Marquis n'auroit pas des suites, & qu'il se chargeoit du soin de les arrêter. Cependant, lui dit-il, n'allez à Madrid qu'avec précaution, & défiez-vous du génie Espagnol: ce sont gens qui se vengent quelque-fois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de pressant qui vous retienne, je vous conseille de quitter l'Espagne. Le Marquis le remercia de son mieux, & lui témoigna beaucoup de ressentiment de ses honnêtetés. Son conseil me parut sage. Nous eussions évité de cruëles peines en le suivant, mais le moïen de le faire goûter au Marquis, qui n'étoit occupé que de sa passion? Je retournai le lendemain à Madrid avec le Comte de Mancenez. Je trouvai chés Dom Porterra des lettres de Paris. Elles en étoient parties avant le départ de le Brun, & elles ne m'apportoient que des nouvelles de la fanté de Monsieur le Duc de . . . & de toute ma famille. L'après-midi j'allai chés le Comte, espérant y trouver Donna Diana, & lui remettre le billet du Marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai Donna Elisa de s'en charger, & je repris le chemin de Buen-retiro. J'étois à pied. En passant par le Pardo je me trouvai un peu fatigué: je m'assis sur un banc pour m'y reposer un moment. Presque



que aussi-tôt deux courtisanes vinrent me joindre , & prirent place à mes deux côtés. Elles me dirent quelques mots en Espagnol: voïant que je ne répondois pas, elles me demandèrent en nôtre Langue si j'étois François. Je leur dis féchement oui; & comme j'étois rempli de mille pensées tristes, je ne proferai plus un seul mot. Loin de se rebuter, elles commencèrent entr'elles un entretien des plus galans & des plus spirituels; & ce qu'il y eut de plaïfant, c'est qu'étant au milieu des deux, toutes leurs paroles passoient devant mon visage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart-d'heure, en riant malgré moi. Elles m'arrêtèrent par l'habit, & me demandèrent si je ne voulois rien payer, du moins pour la conversation. Je trouvais le trait agréable, & je leur donnai quelques réales.

Mon esprit n'étoit pas tranquile: je sentoïis des mouvemens de tristesse, qui sembloient me présager quelque malheur. Je me promenai seul pendant plus d'une heure aux environs de Buen-retiro. La nuit qui commençoit à être obscure, continuoit encore à communiquer quelque chose de sombre à mes pensées. Quelles réflexions ne fis-je point? Mon Dieu! disois-je, vous me punissez d'a-

voir quitté ma solitude. Je me rappellai la paix dont je jouïffois dans l'Abbaïe de . . . l'innocence de la vie que j'y menoïis, mes occupations simples & tranquilles, & je les comparois avec l'agitation presque continuelle dans laquelle j'avois vécu depuis mon départ de France. Je considérois, que le Marquis n'étoit pas encore hors de danger; qu'à peine seroit-il guéri, que sa passion & le ressentiment de la famille de Dom Juan de Pastrino m'exposeroient à de nouvelles allarmes, & que sa seule vivacité seroit toujours pour moi une source inépuisable de peines & d'inquiétudes. C'étoit bien à moi, reprenois-je, à me charger de la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans, dont j'ai dû prévoir tous les petits désordres & toutes les passions. J'ai abandonné ma fille pour lui, je sens qu'il m'est devenu aussi cher qu'elle, & que l'honneur ne m'attache pas plus à ses intérêts que mon affection; qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé, que je ne faurois en former d'heureuses, & que tous mes attachemens ne vont qu'à mon infortune & à ma perte? Suis-je assuré seulement, que le Marquis ressent ce que je fais pour lui? Peut-être me regarde-t-il comme son tyran,



tyran, malgré la tendresse & l'honnêteté de mes manières; les jeunes gens sont-ils sensibles à autre chose qu'à ce qui les flatte? Ainsi quel est le fruit de mes peines? de me tourmenter inutilement, de me préparer par mes fatigues une vieillesse pénible & languissante, & peut-être de précipiter la fin de mes jours. Hélas! la mort n'est pas ce qui m'épouvante; mais c'étoit à mes malheurs passés que je devois la perte de ma vie: je dois la ménager aujourd'hui, pour me punir d'avoir vécu quand il falloit mourir.

Je m'entretins ainsi seul en me promenant à grands pas dans les allées qui sont autour du château. Toutes mes anciennes douleurs se réunissant à l'idée de celles qui me menaçoient encore, je me trouvai le cœur si ferré en rentrant chez Inigo, que j'eus besoin de prendre aussitôt quelque liqueur pour me soutenir. J'allai ensuite dans la chambre du Marquis. Le Chirurgien me dit naturellement, que ce soir il trouvoit sa blessure plus mauvaise; & qu'il ne savoit à quoi attribuer ce changement. Je demandai à Scoti, qui ne l'avoit pas quitté, s'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me répondit, que Dom Porterra l'étoit venu voir sur la fin du jour, qu'il

qu'il lui avoit apporté une lettre, & que le Marquis avoit paru fort inquiet après l'avoir lûë. J'approchai de son lit; il étoit un peu assoupi: j'apperçus à son côté le bout d'un papier qui sortoit hors des draps, je ne doutai point que ce ne fût la lettre, & je la tirai doucement pour la lire. Elle étoit de Donna Diana. La voici telle que je la conserve.

„ Je crains bien, mon cher Marquis,  
„ qu'il ne se prépare contre nous quel-  
„ que orage. Outre votre absence &  
„ votre blessure, qui sont déjà pour moi  
„ deux mortels sujets d'inquiétude, je  
„ viens d'en recevoir un nouveau, qui  
„ me cause la plus jûste allarme. Dont  
„ Juan d'Alavestras, oncle de Pafrino,  
„ est venu ce matin voir mon père: je  
„ ne fais comment il a été informé de  
„ nos sentimens; mais non seulement il  
„ lui a appris que vous m'aimez, & que  
„ je vous aime, il y a encore ajouté  
„ mille calomnies, dont je suis prête à  
„ ressentir les tristes effets. Mon père  
„ m'a fait appeller aussi-tôt: il m'a re-  
„ proché, dans des termes fort durs,  
„ ma tendresse, & le consentement que  
„ j'ai donné, dit-il, au dessein que vous  
„ avez pris de m'enlever. Et parce que  
„ je lui avois fait connoître mon incli-  
„ nation pour la retraite avant que de  
„ vous



„ vous avoir connu, il m'a déclaré, qu'il  
 „ faut la reprendre, & qu'il ne me laisse  
 „ plus d'autre parti à choisir que celui  
 „ d'un Couvent. Je lui obéirois sans  
 „ murmurer, mon cher Marquis, si je  
 „ ne favois ce que je vous dois, & la  
 „ douleur que ma perte va vous causer.  
 „ Que ne puis-je ressentir seule tout  
 „ le poids du malheur qui nous menace !  
 „ Que ne puis-je vous rendre au dépens  
 „ de ma vie la tranquillité, qu'un amour  
 „ trop tendre va vous ôter ! j'ai toujours  
 „ prévu que le mien feroit un jour mon  
 „ supplice ; & l'espérance que j'avois  
 „ de voir l'heureuse fin de nôtre amour,  
 „ étoit si foible & combattuë par tant  
 „ de raisons de craindre, que je ne  
 „ saurois accuser le Ciel de m'avoir  
 „ trompée. Mais je ne prévoiois pas,  
 „ que vos peines me rendoient encore  
 „ plus malheureuse que les miennes.  
 „ Cependant ne vous affligez pas trop.  
 „ Hâtez-vous de vous guérir. Je me  
 „ servirai de la même voie pour vous  
 „ informer de mon sort ; & quel qu'il  
 „ puisse être, je vous jure encore une  
 „ tendresse éternelle.

Je remis cette lettre au même endroit,  
 & je m'assis en attendant le reveil du  
 Marquis. Il étoit près de minuit. Un  
 moment après il s'éveilla, & m'aïant ap-  
 perçû,

perçû , il me présenta sa lettre en pouffant un profond soupir. Je la lûs une seconde fois , & sans lui donner le tems de parler , je lui dis d'un air tranquile , auquel je m'étois préparé ; Hé bien , Monsieur , je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Donna Diana vous aime ; & quand elle entreroit dans un Couvent , elle ne sauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de le Brun. Si Monsieur le Duc vous fait une réponse favorable , comptez que ni son père ni elle ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croïez-vous ? me dit-il tristement ; cela est sûr , lui répondis-je , & la chose parle d'elle-même. Vous ne devriez penser qu'à vous rétablir , au lieu de retarder comme vous faites l'effet des remèdes en vous affligeant mal-à-propos. Il me fit encore quelques objections sur la malignité d'Alavestras , auxquelles je répondis d'une manière qui le rassûra entièrement. Le lendemain sur les huit heures du matin le Comte de Mancenez me fit demander secretement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le Marquis , me dit-il , sans vous avoir entretenu un moment. Je lui apporte des nouvelles , qui le feront mourir de chagrin. Donna Diana a été enlevée ce  
matin



matin en sortant de Madrid avec son père, qui la conduisoit dans un Couvent. Les ravisseurs se sont expliqués de manière à faire entendre, qu'ils agissoient par les ordres du Marquis; de sorte que Dom Diego de Velez est dans une fureur étrange contre lui, & qu'il va tout mettre en usage pour le faire arrêter. Il fait que vous êtes ici. Les parens de Dom Pastrino l'excitent à la vengeance, & c'est par leur moyen qu'il a appris le lieu de votre retraite; car ils ont lâché de tout côté des espions pour vous découvrir. J'embrassai mille fois le Comte, & je le priai de nous donner des preuves de sa générosité & de son amitié dans une conjoncture si délicate. J'ai pourvu à tout, reprit-il: il faut sans perdre un moment que le Marquis se mette dans mon carrosse, & nous le conduirons dans un lieu sûr. Mais, repliquai-je, le mouvement va le tuër. Il m'assura, que nous trouverions une litière à demi-lieuë de Buen-retiro, & qu'il avoit donné des ordres pour cela avant que de sortir de la ville. La difficulté étoit de faire entendre au Marquis, qu'il étoit nécessaire de se retirer, sans lui en découvrir la véritable raison. Le Comte se chargea de ce soin, & s'y prit avec beaucoup d'adresse. Mon cher Marquis, lui dit-il en entrant

entrant dans sa chambre, je viens d'apprendre que vôtre blessure empire, & je n'en suis pas surpris, je n'ai pas eu l'attention d'avertir le Chirurgien, que l'air de Buen-retiro est mortel pour les plaies. Il faut sortir d'ici, si vous m'en croiez, & sans tarder plus long-tems. Le Marquis consentit à tout. Nous le mîmes sur le champ dans le carrosse du Comte & nous avec lui. Nous étions quatre en comptant le Chirurgien. Nos laquais retournerent à la ville pour tromper les espions. Nous joignîmes la litière en moins d'une demi-heure. Je conseillai au Comte de renvoier son carrosse, quoi-qu'il m'eût dit, qu'il nous restoit deux lieuës à faire à pied. Il ordonna à son cocher de nous venir rejoindre le soir avec un autre de ses laquais, & quelques chevaux pour les provisions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchâmes le plus vite qu'il nous fut possible. Je m'entretenois avec le Comte en allant après la litière. Je lui racontai tout ce que Donna Diana avoit écrit la veille au Marquis, & nous conclûmes ensemble après quantité de réflexions, qu'il falloit que le ravisseur fût le même Alavestras, qui avoit accusé fausement le Marquis de méditer ce mauvais coup. Un calomniateur, disois-je au Comte,



Comte, est capable des derniers crimes. Je me confirmai encore dans cette pensée, lorsqu'il m'eut appris, que la mère de Dom Pastrino, qui étoit sœur de Dom d'Alavestras, avoit naturellement l'humeur violente, & que la mort de son fils unique l'avoit mise au comble de la fureur. Elle étoit veuve, & n'avoit rien de plus proche que son frère. Je jugeai que se voyant hors d'espérance d'être vengée par les voies ordinaires, elle l'avoit sollicité d'employer le crime; qu'ayant été instruits par leurs espions de l'attachement du Marquis, il avoit formé le dessein d'enlever Diana, pour faire tomber l'accusation sur le jeune amant, & pour obliger par-là Sa Majesté à permettre de l'arrêter; espérant pouvoir alors renouveler leurs poursuites, & l'accabler de deux côtés. Effectivement Dom Diego de Velez obtint un ordre du Roi dès le même jour, pour saisir la personne du Marquis à Buen-retiro. Mais n'y étant allé que l'après-midi, il n'y trouva point ce qu'il espéroit. Nous étions en sûreté à Ivice la, petit château du Comte, situé à l'entrée d'une longue prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu sembloit être fait pour servir d'azile. Les environs n'étoient point habités. Le Concierge étoit un bon homme, qui y demeuroit

meuroit avec sa femme & ses deux fils, pour recueillir les foins de la prairie. On auroit pû faire aisément de cette terre un lieu de plaisir ; mais le Comte avoit sa maison de campagne plus proche de la ville , & venoit rarement à Ivicella ; il y avoit même peu de chambres qui fussent meublées : celle qu'on donna au Marquis ne laissoit pas de l'être proprement. Nos laquais arrivèrent le soir avec tout ce qui étoit nécessaire pour nous bien traiter , & pour éviter l'ennui. Ils nous apprirent , que l'enlèvement faisoit beaucoup de bruit à Madrid , qu'on le rejettoit hautement sur le Marquis , & qu'on avoit été pour s'assurer de lui à Buen-retiro. J'appréhendai que cela ne fit de fâcheuses impressions sur l'esprit de nos meilleurs amis , & je résolus d'aller dès le lendemain me présenter à eux. Le Comte demeura pour tenir compagnie à son ami.

Je vis d'abord Monsieur le Duc de Montalto. Il étoit persuadé, avec toute la ville , que le Marquis étoit coupable. Je découvris à travers ses civilités que cette opinion l'avoit un peu refroidi, & lorsque je commençai à lui parler du sujet principal de ma visite , il ne pût s'empêcher de me dire en m'interrompant : En vérité c'est trop , tuër un homme



me & enlever une fille de condition ; & cela en trois ou quatre jours ; Ah Monsieur de Renoncour, c'est trop. Mon plaidoié ne fut pas long. Je me plaignis de la facilité qu'il avoit eu à croire un bruit si faux, & je lui protestai que nous étions innocens. Je le priai de se souvenir que le Marquis n'étoit pas en état de penser à un enlèvement, moi dans un âge & dans une situation à le permettre, & ni l'un ni l'autre assés accrédités en Espagne, pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'exécuter par nos ordres. Enfin, lui dis-je, il n'est que trop vrai, que le Marquis est encore étendu dans un lit, & que son mal est assés dangereux pour m'empêcher d'être tranquile. Je viens interesser pour lui vôtre amitié. Il ne s'agit pas seulement d'arrêter des poursuites injustes & sans fondement, mais si vous voulez qu'il se loué éternellement de vos bontés, il faut lui faire retrouver Donna Diana de Velez, dont il ignore encore la perte, & sans laquelle je ne crois pas qu'il puisse vivre. Je fis là-dessus au Duc le récit des amours du Marquis & de Donna Diana, & je ne lui cachai point les raisons, que j'avois de soupçonner Dom d'Alavestras de l'enlèvement. Cela étant, me répondit Monsieur de Montalto,  
je

je crois que le plus sûr est d'aller droit chés Dom Diego de Velez, & de lui faire entendre qu'il s'est trompé. Il n'y a point de tems à perdre, allez-y vous-même. J'irai de mon côté, non pas m'opposer aux poursuites; elles tomberont d'elles-mêmes, lorsque Dom Diego cessera de les presser, mais détromper la Cour & le public, qui sont fort prévenus contre vous & le Marquis. Je le quittai pour aller chés Dom Diego de Velez. Cette visite ne laissoit pas de me causer quelque émotion, & quelque facilité que j'aie toujours eüe à m'exprimer, je méditai en approchant de sa maison ce que j'avois à lui dire.

Il étoit seul. Je me fis connoître d'abord en lui disant: La démarche que je fais, Monsieur, de la part de Monsieur le Marquis de Rosmont, vous persuadera beaucoup mieux de sa sincérité qu'un discours étudié. Il est au désespoir de l'idée que vous vous formez de lui. Vous l'accusez d'un crime, dont vous aurez regret de l'avoir soupçonné, quand vous connoîtrez son innocence. Je vous proteste, Monsieur, que non-seulement il n'est pas coupable, comme ses ennemis vous l'ont fait croire, mais que votre perte ne vous afflige pas plus que lui, & qu'il auroit exposé sa vie pour  
défen-



défendre Donna Diana contre ses ravisseurs. Si vous doutez de la vérité de mes paroles, exigez de moi toutes les preuves qui peuvent vous en convaincre : je suis prêt à vous les accorder. Il m'écoutoit attentivement. Je ne savois, quel jugement porter de l'air de son visage, qui me paroissoit tout à la fois triste, furieux, & attentif. Enfin il me répondit brusquement, que l'artifice étoit grossier; qu'il étoit lui-même avec sa fille, au moment qu'elle avoit été enlevée, & qu'il avoit entendu prononcer plusieurs fois le nom du Marquis par les ravisseurs. C'est justement, repartis-je, en quoi consiste la malignité de nos ennemis; mais une malignité si destituée de vraisemblance, qu'il est surprenant, qu'elle ait pu faire impression sur vous: car je vous demande, s'il est naturel, que des gens qui eussent voulu servir Monsieur le Marquis, vous eussent fait connoître son nom. N'avoient-ils pas toutes les raisons du monde de le cacher, & pour leur propre intérêt & pour celui de leur maître? Mais je sai, reprit-il, que le Marquis aime ma fille, & j'étois informé de son dessein même avant l'exécution. Ceux qui vous ont appris, repliquai-je, que Monsieur le Marquis aime Donna Diana ne vous ont pas trompé en ce point,

point , mais ils se sont servis de cette connoissance pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous ; ils brûlent de se venger , & cette raison seule auroit dû vous rendre leur accusation suspecte. En voulez-vous une preuve , à laquelle je ne crois pas que vous puissiez rien opposer ? la voilà , continuai-je en ouvrant la lettre de Donna Diana que j'avois eu la précaution de tirer adroitement des mains du Marquis ; je puis vous montrer cette lettre , puisque vous n'ignorez pas les sentimens , qui y sont contenus. Il prit la lettre , & aiant reconnu l'écriture de sa fille , il ne pût s'empêcher de répandre quelques larmes , & de dire tendrement ; Hélas ma chère fille. Je commençai à croire , qu'elle lui étoit plus chère que je ne me l'étois imaginé , & qu'elle ne le pensoit peut-être elle-même. Lorsqu'il eut achevé de lire , il me parut surpris ; mais qui voulez-vous donc , me dit-il , qui ait enlevé ma fille ? Je lui répondis , que c'étoit de quoi je ne pouvois l'instruire certainement , mais que j'avois des raisons si fortes de soupçonner Alavestras lui-même , que je le pouvois faire sans témérité. Je le fis souvenir de la mort de Dom Pastrino , de la manière dont le Roi avoit pris la chose , ce qui avoit ôté  
à Dom



à Dom d'Alavestras tout espoir d'être vengé. Depuis ce tems-là, lui dis-je, il n'a cessé de remuer & de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de nôtre retraite, dans le dessein apparemment de trouver les moïens de satisfaire sa fureur. Il a sollicité tous ses amis contre nous, il a mis en campagne des espions & des gens armés. Enfin je communiquai à Dom Diego toutes les conjectures, que j'avois formées sur le chemin d'Vicecella, & je tâchai de le persuader, comme je l'étois moi même, qu'Alavestras avoit voulu la faire servir à sa vengeance. S'il m'avoit joué un tour si lâche, me dit-il d'un air furieux, je lui arracherois mille fois la vie. Là-dessus il fit appeller ses trois fils, qui paroissoient tous gens de bonne mine & de résolution, & il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lors qu'il eut fini, j'ajoutai quantité de raisons à son discours, telles que la blessure du Marquis, qui étoit très-dangereuse, sa jeunesse, la dépendance où il étoit de moi; & pour achever, leur dis-je, de vous convaincre, je vous jure, que quoique je sois ici au nom du Marquis, c'est-à-dire pour lui rendre service en vous apprenant son innocence, il ignore encore l'enlèvement de Donna Diana, & n'en sera informé qu'après sa guérison.

guérifon. Il l'aime avec tant de tendresse & de respect, que cette nouvelle jointe à son mal lui causeroit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de ses sentimens, ajoutai-je, parce qu'il est d'un rang & d'une naissance à faire honneur à toutes les Dames d'Espagne, auxquelles il s'attachera.

Le père, & les trois fils se regardèrent quelque tems sans parler. Enfin le père me dit, que quoiqu'il se sentit fort disposé à me croire, il ne pouvoit revoquer les poursuites qu'il avoit commencées, qu'il ne vit un peu plus clair dans cette affaire; qu'il m'assûroit seulement de ne les pas presser, & que pendant ce tems-là il alloit faire éclairer de près Dom d'Alavestras. Il me pria de me joindre à lui, pour tirer des lumières qui nous importoit à l'un & à l'autre, & il fit serment, que si d'Alavestras étoit assés fourbe pour l'avoir joiué d'une façon si indigne, il le puniroit d'une manière, qui effraieroit toute l'Espagne. Ses trois fils jurèrent la même chose. Le troisième ressembloit fort à Donna Diana, quoi qu'il fût né d'une mère différente, je le trouvai le plus vif sur les interêts de sa sœur. Il se nommoit Dom Pedro de Lera. Son âge étoit de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il promit le premier à son



Ton père, qu'avant que la nuit fût passée, il sauroit si Dom d'Alavestras étoit coupable, & ce que sa sœur étoit devenuë.

Ils me conduisirent civilement jusqu'à la porte de leur maison. Je me rendis de là à celle du Comte de Mancenez pour y voir Donna Elisa. Elle me parut fort affligée de l'enlèvement de son amie. Je l'informai de l'état de nos affaires, & je la priai de contribuer de quelque chose à la tranquillité du Marquis. Je crains, lui dis-je, que ne recevant point de nouvelles de Donna Diana, il ne s'afflige trop de ce silence, & qu'il n'en tire des conséquences fâcheuses : il faut que nous lui fassions croire que son père l'a mise dans un Couvent, & que n'ayant pas la liberté d'écrire, elle vous a priée à son départ de faire savoir au Marquis, qu'il ne doit rien appréhender pour elle, & qu'elle compte de le revoir après sa guérison. Donna Elisa m'accorda ce que je demandois. Nous convînmes, qu'elle enverroit sa lettre à Ivicella par un laquais, afin que cela parût moins concerté. J'allai voir ensuite toutes les personnes de distinction dont nous étions connus, pour les détromper de la fausse opinion qu'ils avoient pû prendre sur le bruit public. Je m'apperçus, que Monsieur le Duc de Montalto avoit déjà fait beaucoup, & qu'il nous avoit rendu ser-  
vice

vice en véritable ami. Quelque fatigué que je fusse d'une journée si pénible, je retournai le soir à Ivicella, avec Dom Porterra, qui voulut m'accompagner. Les nouvelles que j'apportoïis réjouïrent le Comte de Mancenez. Cet aimable Comte me dit, que puisque j'avois si heureusement commencé, il me laissoit le soin de terminer nos affaires à Madrid; qu'il se chargeoit de son côté de prendre soin du Marquis, & qu'il ne s'en éloigneroit pas un moment jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Le lendemain je vis arriver le laquais de Donna Elisa. Sa maîtresse, qui avoit de l'esprit infiniment, l'avoit bien instruit de la manière dont il devoit exécuter sa commission. Il demanda à parler au Marquis d'un air empressé, ne voulant confier sa lettre à personne. Nous nous assemblâmes tous dans sa chambre en marquant une grande curiosité d'apprendre le sujet d'un message si pressant. Le Marquis après avoir lu la lettre la présenta au Comte, & lui dit, qu'il avoit des obligations infinies à Donna Elisa. Nous la lûmes ensemble. Elle étoit tournée de la manière la plus ingénieuse & la plus propre à tranquilliser un amant. Vous devez être bien satisfait, lui dis-je; il ne reste qu'à vous guérir promptement.

*Fin du Tome Troisième.*















109460

(113)

ULB Halle

006 302 521

3



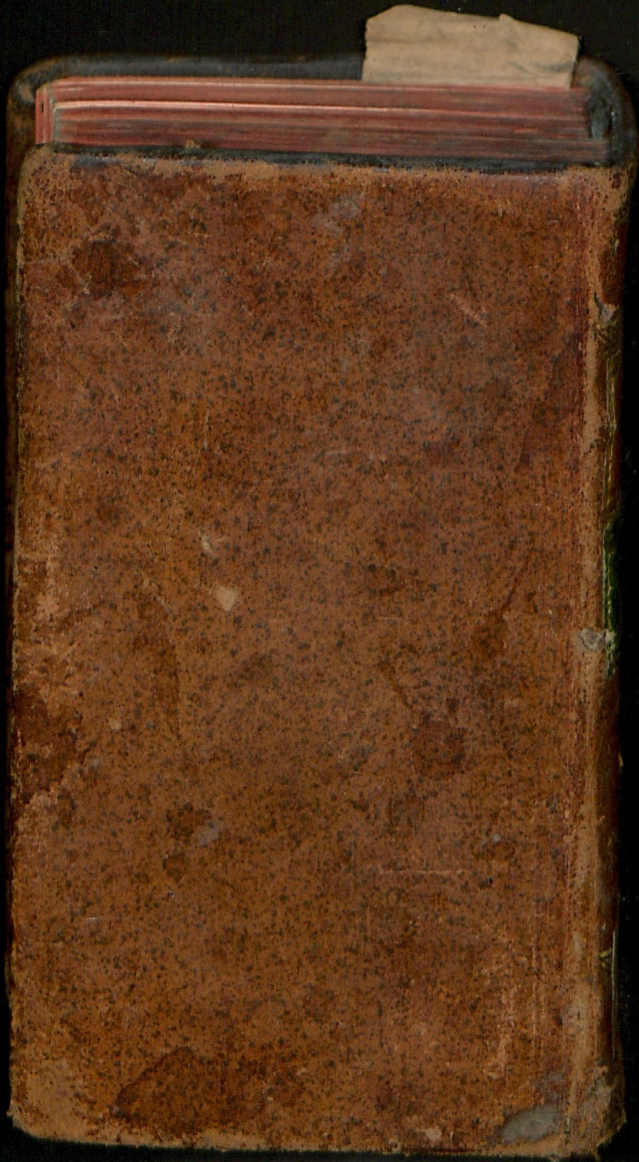
R



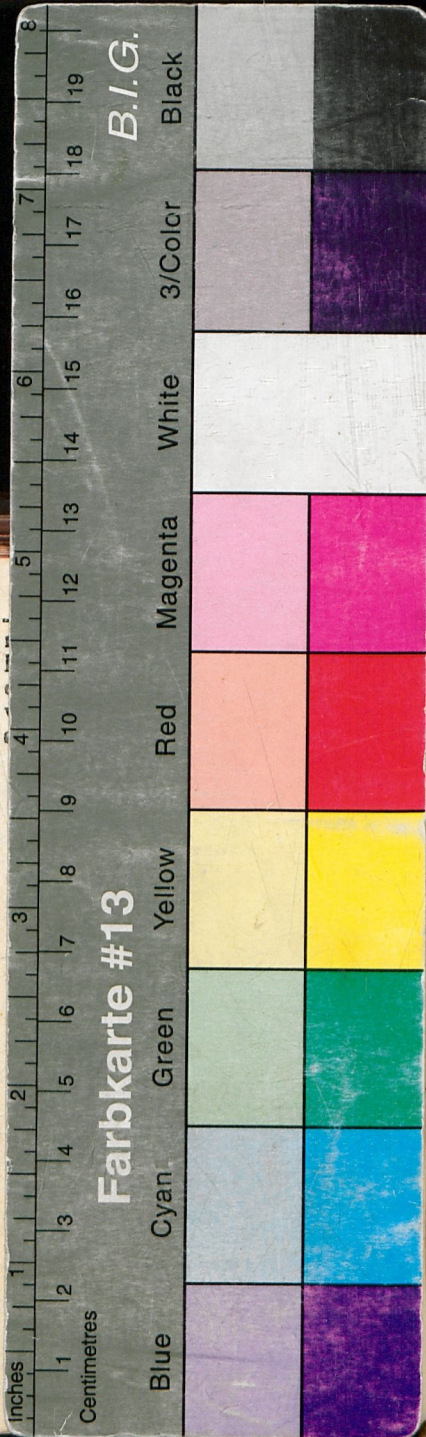






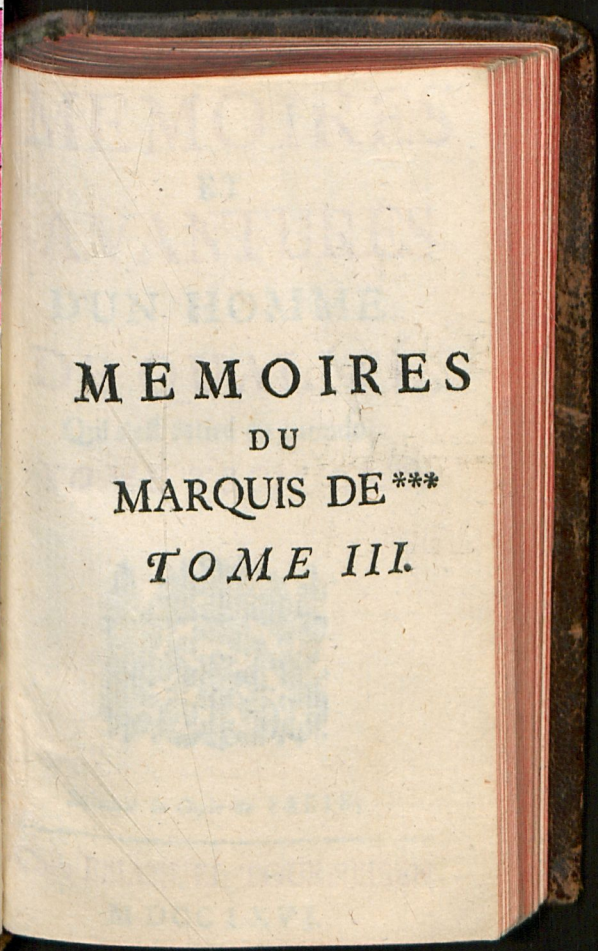






Farbkarte #13

B.I.G.



MEMOIRES  
DU  
MARQUIS DE \*\*\*  
TOME III

